

***Une campagne d'amateurs***

***Le siège de Louisbourg, 1745***

Raymond F. Baker



Patrimoine canadien  
Parcs Canada

Canadian Heritage  
Parks Canada

# ***Une campagne d'amateurs***

***Le siège de Louisbourg, 1745***

Raymond F. Baker

Études en archéologie, architecture et histoire

Parcs Canada  
Patrimoine canadien

©Ministre des Approvisionnements et services Canada, 1978, 1995.

En vente au Canada par l'entremise de nos agents libraires agréés et autre librairies, ou par la poste auprès du Groupe Communication Canada – Édition, Approvisionnement et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9.

Publié avec l'autorisation  
du ministre du Patrimoine canadien  
Ottawa, 1995.

Révision : Louis D. Richard  
Production : Jean Brathwaite, Suzanne H. Rochette et Rod Won

#### **DONNÉES DE CATALOGAGE AVANT PUBLICATION (CANADA)**

Baker, Raymond F.

Une campagne d'amateurs : le siège de Louisbourg, 1745

(Études en archéologie, architecture et histoire, ISSN 0821-1035)  
Publ. antérieurement : Direction des lieux et parcs historiques nationaux, Parcs Canada, Affaires indiennes et du Nord, 1978.  
Publié aussi en anglais sous le titre : A campaign of amateurs: the siege of Louisbourg, 1745.  
Comprend des références bibliographiques.  
ISBN 0-660-94993-8  
N° de cat. R61-2/1-18/1995F

1. Louisbourg (N.-E.) — Histoire — Siège, 1745. 2. Nouvelle-Écosse — Histoire — 1713-1775. 3. Fortifications — Nouvelle-Écosse — Louisbourg. I. Parcs Canada. II. Titre. III. Coll.

FC2349.L6B3414 1995  
F1039.5L8B34 1995

971.6'95501

C95-980131-6

**Couverture :** Tir du canon depuis la barbette du bastion du Roi. Les canons pointent sur les positions qu'occupaient les batteries de siège des troupes de la Nouvelle-Angleterre. (Gracieuseté du Nova Scotia Geomatics Centre, Amherst, N.-É.)

**Couverture arrière :** Servants du canon français sur la barbette du bastion du Roi. (Photo : A. Fennell.)

Parcs Canada, ministère du Patrimoine canadien, publie les résultats de ses recherches en archéologie, architecture et histoire. Pour obtenir la liste de nos publications, prière de s'adresser au chef des publications, Parcs Canada, Patrimoine canadien, 1600 Liverpool Court, Ottawa, K1A 0M5.

Cet ouvrage a déjà été publié sous le titre « Une campagne d'amateurs : le siège de Louisbourg en 1745 » dans *Lieux historiques canadiens : cahiers d'archéologie et d'histoire*, n° 18 ; contribution de la forteresse de Louisbourg — n° 3 (1978), p. 5-60.



## Table des matières

---

<b>Avant-propos</b> .....	5
<b>Historique</b> .....	5
<b>Opérations préliminaires</b> .....	14
Le débarquement du 11 mai .....	14
Abandon de la batterie Royale .....	19
L'armée provinciale installe son camp .....	22
Duchambon organise la défense de Louisbourg .....	24
Les Provinciaux occupent la batterie Royale .....	25
Le débarquement des approvisionnements et de l'artillerie .....	29
L'installation de la batterie de Green Hill, le 15 mai .....	30
La sommation de reddition du 18 mai .....	31
Sortie des Français, le 19 mai, et assaut de Louisbourg envisagé par les Provinciaux pour le 20 mai .....	32
<b>Le siège</b> .....	33
Les batteries des Provinciaux, leurs effets, et les contremesures prises par les Français .....	33
<i>La batterie Royale</i> .....	33
<i>La batterie Coehorn</i> .....	34
<i>Les batteries avancées</i> .....	35
<i>La batterie de Titcomb</i> .....	39
<i>Autres mesures prises par les Français</i> .....	39
Le moral des Français et la capture du <i>Vigilant</i> , 30 mai ....	41
Attaques contre la batterie de l'Île, du 18 mai au 6 juin ....	44
Frictions grandissantes entre les commandants provinciaux .....	47
Construction de la batterie du Phare, du 12 au 21 juin .....	48
Projet d'attaque du 26 juin et capitulation de Louisbourg ..	49
Conclusions .....	54

## Appendices

<b>A. Chronologie du siège de Louisbourg (1745)</b> .....	57
<b>B. William Shirley aux lords de l'Amirauté : plan d'attaque contre Louisbourg</b> .....	61
<b>C. « Instructions données par William Shirley, gouverneur du Massachusetts, à William Pepperrell, lieutenant général des forces levées en Nouvelle-Angleterre, en vue d'une expédition contre les établissements français de l'île du Cap-Breton »</b> .....	63
<b>D. Conditions pour la capitulation de Louisbourg, 27 juin 1745</b> .....	69
<b>Notes</b> .....	70
<b>Bibliographie</b> .....	79



**1** Vue sud-est de la forteresse reconstruite, soit un cinquième de la ville historique fortifiée. À l'avant-plan, la porte Dauphine.

## ***Avant-propos***

---

La présente étude du siège de Louisbourg de 1745 exigea trois mois de recherche dans les archives de la forteresse<sup>1</sup>. Il ne s'agit pas d'une étude en profondeur, puisque nous ne disposions pas du temps voulu pour examiner en détail toutes les phases du siège dignes d'un tel traitement. Voici les aspects du siège qui, selon nous, revêtent une importance particulière et qui mériteraient une étude plus poussée : les vaisseaux de la Nouvelle-Angleterre ayant pris part à l'expédition ; les provisions des troupes de la Nouvelle-Angleterre et les méthodes d'approvisionnement durant le siège ; les relations de Warren et Pepperrell durant le siège, de même que l'étendue et la nature de la collaboration entre l'armée et la marine ; l'état des défenses de Louisbourg (fortifications et puissance de feu) avant le siège ; l'importance de la défection morale de la garnison de Louisbourg avant le siège et les répercussions qu'elle aurait eu sur l'issue du siège et, enfin, les détachements d'éclaireurs que les Provinciaux envoyèrent durant le siège en s'attachant plus particulièrement aux buts visés, aux résultats atteints et aux effets qu'ils auraient eu sur l'aboutissement de la campagne.

## ***Historique***

---

La chute de la forteresse de Louisbourg en 1745 mettait fin à des événements qui avaient débuté 32 ans plus tôt par une autre reddition, celle de 1713, quand la France signa le traité d'Utrecht qui termina la guerre de la Succession d'Espagne. Par ce traité, la France perdit presque tout son empire nord-américain. L'Acadie (aujourd'hui les provinces de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick et une grande partie de l'état du Maine), l'immense région commerciale de la baie d'Hudson, ainsi que Terre-Neuve passèrent aux mains des Anglais, laissant le reste de la Nouvelle-France (Canada) presque isolé et vulnérable aux attaques des colonies de la Nouvelle-Angleterre. Louis XIV tenta de conserver l'Acadie pour assurer ainsi une sorte de tampon, mais il ne réussit qu'à garder le Cap-Breton, cette île rocheuse au large de la Nouvelle-Écosse. Gain bien modeste qui garantissait tout de même à la France une base sur le littoral atlantique, sans compter que l'île, située à l'embouchure de cette route naturelle vers le cœur du continent qu'est le Saint-Laurent, à condition d'être défendue par une assez grande flotte, aurait donné à la France la voie de communication vers l'intérieur dont elle n'aurait su se passer.

Pour assurer sa mainmise sur le Saint-Laurent et protéger son commerce nord-américain et sa pêche commerciale, la France consacra 30 années et dix millions de dollars à la construction de la station navale fortifiée de Louisbourg au havre à l'Anglais sur la côte sud-est du Cap-Breton. Commencées en 1719, les fortifications respectaient les principes établis en ce domaine par le célèbre ingénieur militaire français, Sébastien Le Prestre de Vauban. À un moment donné, les fortifications comprenaient une ville de quelque 57 acres entourée de murs de pierre s'élevant à 30 pieds et une série de bastions. Au

## UNE CAMPAGNE D'AMATEURS

nombre des bastions les plus importants, soit ceux qui s'étendaient vers le sud et l'est sur une distance de trois quarts de mille du côté de la terre, il y avait respectivement le demi-bastion Dauphin du côté du port, le bastion du Roi, le bastion de la Reine, et le demi-bastion de la Princesse qui donnait sur le littoral atlantique. Un glacis, un fossé et un chemin couvert complétaient les ouvrages défensifs.

Le principal corps de casernes, situé dans la gorge du bastion du Roi (ces deux ouvrages formant la citadelle), constituait le centre administratif et militaire de Louisbourg et contenait les appartements du gouverneur, une chapelle, les chambres des officiers et les logements de la garnison. La ville de Louisbourg comptait surtout des bâtiments de pierre et de bois et des constructions dites de piquets<sup>1</sup>.

Le port de Louisbourg suit approximativement un axe nord-est sud-ouest et bien que les deux péninsules à son entrée soient distantes d'environ un mille, la passe n'a que un demi-mille de large à peine entre l'île Goat et l'île de la Batterie d'un côté et les nombreux récifs au large de la pointe du Phare de l'autre côté. L'entrée du port était protégée par la batterie de l'Île et par la batterie Royale située sur la terre ferme à environ un mille au nord-est de la ville. Dans la ville du côté du port, il y avait trois autres ouvrages défensifs, soit la batterie circulaire du bastion Dauphin, le bastion Maurepas à l'étranglement de la pointe de Rochefort et un ouvrage d'artillerie appelé « Pièce de la Grave » près du quai.

Défendus par une garnison de réguliers et de miliciens français et par plus de 100 canons (surtout des pièces de 24 et de 42), la forteresse et le port de Louisbourg offraient en 1745 un aspect imposant et formidable. Certains jugeaient le site inexpugnable<sup>2</sup>.

Pendant les 30 années qui suivirent le traité d'Utrecht, une paix fragile régna entre l'Angleterre et la France. À cette même époque, la Nouvelle-Angleterre avait suivi de très près

et non sans inquiétude la construction de Louisbourg. Cependant, ce ne fut qu'au moment de la guerre du roi George (s'inscrivant dans la grande guerre européenne de la Succession d'Autriche) en 1744 que la Nouvelle-Angleterre se rendit compte de la menace que faisait peser la forteresse sur sa sécurité. Lorsque la nouvelle de la déclaration de la guerre entre la France et l'Angleterre arriva en Amérique du Nord en avril de cette année-là, des corsaires français commencèrent à attaquer le commerce côtier de la Nouvelle-Angleterre à partir de Louisbourg. Entre le 31 mai et le 12 juin, deux corsaires français armés exclusivement de fusils capturèrent au moins dix navires de pêche du Massachusetts au large de l'île de Sable et des bancs de Canso. En juillet, les Français opéraient des raids depuis la côte du Massachusetts, menaçant les routes commerciales de Boston<sup>3</sup>.

À la fin de mai, les troupes françaises attaquèrent par surprise et prirent Canso, village de pêcheurs anglais mal défendu à l'embouchure de la baie Chédabouctou, et emmenèrent sa garnison en captivité à Louisbourg — grave erreur, car cela permit aux Anglais d'examiner les défenses françaises et d'en relever les faiblesses. En août, un autre détachement envoyé de Louisbourg assiégea Annapolis Royal, place forte anglaise sur la baie de Fundy, mais il se retira au bout de trois semaines d'attaques décousues, les défenses s'étant révélées au-dessus de ses moyens<sup>4</sup>.

Les Français gagnèrent peu à attaquer Canso et Annapolis Royal si ce n'est la colère des Anglais. Peut-être, comme l'affirmait plus tard un habitant anonyme [ci-après l'Habitant] de Louisbourg :

*Les Anglais ne nous auroient peut-être point inquiétés, si nous n'eussions été les premiers à les insulter [ . . . ] Les habitants de la Nouvelle-Angleterre étaient intéressés à vivre en paix avec nous. Ils l'eussent sans doute fait, si nous ne nous étions*

point avisés mal à propos, de les tirer de cette sécurité où ils étoient à notre égard.<sup>5</sup>

Mais l'attention avait été fortement attirée sur les dangers que représentait la base navale française et il serait désormais impossible de faire taire les voix qui réclamaient à grands cris une expédition contre la forteresse.

L'identité de l'initiateur du projet d'expédition contre Louisbourg fait depuis longtemps l'objet d'une controverse ; c'est toutefois à William Shirley, le gouverneur royal du Massachusetts alors âgé de 50 ans, que revient le crédit d'avoir rallié les opinions et les ressources pour entreprendre cette action. Né en Angleterre où il avait reçu une formation en droit, Shirley vint à Boston en 1731 parce que les maigres revenus de son étude de Londres ne suffisaient pas à faire vivre son épouse et leurs huit enfants. Dans les dix années qui suivirent, il devint un avocat florissant dont la popularité et la réputation de défenseur acharné des intérêts du roi s'imposèrent également. Enfin, en 1741, il fut nommé gouverneur de la colonie<sup>6</sup>.

Shirley songeait depuis longtemps déjà à une expédition contre Louisbourg et lorsque la garnison revint à Boston à la fin de 1744 après un séjour dans les prisons de Louisbourg, il prêta une oreille attentive à ce qu'elle lui confia sur la forteresse. Ainsi apprit-il que la place forte française jugée inexpugnable était en fait loin de l'être, que sa garnison était petite, mécontente et mutine, que de hautes collines dominaient la forteresse à l'ouest ; qu'il y avait deux brèches dans la batterie Royale et que les provisions de bouche et de guerre ne permettraient pas à la forteresse de résister à un siège long et acharné<sup>7</sup>. Shirley acquit petit à petit la conviction qu'une attaque de Louisbourg aurait de bonnes chances de réussir à condition d'être lancée avant l'arrivée des renforts français au printemps.

Le 20 janvier 1745, Shirley demanda à la *General Court* [corps législatif] du Massachusetts la permission d'organiser



2 Le gouverneur William Shirley.  
*The Canadian Magazine*, vol. 22, n° 4, p. 356.





une expédition. Ayant fait juré aux membres de l'assemblée de garder le secret, il leur fit part de la menace que faisait peser Louisbourg sur la navigation et le commerce, sur les navires d'approvisionnement, sur les pêcheries de la Nouvelle-Angleterre et sur la sécurité des établissements anglais. Rien, prétendit-il,

*ne serait plus efficace pour promouvoir les intérêts du Massachusetts [...] que la réduction de cette place [...] D'après les meilleures informations disponibles au sujet de la ville et du nombre de soldats et de miliciens qui s'y trouvent, ainsi que de la situation du port, j'ai de bonnes raisons de croire que si deux mille hommes étaient débarqués dans l'île [du Cap-Breton] dès que possible [...] ces hommes pourraient, à la condition que la Divine Providence bénisse leur entreprise, se rendre maîtres du terrain quoi qu'il advienne.*<sup>8</sup>

Le corps législatif ne partageait pas l'optimisme de Shirley et rejeta la proposition au vote après un débat de plusieurs jours. C'est seulement après que les marchands de Boston, ayant appris la décision du corps législatif, lui demandèrent par une pétition de réexaminer la proposition du gouverneur que l'expédition fut finalement approuvée le 5 février par la très étroite marge de un vote — attribuable au hasard qui voulut, dit-on, qu'un des membres se cassât la jambe en allant porter son bulletin de vote contre l'expédition<sup>9</sup>. Shirley informa le gouvernement de Londres de l'expédition prévue, établit un plan d'attaque contre Louisbourg (voir appendice B) qu'il envoya à l'Amirauté et leva des volontaires dans les colonies, même celles aussi au sud que la Pennsylvanie.

En même temps, Shirley demanda une aide navale au commodore Peter Warren, commandant des opérations navales

**3** Sir Peter Warren par John Smibert.  
Gracieuseté du Portsmouth Athenaeum, New Hampshire.

britanniques dans les eaux américaines, qui se trouvait alors en poste aux Îles sous le Vent des petites Antilles. Warren, âgé de 42 ans, était affecté en Amérique du Nord depuis 1730. Il possédait des biens-fonds et des relations familiales dans l'état de New York (il avait épousé la soeur du juge en chef James De Lancey de la Cour suprême de New York) et, comme Shirley, prônait depuis longtemps l'attaque de Louisbourg. En effet, dès février 1743, Warren avait fait une recommandation dans ce sens à l'Amirauté qui avait fait la sourde oreille<sup>10</sup>. Shirley, reprenant peut-être les idées de Warren, dit au commodore que s'il consentait à libérer des navires pour l'expédition, ces derniers (avec les navires fournis par les colonies) assureraient le succès définitif des troupes de la Nouvelle-Angleterre. Le gouverneur offrit même à Warren le commandement de l'expédition, lui écrivant, « si le service dans lequel vous êtes engagé vous permettait de venir vous-même et d'en prendre le commandement, ce serait je n'en doute pas une très bonne chose pour le service de Sa Majesté et pour votre propre honneur »<sup>11</sup>.

La réponse de Warren, que Shirley reçut à la mi-mars, le déçut. En effet, le commodore lui disait qu'il aurait bien voulu agréer sa demande, mais que ses collègues officiers avaient décidé dans une réunion que, sans ordres de l'Amirauté, il n'avait pas le pouvoir d'envoyer des navires pour participer à l'expédition. Il enverrait néanmoins deux vaisseaux de guerre pour patrouiller les eaux de la Nouvelle-Angleterre, permettant ainsi aux navires coloniaux de prendre part à la campagne<sup>12</sup>.

Entre temps Warren reçut des ordres de l'Amirauté qui, interprétés largement, l'autorisaient à aider l'expédition. Il arma immédiatement son vaisseau amiral de 60 canons, le *Superbe*, et appareilla le 24 mars d'Antigua en compagnie de deux vaisseaux de ligne de 40 canons chacun (le *Mermaid* et le *Launceston*) et d'un vaisseau de transport. Il informa Shirley que, pour épargner du temps, il ferait route directement sur

Louisbourg, ne s'arrêtant qu'à Canso pour refaire ses provisions d'eau et recevoir les dernières nouvelles. Warren ordonna également à deux autres vaisseaux de guerre (dont un vaisseau français capturé) de le rejoindre au large de Louisbourg<sup>13</sup>.

Certains avaient qualifié l'expédition de Louisbourg de projet démentiel ou de projet d'une folle audace<sup>14</sup>, épithètes des plus appropriées quand on songe que les colonies n'avaient pas de troupes aguerries pour l'exécuter — pas de réguliers, pas d'officiers formés, pas de vétérans et pas de force navale. Peu d'hommes, en effet, pouvaient se vanter de posséder plus que les rudiments du métier des armes, encore moins de maîtriser l'art de la guerre de siège. Devant ces faits, le sceptique Benjamin Franklin de Philadelphie fit la mise en garde suivante à son frère de Boston : « Les villes fortifiées sont difficiles à forcer et vous n'en avez pas l'habitude. Prendre une place forte est un métier, dans lequel vous vous êtes lancé sans avoir fait d'apprentissage [...] Mais certains semblent penser que la prise d'un fort se compare à la prise du tabac. »<sup>15</sup>

En dépit de la mise en garde de Franklin et des autres qui abondaient dans le même sens, plus de 4000 hommes, tous de la Nouvelle-Angleterre, s'engagèrent pour l'expédition contre Louisbourg. Quelque 3300 venaient du Massachusetts (qui englobait alors le Maine), 500 du Connecticut et 450 du New Hampshire, dont certains recevaient leur solde du Massachusetts<sup>16</sup>. New York fournit quelques canons plus ou moins gros ou bons, et la Pennsylvanie et le New Jersey envoyèrent des provisions de bouche et des vêtements. Le Rhode Island vota la levée de trois compagnies de soldats, mais, réflexion faite, les retint prudemment jusqu'à la fin de la campagne<sup>17</sup>. D'autres colonies se contentèrent d'offrir leurs prières et leurs meilleurs vœux.

L'armée (le terme semblera peut-être un peu fort pour un tel assemblage hétérogène et sans formation militaire) se composait de pêcheurs, de fermiers, de mécaniciens, de marchands et



colons de tout âge et acabit, tous bien décidés à voir Louisbourg en ruine parce que l'endroit « était susceptible de nuire à leur pays, sinon de le détruire »<sup>18</sup>. L'expédition avait déclenché une telle fièvre que le major John Storer de la milice du Maine recruta une compagnie d'une soixantaine d'hommes en un seul jour, leurs âges variant de 16 à 60 ans<sup>19</sup>.

Le grand renouveau religieux qui venait juste de balayer la Nouvelle-Angleterre amena dans les rangs de l'armée un grand nombre de pasteurs militants, tous désireux de voir disparaître ce « Repaire de Satan » dans l'île du Cap-Breton. L'un d'entre eux, le révérend Samuel Moody de York dans le Maine, âgé de 70 ans, soit le doyen d'âge de l'armée, aurait apporté sa propre hache pour briser les « idoles » des églises de Louisbourg. Le pasteur de l'église méthodiste anglaise, George Whitefield, faute d'accompagner l'armée à Louisbourg, lui donna une devise : *Nil desperandum Christo duce* (Il n'y a rien à craindre quand le Christ nous guide). La présence de pasteurs donna à l'expédition une allure de croisade, ce qui fit dire plus tard à un écrivain que la campagne était « un étrange rassemblement à caractère à la fois militaire et religieux »<sup>20</sup>.

Les conditions du service ne variaient pas beaucoup d'une colonie à une autre, les hommes touchant une certaine somme d'argent et une couverture. Tout homme en mesure d'apporter ses propres fusil, épée, cartouchière et ceinturon, couverturé ou quelque autre article utile et acceptable par l'officier recruteur, voyait sa solde mensuelle s'élever. Les colonies s'engageaient à fournir de tels articles à ceux qui n'en possédaient pas à condition que chaque article fourni fût retourné à la fin de la

**4** Sir William Pepperrell, peinture de John Smibert. À l'arrière-plan, les forces de Pepperrell au combat à Louisbourg.

Essex Institute, Salem, Massachusetts.

campagne et que tout article perdu fût payé. Toutes les recrues auraient également droit au butin, seraient libérées de leurs créanciers jusqu'à leur retour à la colonie et toucheraient une avance d'un mois sur leur solde avant l'embarquement<sup>21</sup>. On avait promis aux hommes de telles rations de rhum que le gouverneur du Connecticut, Jonathan Law, se sentit obligé d'avertir le capitaine John Prentis du sloop *Defiance* du Connecticut d'interdire aux hommes une trop grande consommation d'alcool de peur qu'ils ne fussent en état d'ébriété à l'heure critique<sup>22</sup>.

Le commandement de l'armée et de l'expédition fut confié à William Pepperrell de Kittery (Maine), alors âgé de 49 ans. Pepperrell, qui reçut le grade de lieutenant-général, était président du Conseil du Massachusetts et commerçant prospère et influent. À son peu d'expérience militaire, limitée à quelques revues de la milice dont il était le colonel, il opposait une grande popularité et beaucoup de jugement, deux qualités essentielles au chef d'une armée comme la sienne<sup>23</sup>. Pepperrell tenait sa mission à titre de commandant de l'armée non seulement du Massachusetts, mais aussi du New Hampshire et du Connecticut<sup>24</sup>. Ainsi, chacune de ces colonies avait un certain pouvoir sur ses actes. Assez étonnamment, Pepperrell n'en fut guère gêné et conserva une certaine indépendance de commandement.

Roger Wolcott, 67 ans, gouverneur adjoint du Connecticut reçut le poste de commandant en second et le grade de major général en retour de l'engagement de sa colonie à envoyer des troupes<sup>25</sup>. Aux postes de brigadiers se trouvaient Samuel Waldo, commerçant et propriétaire foncier très en vue, et Joseph Dwight, colonel du train d'artillerie commandé en campagne par Richard Gridley. L'armée provinciale se composait de neuf régiments organisés selon les colonies :

First Massachusetts Regiment, William Pepperrell, colonel. (Commandé en campagne par le lieutenant-colonel John Bradstreet.)

Second Massachusetts Regiment, Samuel Waldo, colonel. (Commandé en campagne par le lieutenant-colonel Arthur Noble de Georgetown, Massachusetts.)

Third Massachusetts Regiment, Jeremiah Moulton, colonel.

Fourth Massachusetts Regiment, Samuel Willard, colonel.

Fifth Massachusetts Regiment, Robert Hale, colonel.

Sixth Massachusetts Regiment, Sylvester Richmond, colonel.

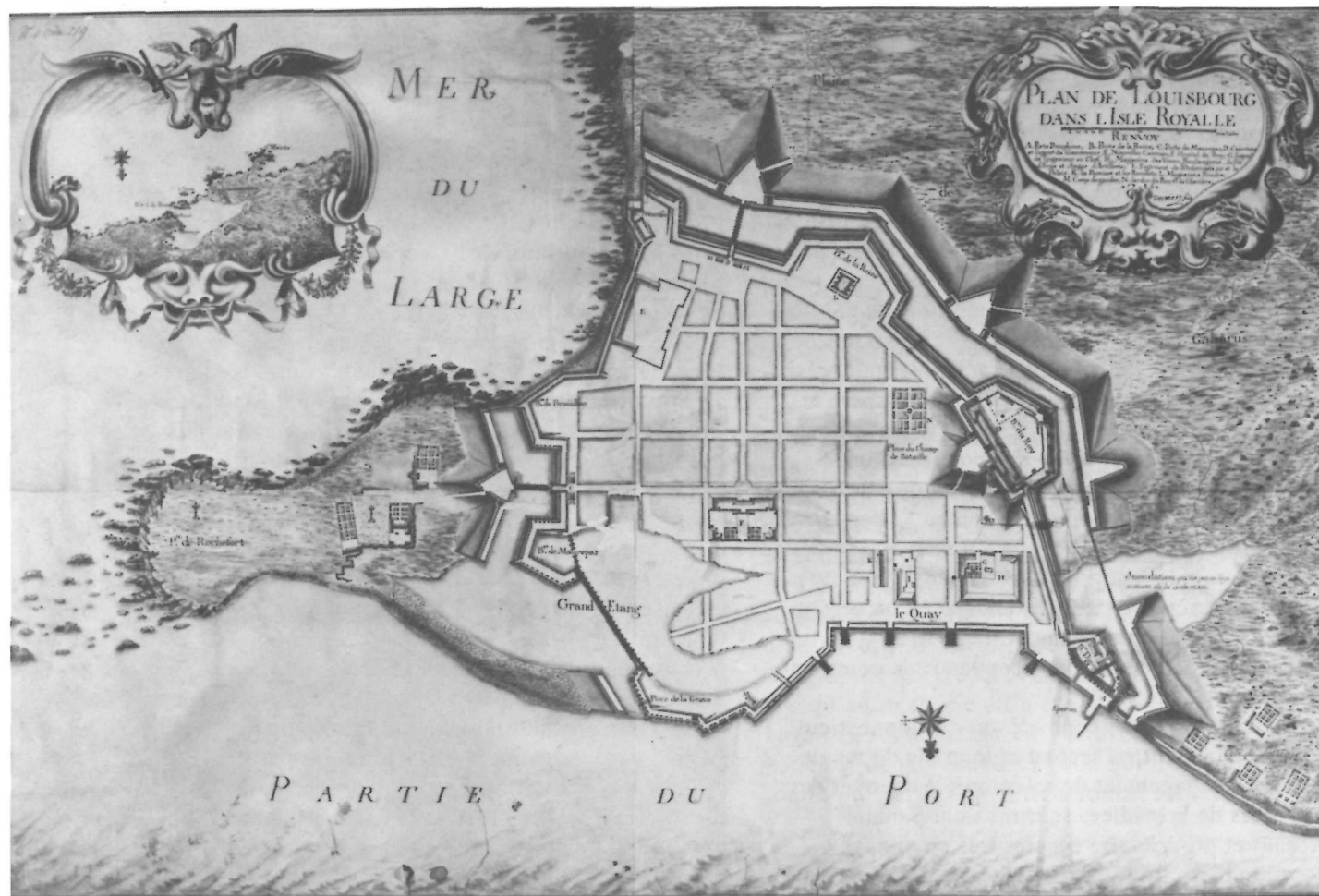
Seventh Massachusetts Regiment, Shubael Gorham, colonel.

Connecticut Regiment, Andrew Burr, colonel.

New Hampshire Regiment, Samuel Moore, colonel.<sup>26</sup>

Pour transporter l'armée à Canso où elle se rassemblerait avant le départ pour Louisbourg, Shirley avait réussi à obtenir (outre l'escadrille de Warren qui faisait déjà route sur Canso) une flotte de 90 vaisseaux de transport, cinq vaisseaux de guerre et six sloops. Le commandement de la flotte avait été confié au commodore John Rous de la frégate *Shirley*. Le capitaine Edward Tyng de la frégate *Massachusetts* faisait office de premier officier de marine présent agissant en vertu de la mission de Shirley<sup>27</sup>.

L'expédition appareilla le 4 avril. Pour les hommes entassés dans les cales des vaisseaux de transport, le voyage à Canso ne fut pas très agréable, loin de là. Beaucoup n'avaient jamais voyagé par mer avant. « Nous n'avions pas navigué plus de 3 ou 4 lieues, que certains avaient déjà le mal de mer », écrivit un volontaire. Le mal de mer gagna rapidement d'autres soldats au point que bientôt « notre vaisseau devint un véritable hôpital, nous étions tous plus ou moins malades ». L'armurier Seth Pomeroy de Northampton (Massachusetts) que le mal de mer n'épargna pas écrivit : « J'étais si malade jour et nuit que les mots me manquent pour l'exprimer. »<sup>28</sup> La campagne ne débutait pas sous de très bons auspices, mais le mal de mer



5 Les fortifications de la ville de Louisbourg en 1745, d'après un plan signé par l'ingénieur français Verrier. Archives nationales, Paris.

disparut en peu de temps et à la mi-avril la flotte commença à se rassembler à Canso.

À Canso, Pepperrell apprit que les glaces obstruaient encore la baie Gabarus au sud-ouest de Louisbourg où il devait effectuer le débarquement. Il faudrait donc attendre le départ des glaces. On profita de ce délai forcé pour tenir des séances de prières et de formation militaire, le prêche ne se comparant en rien, par sa durée et son envergure, aux rudiments de formation donnés. Tout enthousiasmés qu'ils étaient, les soldats de la Nouvelle-Angleterre auraient péché par négligence. Ainsi un homme « faisant preuve de négligence avec son arme, la fit partir, et la balle traversa la coiffure qu'un autre avait sur la tête »<sup>29</sup>.

Le commandant Warren arriva à la hauteur de Canso avec son escadrille le 4 mai et il envoya un messenger à terre avertir Pepperrell qu'il se rendait directement à Louisbourg pour bloquer l'entrée du port aux navires français. Il assura Pepperrell qu'il ne désirait rien autant que le succès de l'expédition, laquelle était à son avis de la plus haute importance pour son Roi et pour son Pays<sup>30</sup>. Shirley avait dit à Pepperrell que Warren, à son arrivée, devait prendre le commandement des forces navales provinciales et que les officiers des croiseurs devraient suivre les ordres du commodore. Le gouverneur exhorta Pepperrell à éviter tout désaccord avec Warren qui risquerait d'entraver le succès de l'expédition<sup>31</sup>.

Au début de mai, soit après environ quatre semaines à Canso, Pepperrell fut finalement informé de la disparition des glaces dans la baie Gabarus. Le 16 avril précédent, un conseil de guerre avait décidé d'installer la base des opérations à Canso. C'est là que l'on se replierait au besoin et que l'on amènerait les malades et les blessés<sup>32</sup>. Deux compagnies de 40 hommes chacune se virent désignées pour protéger Canso contre toute attaque de la part des Français. Le reste des hommes (sauf ceux du régiment de Jeremiah Moulton qui avait

été envoyé faire une incursion contre l'établissement français de St-Pierre<sup>33</sup>) s'entassèrent de nouveau dans les étroites cales des vaisseaux de transport. Le 9 mai, ils appareillèrent pour l'expédition qui, si elle réussissait, « serait la chose la plus glorieuse et la plus utile de la guerre »<sup>34</sup>.

## ***Opérations préliminaires***

---

Après le lever du soleil, le 11 mai 1745, les premiers vaisseaux coloniaux traversèrent la baie Gabarus en direction du lieu de débarquement, soit une petite anse dite anse Freshwater à environ quatre milles au sud-ouest de Louisbourg. Des remparts de la forteresse, les soldats français suivirent attentivement les petits vaisseaux de transport qui, un à un, jetèrent l'ancre dans la baie entre l'anse et la pointe Plate [aujourd'hui pointe Flat].

À l'arrivée de la flotte dans la baie, les Français sonnèrent les cloches et tirèrent des coups de canon pour avertir la garnison et les habitants des villages avoisinants. Partout dans la ville des soldats accoururent à leurs postes. Sans délai, les hommes s'empressèrent d'assurer la protection du mur peu élevé au sud-est de la forteresse, érigeant à la hâte une plateforme d'épais madriers sur laquelle ils montèrent deux canons de 24 prêts à tirer avant la fin du jour. En même temps, des soldats montèrent des canons à pivot le long du mur du quai à côté du port<sup>1</sup>.

Les miliciens de la Nouvelle-Angleterre à bord des vaisseaux mouillés dans la baie entendirent les cloches et les coups de canon et observèrent les mesures défensives prises par les Français. Mais cela ne réussit pas à les faire hésiter au moment de monter dans les chaloupes de débarquement au signal donné.

### ***Le débarquement du 11 mai***

Dans la confusion et l'excitation du moment, peu des hommes de la Nouvelle-Angleterre qui tinrent un journal ou une chronique de la campagne se rappèrent le moment exact du

mouillage de la flotte dans la baie Gabarus. Selon certains, la flotte aurait mouillé dans l'avant-midi, à 9 h, tandis que d'autres affirment que ce ne fut pas avant 10 h. Benjamin Cleaves, commis dans la compagnie du capitaine Benjamin Ives, du Fifth Massachusetts Regiment, commandé par Hale, écrivit que la flotte « arriva en vue du Cap-Breton vers 9 heures et jeta l'ancre vers 10 heures ». D'après la relation officielle de l'expédition, rédigée par Pepperrell et quatre de ses officiers, la flotte aurait mouillé entre 9 et 10 h. C'est d'ailleurs ce que le gouverneur Shirley (informé par Pepperrell) dit au duc de Newcastle dans la lettre qu'il lui adressa en octobre 1745<sup>2</sup>.

En revanche, les journaux personnels montrent moins d'hésitation au sujet de l'endroit du mouillage. À quelques exceptions près, ils affirment que le mouillage se trouvait à environ deux milles en aval de la pointe Plate ou à environ quatre milles au sud-ouest de la forteresse. Benjamin Green, le secrétaire de Pepperrell, ne dit-il pas : « À cet endroit, nous voyions le phare et les clochers de la ville. » Sur la foi de ces observations, le mouillage aurait été dans le voisinage de l'anse Freshwater, que les Français appelaient « anse de la Cormorandière ». Vu le nombre des vaisseaux (environ 90), ils occupèrent probablement tout l'espace entre l'anse et la pointe Plate<sup>3</sup>.

Même si les Français n'ignoraient pas la présence de l'armée provinciale au large dans la baie Gabarus, le gouverneur Shirley avait tout de même caressé au départ l'espoir de prendre Louisbourg par surprise. Avant le départ de Boston du contingent du Massachusetts, Shirley avait remis à Pepperrell une longue lettre contenant des instructions détaillées sur la meilleure façon de mener la campagne (voir appendice C). Beaucoup de ces instructions paraissent naïves et utopiques. Un des premiers historiens de la Nouvelle-Angleterre, Jeremy Belknap, écrivant une quarantaine d'années après l'expédition



6 Positions de Louisbourg et de la Nouvelle-Angleterre.  
Bibliothèque nationale, Paris.



de Louisbourg, concluait que Pepperrell aurait eu besoin de sept ans d'expérience comme général, de la puissance d'un Josué et d'hommes à la vue perçante des chats pour suivre les instructions de Shirley. Et, au dire d'un célèbre historien naval anglais, l'amiral Herbert Richmond, les instructions de Shirley étaient « un parfait exemple du type d'instructions à éviter »<sup>4</sup>. Tout utopique qu'elle était, la stratégie de Shirley avait néanmoins prévu l'importance et la vulnérabilité relative de deux points d'attaque vitaux : la batterie Royale et celle de l'Île [c'est-à-dire l'île de l'Entrée (du port), autrefois aussi appelée l'île de la Batterie, ou simplement l'Îlot].

Shirley prétendait que pour surprendre Louisbourg, il fallait que la flotte arrivât le soir de manière à effectuer le débarquement vers 21 h. Les hommes devaient descendre à terre sans délai et aussi rapidement que possible, en observant un profond silence, pour ne pas réveiller les Français qui ne soupçonneraient rien. Les hommes s'étant mis en position autour de la forteresse (tout cela se déroulant dans le noir), ils devaient prendre les murs d'assaut au signal convenu<sup>5</sup>. Cependant en raison du délai à Canso et d'un vent contraire de Canso à Louisbourg, la flotte n'arriva qu'après l'aube du 11 mai, ce qui anéantit toute possibilité de surprise.

De toute façon, les Français n'auraient sans doute pas été pris complètement par surprise. Louis Duchambon, qui occupait le poste de gouverneur militaire de Louisbourg depuis un peu plus de six mois, dit avoir observé dès le 14 mars des navires croisant au large de la forteresse<sup>6</sup>, et l'intendant Bigot confirma cette affirmation de Duchambon<sup>7</sup>. Le nombre de ces vaisseaux augmenta constamment pendant mars et avril et, sans vraiment savoir s'il s'agissait de navires français ou anglais, car les glaces dans le port les obligeaient à rester au loin, le gouverneur avait pris des mesures pour assurer la sécurité des villageois des alentours dans l'éventualité où ces navires appartiendraient aux Anglais et présageraient une attaque. Il

avait averti les habitants des villages de la côte près de la ville d'être prêts à obéir à tout signal qu'il leur donnerait. Il avait rassemblé tous les habitants de la ville et du port, divisé le premier groupe en quatre compagnies défensives et ordonné au deuxième groupe de gagner soit la batterie Royale, soit la batterie de l'Île à son signal<sup>8</sup>.

Selon l'Habitant de Louisbourg, les Français savaient bien avant l'arrivée des Provinciaux dans la baie Gabarus « qu'il se tramait une entreprise secrète contre [eux], à la Nouvelle-Angleterre. Tous les jours [ils recevaient] de secrets avis qu'on armoit le long de la Côte ». Le 22 avril, deux hommes, venus par terre de Port-Toulouse, avertirent Duchambon qu'ils avaient entendu des coups de canon à Canso dont on s'affairait à restaurer les défenses. Un troisième homme raconta avoir vu un engagement naval entre les Français et les Anglais le long de la côte. Le 8 mai, Duchambon ne doutait plus que les navires devant Louisbourg fussent anglais et, deux jours plus tard, à la faveur d'une nuit complètement bouchée par la brume, il avait envoyé un des deux navires préparés à cette fin traverser le blocus pour avertir le gouvernement de France de la situation de la colonie<sup>9</sup>.

Manifestement au courant de ce qui se préparait en Nouvelle-Angleterre, Duchambon ne semble pas avoir fait de grands efforts pour contrer l'attaque imminente. Il essaya d'assurer un bon approvisionnement de fagots sur le quai pour les brûlots, proposa de construire une batterie sur le cap Noir et demanda au Ministère en France d'envoyer plus de canons car ceux qu'il possédait n'étaient pas « suffisant[s] pour soutenir un Siège en forme »<sup>10</sup>. Il n'y avait pas grand espoir qu'il reçût les canons à temps car il avait envoyé sa demande en novembre 1744 et les réponses se faisaient souvent attendre jusqu'à un an. Donc Duchambon n'avait pas de réponse de la métropole et aucune de ses propositions ne s'étaient concrétisées. Eût-il été capable de prendre les mesures défensives qui

s'imposaient qu'il n'aurait sans doute pas pu les faire exécuter correctement par les troupes assez mauvaises qu'il commandait.

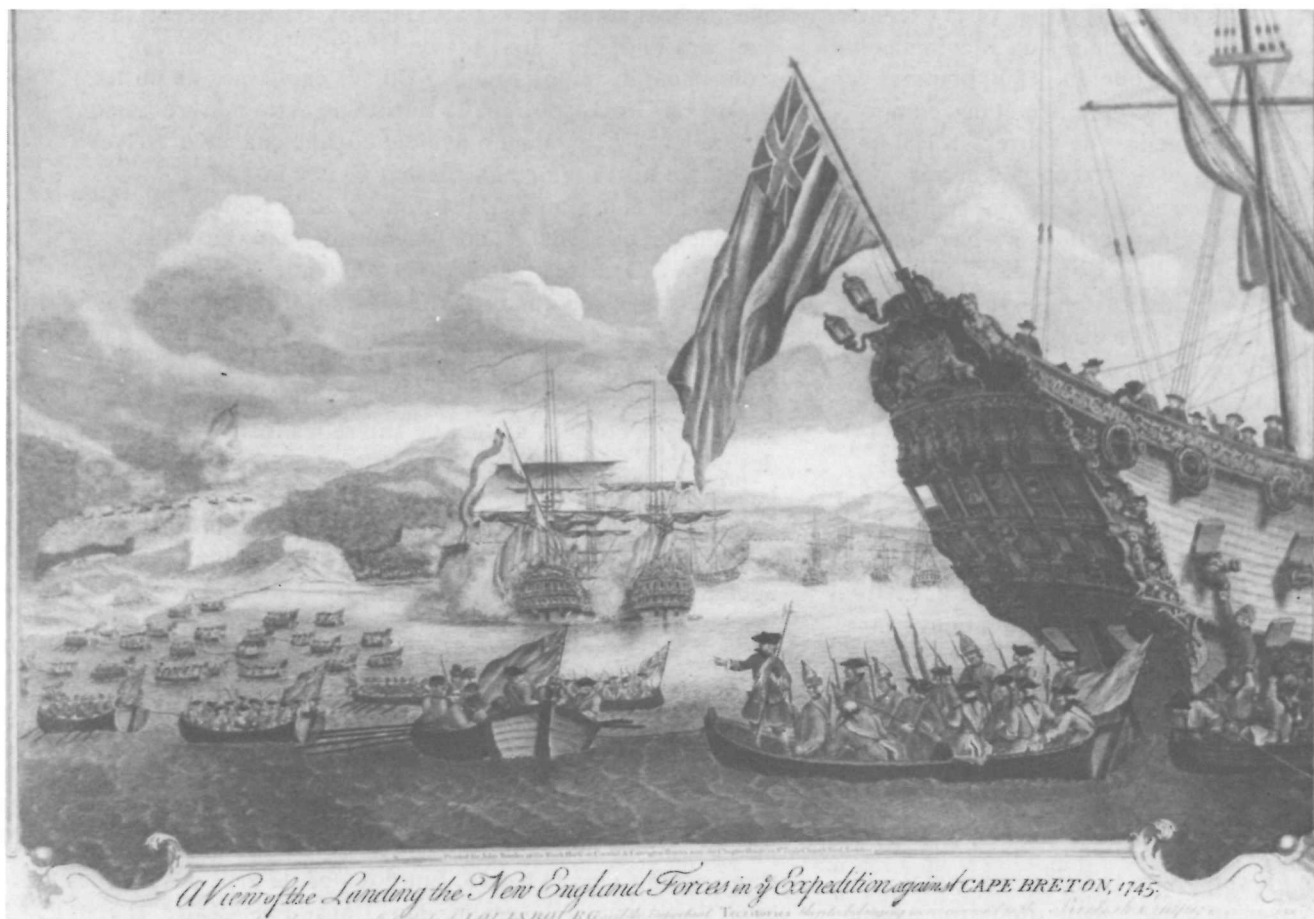
En tout, Duchambon disposait de quelque 1500 hommes des compagnies franches de la marine, de la milice et des compagnies du régiment suisse de mercenaires de Karrer. (L'Habitant ajoute que Duchambon aurait pu avoir 300 ou 400 autres hommes d'Ingonish et des environs, mais qu'au moment où il se décida à les faire venir, les communications avec ces endroits avaient été coupées<sup>11</sup>.) La milice manquait de formation et les compagnies franches, qui constituaient environ le tiers des troupes, n'avaient pas d'expérience et, de surcroît, manifestaient du mécontentement en raison de soldes non payées et de nourriture et de vêtements pitoyables. Cette garnison mécontente fut le legs de Duquesnel (décédé en octobre 1744) à Duchambon. L'incapacité de Duquesnel d'assurer la discipline militaire et celle de Duchambon de contrôler la défection morale des troupes aboutirent à la mutinerie de la garnison en décembre 1744. Dès lors, ce fut la rébellion ouverte contre l'autorité de Duchambon<sup>12</sup>. Ce fut seulement après l'apparition de l'armée provinciale dans la baie que Duchambon put convaincre la garnison d'obéir, promettant de tout oublier si elle se ressaisissait et faisait son devoir. Malgré cela, l'Habitant avoua plus tard, « nous n'avions pas sujet de compter sur elles [...] Des Troupes si peu disciplinées n'étoient guères capables de nous inspirer de la confiance [...] je décidai qu'il étoit naturel de s'en défier »<sup>13</sup>. Alors rien d'étonnant que Duchambon ait été si mal préparé à l'attaque quand elle survint.

Lorsque Duchambon vit apparaître la flotte provinciale, le 11 mai, il ne put qu'envoyer un détachement d'environ quatre-vingts hommes pour empêcher le débarquement : détachement composé d'environ 50 civils (milice) sous le commandement du capitaine de port Pierre Morpain et d'une trentaine de soldats sous les ordres de Mésillac Duchambon, son fils. (Un autre détachement de 40 hommes se trouvait déjà quelque part

dans le bois autour de la baie Gabarus, où il observait depuis quelques jours les vaisseaux de la flotte de Warren qui y mouillaient de temps à autre.) Un des capitaines de milice, Girard La Croix, souligna la futilité de cette mesure puisque Morpain et Duchambon n'avaient aucune chance d'arriver avant que les Provinciaux eussent pu débarquer<sup>14</sup>.

Dans la baie Gabarus, les troupes de la Nouvelle-Angleterre, au signal de débarquement, sautèrent dans les chaloupes. Dans ses instructions à Pepperrell, Shirley répartissait les troupes en quatre divisions dont trois débarqueraient à la pointe Plate et une à la pointe Blanche, un peu plus haut sur la côte. Le conseil de guerre tenu à Canso, le 16 avril, ayant confirmé ces instructions, l'armée fut divisée en quatre groupes. Mais le conseil, au lieu de suivre les instructions au sujet des points de débarquement, choisit plutôt d'envoyer l'armée à terre à quelque trois milles de la ville et à quatre milles de la batterie Royale ; soit entre la pointe Plate et l'anse Freshwater. Au moment où l'armée se préparait à ainsi débarquer, elle aperçut sur la plage le détachement français envoyé par Duchambon, « marchant vers l'endroit où devait s'effectuer le débarquement »<sup>15</sup>.

Voyant l'ennemi approcher, Pepperrell, conformément aux instructions reçues de tenir les Français éloignés du principal lieu de débarquement aussi longtemps que possible, envoya plusieurs chaloupes remplies d'hommes feindre un débarquement à l'anse de la pointe Plate. Cela « dissuada les Français de s'aventurer plus loin, jusqu'à ce qu'ils voient les embarcations revenir vers la baie ». Entre temps, le gros des troupes avait commencé à débarquer dans l'anse Freshwater. Il était environ midi, et le ressac impétueux de la mer rendait le débarquement difficile, mais luttant vigoureusement une centaine d'hommes réussirent à mettre pied à terre. Quelques Provinciaux disparurent dans les bois à la recherche de soldats ennemis, tandis que le reste des soldats avancèrent sur la plage à la



7 « Débarquement des forces expéditionnaires de la Nouvelle-Angleterre au Cap-Breton en 1745. Après un siège de 40 jours, la ville fortifiée de Louisbourg et les importants territoires lui appartenant furent remis à l'Empire britannique... » (trad.). Dans cet imprimé

contemporain publié à Londres, l'artiste a revêtu les soldats de la Nouvelle-Angleterre de l'uniforme britannique et a représenté la géographie de Louisbourg et ses fortifications d'une manière plutôt fantaisiste.

Lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg.

rencontre des troupes françaises qui, ayant réalisé la feinte, accouraient vers l'anse Freshwater<sup>16</sup>.

Après une brève mais rude escarmouche, les Français se dispersèrent à la hâte dans les bois. À ce sujet, un soldat de la Nouvelle-Angleterre écrivit : « Ces chiens de Français, ils ne tentent même pas de se battre. »<sup>17</sup> Du côté des Français les pertes s'élevèrent à environ six morts, cinq blessés et un civil fait prisonnier. Le capitaine de port Morpain fut également blessé légèrement, mais il réussit à rejoindre la ville. Le civil capturé fut Le Poupet de La Boularderie, un officier retraité du régiment du duc de Richelieu en France. Plusieurs autres Français furent capturés ou tués dans les bois avant qu'ils aient pu se réfugier dans la forteresse. Les troupes provinciales ne rapportèrent que deux ou trois hommes légèrement blessés<sup>18</sup>.

Les Français dans Louisbourg, alarmés par la défaite facile de Morpain et Duchambon, incendièrent les maisons et bâtiments au-delà de la porte Dauphine afin que l'ennemi ne puisse les occuper. Les habitants et leurs effets personnels furent déménagés dans la ville<sup>19</sup>.

Durant la bataille sur la plage, l'armée provinciale continuait de débarquer entre la pointe Plate et l'anse Freshwater<sup>20</sup>. Les fortes vagues, qui durèrent toute la journée, rendaient le débarquement encore plus difficile. Néanmoins, à la tombée de la nuit, quelque 2000 hommes avaient mis pied à terre. Durant la soirée, la plupart des vaisseaux de transport avancèrent à la tête de la baie, qui offrait un mouillage plus calme et plus sûr<sup>21</sup>.

À terre, chez les volontaires provinciaux sans discipline militaire régnait un véritable chaos et un soldat enthousiaste de s'exclamer : « En vérité, nous étions partout ». Ils n'avaient pas encore reçu d'ordres précis et « Chacun faisait ce qui lui paraissait juste et j'étais un de ceux-là ». Les soldats escaladèrent les collines et les Français eurent tôt fait de les voir en grand nombre sur les hauteurs non loin des bastions du Roi et du Dauphin. Les troupes provinciales étaient dès lors à portée

de canon et « vers 14 h, le canon en barbette tira sur plusieurs pelotons qui semblaient marcher sans formation vers l'autre bout de la baie ». Un des soldats de la Nouvelle-Angleterre sur les collines ce jour-là souligna assez prosaïquement : « nous avons pris un des boulets alors qu'il roulait (à notre avis, c'était un boulet de 24 livres) »<sup>22</sup>.

Les Français virent également d'autres soldats ennemis longer les bois en direction de la batterie Royale. Il s'agissait probablement là du détachement de 400 hommes commandés par le colonel William Vaughan de Damariscotta dans le Maine, lesquels se rendaient piller et incendier les entrepôts du nord-est du port<sup>23</sup>. Les troupes provinciales sur les collines environnantes inquiétaient tant Duchambon que, écrivit-il, « [il fit] fermer les portes, et [fit] pourvoir sur Le Champ à La Suretté de la Ville et placer environ 1100 hommes, qui se sont trouvés pour La défendre »<sup>24</sup>. Chassin de Thierry, le commandant de la batterie Royale, était de son côté encore plus inquiet.

### ***Abandon de la batterie Royale***

On n'a jamais vraiment établi de relation solide entre l'abandon de la batterie Royale et l'occupation des collines environnantes de Louisbourg par les troupes provinciales l'après-midi du 11 mai. Beaucoup d'historiens (du moins ceux qui se sont attardés sur le sujet) ont associé l'abandon de la batterie Royale à la destruction des entrepôts du nord-est du port le 12 mai. Ces historiens étaient dans l'erreur<sup>25</sup>. Il est fort possible que la destruction des entrepôts ait précipité le retour des hommes venus vider les magasins et déménager les munitions, mais la décision d'abandonner la batterie Royale fut prise durant la soirée du 11 mai.

Tard dans l'après-midi du 11 mai (probablement après 16 h), Thierry envoya un message à Duchambon lui signalant

qu'en raison du mauvais état de la batterie il ne croyait pas qu'elle pourrait résister à une nouvelle attaque. Il lui demanda l'autorisation de se retirer avec la garnison et le pria d'éviter d'abandonner la batterie à l'ennemi. Il conseilla d'enclouer les canons et de faire sauter la batterie Royale<sup>26</sup>.

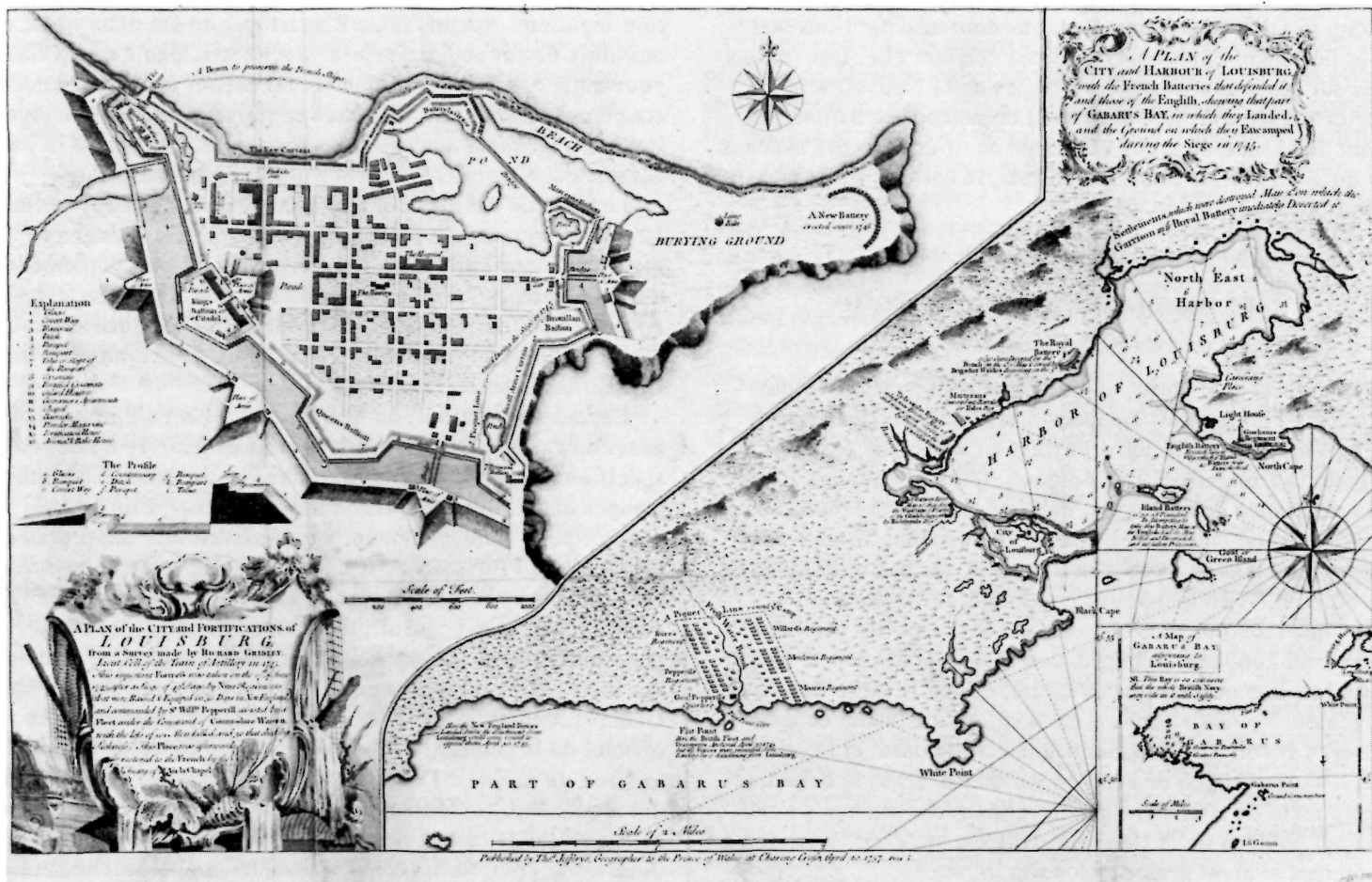
Duchambon convoqua dès lors en toute hâte un conseil de guerre, afin de décider des mesures à prendre. Étienne Verrier, l'ingénieur en chef, fut aussi convoqué. Il confirma la piètre condition défensive de la batterie et signala que certains épaulements du flanc gauche avaient été démolis l'année précédente et n'avaient pas été remplacés, que les chemins couverts n'étaient pas fortifiés et que, sans renforts, la batterie ne pourrait résister à un assaut de 3000 ou 4000 hommes<sup>27</sup>. Sur la foi de ce rapport, le conseil décida à l'unanimité d'abandonner la batterie Royale après avoir encloué les canons et vidé autant que possible les magasins et la poudrière. Les provisions et munitions qui ne pourraient être sauvées devaient être jetées dans les eaux du port. Le conseil décida aussi de faire sauter la batterie, conformément au conseil de Thierry, mais l'objection apparemment très forte de Verrier fit échouer le projet<sup>28</sup>.

Duchambon ordonna donc à Thierry de retirer ses troupes et d'abandonner la batterie Royale. À ce moment-là, environ 200 à 300 personnes occupaient la batterie, et ce nombre comptait sans doute des habitants du voisinage qui avaient gagné la batterie en entendant l'alerte. (Un rapport indique que la garnison se composait de 300 soldats et artilleurs, dont 90 miliciens sous les ordres d'un certain capitaine Petitpas ; toutefois, Duchambon, dans un rapport rédigé à Rochefort et envoyé au Ministre, laisse entendre que la troupe de Thierry ne dépassait pas 200 hommes.) Thierry passa le reste de la soirée du 11 mai à enclouer les canons et à préparer le transport des provisions et des munitions. C'est vers minuit qu'il arriva en ville avec ses hommes, en chaloupe<sup>29</sup>.

Dans leur hâte d'abandonner la batterie Royale, les hommes de Thierry avaient mal encloué les canons, les avaient laissés sur des affûts presque intacts, et n'avaient pas jeté l'excès de boulets dans le port, comme l'avait commandé le conseil. De plus, la retraite se fit si hâtivement que l'explosion d'un baril de poudre, allumé par mégarde, faillit tuer plusieurs des occupants et brûla le visage et les habits d'un récollet. Toujours en raison de la hâte, il semble que 12 hommes furent oubliés dans chacune des tours. Thierry aurait, paraît-il, omis de les aviser du départ des troupes. Ces hommes eurent toutefois la chance de trouver une chaloupe dans un ruisseau près de la batterie et ils arrivèrent sains et saufs en ville dans la nuit, vers 2 h. Plus tard ce jour-là, soit le 12 mai, Duchambon envoya le lieutenant Saint-Étienne, l'enseigne Souvigny et une vingtaine d'hommes retirer le reste des provisions et des munitions laissées par Thierry, « ce qu'ils firent, écrivit Duchambon, à l'exception de tous Les Boulets de canon et Bombes qui y ont resté n'ayant pas peu Les emporter »<sup>30</sup>. Cette dernière étape de la retraite se fit sans doute en toute hâte en raison de l'incendie, cette journée-là, des entrepôts du nord-est du port.

L'Habitant de Louisbourg n'arriva pas à comprendre cette décision d'abandonner la batterie Royale, « si ce n'est une terreur panique, qui ne nous a plus quitté de tout le Siege ». Il déplora que « Il n'y avoit pas eu encore un seul coup de fusil tiré sur cette batterie, que les ennemis ne pouvoient prendre qu'en faisant leurs approches comme pour la Ville, & l'assiégeant, pour ainsi dire, dans les règles ». Il reconnaît toutefois que la batterie présentait une brèche du côté des terres, la mettant ainsi en danger, mais « le crime est encore plus grand, parce que nous avions eu plus de loisir qu'il n'en falloit, pour mettre ordre à tout »<sup>31</sup>.

Bon nombre de Français partageaient sans doute l'opinion de l'Habitant, mais l'affirmation de ce dernier que la batterie ne pouvait tomber aux mains de l'ennemi que s'il approchait



8 Les camps des troupes de la Nouvelle-Angleterre. Public Record Office, Londres, WO55, « Plan de la ville et du port de Louisbourg montrant les batteries françaises et anglaises, la partie de la baie Gabarus où se fit le débar-

quement ainsi que les lieux où les assiégeants établirent leurs camps durant le siège de 1745 » (trad.), R. Gridley. Avec la permission du contrôleur du H.M. Stationery Office.

de façon régulière est à tout le moins douteuse car l'ouvrage était entièrement exposé aux collines derrière elle. Des canons placés sur ces hauteurs par les troupes de la Nouvelle-Angleterre auraient immédiatement commandé la batterie, la rendant ainsi indéfendable, et ce sans tenir compte des brèches. Quoi qu'il en soit, le matin du 13 mai, la batterie Royale n'offrait aucun signe de vie.

### ***L'armée provinciale installe son camp***

La soirée du 11 mai en fut une très agréable pour les soldats des troupes provinciales campées aux abords de Louisbourg. Le temps était clément, un vent frais du sud-ouest agitait l'herbe et la frondaison. Les hommes, qui s'attendaient à une solide résistance des Français, étaient heureux de la tournure des événements. Durant des heures, des groupes allaient et venaient en jetant un coup d'oeil curieux sur la formidable forteresse qu'ils étaient venus conquérir, en rapportant des vaches, des moutons, des chevaux et tout ce qu'ils pouvaient emporter ou conduire. L'expédition représentait pour la plupart d'entre eux une magnifique aventure, et bon nombre de soldats partageaient l'avis de Samuel Curwen, un marchand devenu guerrier, à savoir que « la campagne serait courte et la place se rendrait sans effusion de sang ». Au matin, après le débarquement du reste de l'armée, ils montreraient aux Français l'efficacité des troupes de la Nouvelle-Angleterre. Pour le moment, les hommes avaient plutôt le coeur à la fête<sup>32</sup>.

Les troupes provinciales installèrent pour cette première nuit un bivouac de fortune, les hommes se reposant du mieux qu'ils pouvaient en attendant le rassemblement général de l'armée sur la rive. Le major général Wolcott souligne dans son journal que les hommes couchèrent dans la forêt sans installa-

tion régulière. Aucune tente n'avait encore été débarquée, et des abris furent construits à la hâte avec le peu de matériaux pouvant servir à cet effet. Un soldat écrivit que les hommes coupèrent des rameaux d'arbres en guise de paillasses. Après l'exiguïté gênante des cales des vaisseaux, cette nuit-là par comparaison leur offrit un endroit de repos confortable<sup>33</sup>.

Le reste de l'armée débarqua sans la moindre opposition le 12 mai et, vers midi, « s'avança vers la ville et le campement ». On entreprit alors l'établissement d'un campement durant plusieurs jours. Les hommes travaillaient fort dans les bois à couper des billes pour les entrepôts, les abris et les feux. Un des soldats admit qu'il y avait « plus de commodités dans l'île qu'on le leur avait dit »<sup>34</sup>.

Encore aujourd'hui, on ne saurait préciser l'emplacement exact du campement. Les instructions de Shirley à Pepperrell spécifiaient que « la première chose à faire [une fois toutes les troupes débarquées], serait de marcher jusqu'à un endroit propice pour établir le camp, lequel devait être aussi près que possible d'un ruisseau ou d'un point d'eau ». Le campement fut probablement établi à l'endroit même ou non loin de la pointe Plate. À cet endroit, le ruisseau de la pointe Plate (ruisseau Freshwater sur les cartes contemporaines), qui coule sur un axe plus ou moins nord-sud et se déverse dans la baie Gabarus, constitue une excellente source d'eau douce. Le récit officiel de la campagne mentionne que le camp fut établi à environ un mille de l'endroit où les troupes avaient feint un débarquement, et Benjamin Green, le secrétaire de Pepperrell, souligne que le campement était situé à environ un mille et demi de la ville. Selon ces données, le campement se serait donc trouvé non loin de la pointe Plate. Benjamin Cleaves indique aussi dans son journal que le campement se serait trouvé à cet endroit<sup>35</sup>.

Certains éléments indiquent que le campement aurait été déplacé peu après l'occupation de la région de la pointe Plate

par l'armée. Deux cartes historiques montrent l'emplacement du campement des troupes provinciales, la première des deux côtés du ruisseau et la seconde sur la pointe elle-même<sup>36</sup>. On n'a trouvé aucune explication aux différences qui existent entre les deux cartes ; toutefois, Green signale que le campement fut déménagé le 13 mai, « le tir de l'ennemi ayant été dérangeant la nuit précédente »<sup>37</sup>. La distance entre Louisbourg et la pointe Plate semble un peu grande pour que les troupes provinciales aient vraiment été dérangées par les canons français, mais Cleaves confirme la déclaration de Green et ajoute même que leurs troupes ont construit un nouveau campement la nuit même. Il est donc possible que les troupes provinciales aient occupé deux campements, le premier près du ruisseau, puis le second sur la pointe, soit après que l'on se soit rendu compte que les canons français atteignaient la première installation. On ne sait pas où se trouvaient les troupes de la Nouvelle-Angleterre lorsqu'elles furent dérangées par les canons français. Il est possible qu'elles se soient trouvées plus près de Louisbourg et qu'elles aient reculé par la suite. Dès lors, les différences entre les deux cartes ne seraient rien d'autre que deux représentations vagues et imprécises du même campement<sup>38</sup>.

La disposition du campement permanent présente aussi des incertitudes. Les instructions de Shirley relativement à ce sujet étaient que :

*dès [qu'on aura trouvé un endroit approprié pour cantonner l'armée], et que le terrain aura été marqué par les quartiers-mâîtres, qui devraient, chacun, avoir des couleurs permettant de distinguer chaque régiment, les tentes devront être montées selon les règles et la disposition habituelles, si possible ; et devant chaque régiment, [il faudra poster] une garde avec des tentes, qui est appelée la garde du camp et qui prend sa faction le matin, les sentinelles prenant leur poste au coucher du soleil les armes parées.*<sup>39</sup>

On ne sait si le campement fut établi selon les instructions précises de Shirley, mais le colonel John Bradstreet, un officier de l'armée régulière qui n'affectionnait pas particulièrement les troupes provinciales en raison de leur manque de formation et de discipline militaires, souligna que « aussi vite qu'on aurait pu l'espérer, toutes les troupes, les canons et les bagages furent débarqués et *correctement cantonnés* [c'est nous qui soulignons] »<sup>40</sup>. La déclaration de Bradstreet indique quelque peu la manière dont se présentait le campement. Pour un officier régulier comme Bradstreet, un bon campement exigeait probablement que les troupes soient disposées par division (régiment dans le présent cas) et les unités séparées par des intervalles appropriés, sans compter la ligne d'avant-postes sur le front et les flancs afin de protéger le campement contre une attaque surprise de l'ennemi<sup>41</sup>. Voilà, semble-t-il, le type de campement qu'envisageait Shirley. Toutefois, on ne peut prouver que ces règles furent respectées. Le rapport officiel indique simplement qu'au début le campement fut établi « sans lignes d'avant-postes ; comptant uniquement sur les éclaireurs et les gardes [pour se protéger]. Toutefois, par la suite, ils se sont cantonnés *de façon plus rigoureuse* [c'est nous qui soulignons] et ont établi des avant-postes »<sup>42</sup>.

Les troupes provinciales occupèrent leur campement de la pointe Plate tout au long du siège. Bien que tous les régiments y séjournèrent au début, cinq d'entre eux seulement y établirent en permanence leurs quartiers généraux durant la campagne, soit les régiments de Pepperrell (y compris son quartier général personnel), de Burr (portant le nom de Wolcott), de Moulton (qui revint de Port-Toulouse le 16 mai), de Moore et de Willard<sup>43</sup>. Des soldats de ces régiments furent toutefois affectés par la suite aux quatre autres régiments (ceux de Hale, Richmond, Waldo et Gorham, ainsi qu'au train d'artillerie de Dwight) qui soutinrent plus tard les nombreuses batteries pointées vers Louisbourg. Ces derniers régiments furent



installés non loin de leurs batteries respectives ou aux batteries mêmes. Les documents étudiés passent sous silence l'emplacement du train d'artillerie de Dwight durant le siège. Il fut probablement dispersé, tout comme les soldats d'autres régiments, parmi les diverses batteries.

### ***Duchambon organise la défense de Louisbourg***

Tandis que les troupes provinciales procédaient à l'établissement de leur campement, Duchambon et la garnison se préparaient à défendre Louisbourg. Toutes les entrées de la ville furent fermées et protégées, et les soldats, indisciplinés depuis les cinq derniers mois, jurèrent de défendre la forteresse jusqu'au dernier homme plutôt que de la voir tomber aux mains des Anglais<sup>44</sup>. Duchambon assigna les troupes à leurs positions respectives.

La compagnie de Duvivier, commandée par La Vallière, prit la direction du bastion Maurepas dont la porte du même nom, près des meurtrières, était tenue par la compagnie de La Ronde. La compagnie de Bonnaventure fut assignée au bastion Brouillan et au mur crénelé. Secondant Bonnaventure se trouvaient les compagnies suisses de Schoncher, lesquelles protégeaient les meurtrières du demi-bastion de la Princesse. La compagnie de d'Espiet occupait pour sa part le demi-bastion et s'échelonnait jusqu'à la porte de la Reine. Les compagnies de Duhaget, de Villejoint et de Thierry tenaient respectivement les bastions de la Reine et du Roi, ainsi que le demi-bastion Dauphin.

La compagnie de de Gannes protégeait la « Pièce de la Grave » faisant face au port. De Gannes demeura à cet endroit jusqu'au 23 juin, lorsqu'il fut transféré à la batterie de l'Île pour remplacer son commandant, d'Ailleboust, lequel revint en

ville pour se soigner. D'Ailleboust, une fois remis, prit le commandement de la « Pièce de la Grave ». Le capitaine d'artillerie Sainte-Marie commandait le canon, tandis que Morpain, capitaine de port, supervisait tous les postes<sup>45</sup>.

Le 12 mai, Bigot et Duchambon décidèrent de couler tous les bâtiments armés du port pour empêcher leur prise par l'ennemi. L'enseigne Verger, cinq soldats et un certain nombre de marins furent chargés de saborder les bâtiments se trouvant de l'autre côté de la ville. L'enseigne Bellemont dut faire de même des bâtiments qui se trouvaient dans le fond de la baie. Bellemont devait aussi rapporter l'huile du phare. Ces ordres auraient été exécutés avant le 16 mai. C'est probablement vers cette date, sinon plus tôt, que les entrées des casemates furent recouvertes de pièces de bois en préparation de l'arrivée des femmes et des enfants<sup>46</sup>.

Duchambon, voyant que ses troupes étaient en nombre insuffisant pour tenir très longtemps Louisbourg, envoya le 16 mai une dépêche urgente au lieutenant Paul Marin en Acadie, afin qu'il vienne au plus vite au secours de la forteresse avec son détachement de Français et d'Indiens. Marin eut possiblement pu atteindre Louisbourg en 20 ou 25 jours, mais le messenger prit tant de temps à le trouver que les renforts arrivèrent trop tard. Duchambon déclara plus tard que les troupes de la Nouvelle-Angleterre n'auraient eu d'autre choix que de lever le siège si Marin était arrivé 15 ou 20 jours plus tôt<sup>47</sup>.

## **Les Provinciaux occupent la batterie Royale**

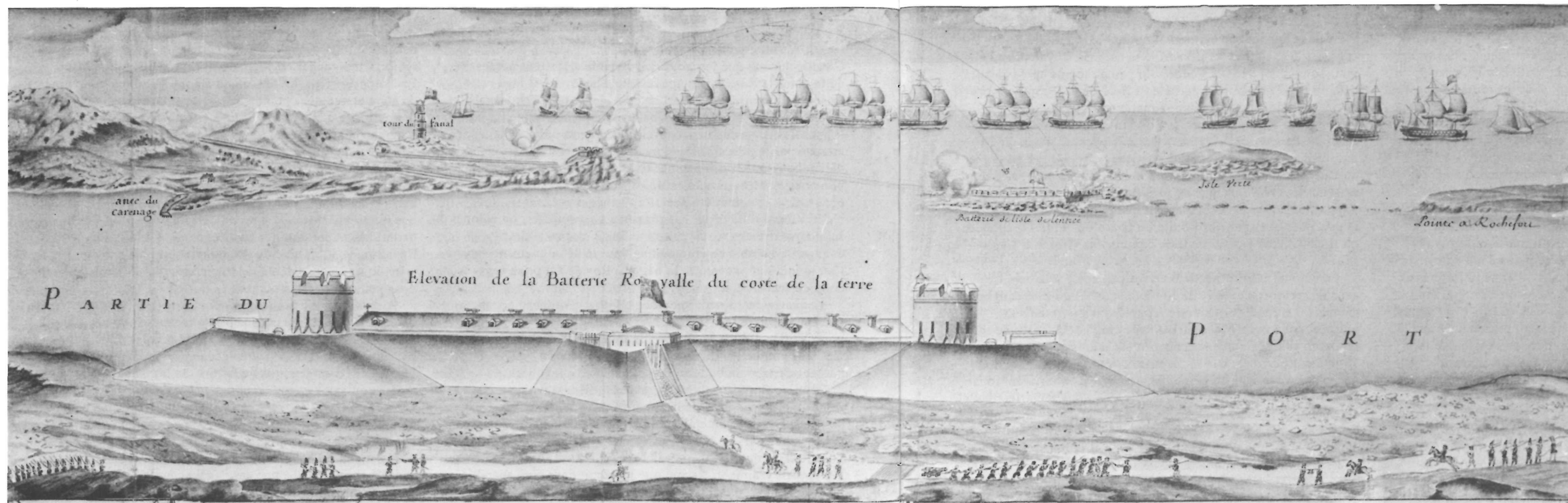
C'est le 13 mai que les troupes provinciales prirent possession de la batterie Royale. Le gouverneur Shirley avait jugé cette prise très importante pour la réussite de l'expédition. Qualifiant cet ouvrage défensif de « batterie la plus irritante du port », il pensait que sa capture rendrait tout le port vulnérable à une attaque par la mer. Shirley croyait que la batterie était mal défendue et qu'en dirigeant le tir sur une partie basse du mur non achevé à l'extrémité est (c'est-à-dire le flanc gauche où les épaulements avaient été démolis l'année précédente), que c'était impossible de ne pas réussir à s'en emparer. Le colonel John Bradstreet, avec 500 des meilleurs hommes, devait engager le combat dans la nuit suivant le débarquement, mais l'attaque n'eut pas lieu et la batterie Royale fut prise sans un coup de feu<sup>48</sup>.

Le matin du 13 mai, le colonel William Vaughan accompagné d'un petit détachement revenait de la partie nord-est du port (Vaughan dit lui-même qu'il était à la recherche du meilleur endroit pour installer une contrebatterie) quand, passant derrière la batterie Royale, il remarqua qu'aucun drapeau ne flottait au bout du mât et qu'il n'y avait pas de fumée qui s'échappait de la cheminée des casernes. Désireux de tirer les choses au clair, Vaughan (selon plusieurs comptes rendus ultérieurs de l'incident) soudoya un Amérindien ivre pour le faire ramper jusqu'à la batterie et revenir lui dire ce qui s'y passait vraiment. Assuré que l'endroit était bien abandonné, Vaughan en prit possession avec ses hommes. Il écrivit ensuite à Pepperrell que « par la grâce de Dieu et le courage d'environ treize hommes il était entré dans la batterie Royale vers neuf heures et qu'il y attendait des renforts et un drapeau »<sup>49</sup>.

La manière dont Vaughan se serait emparé de la batterie Royale est suspecte et tient plutôt de la légende. L'histoire concernant l'Amérindien n'est nulle part confirmée dans les récits, témoignages ou journaux intimes des hommes qui l'accompagnaient. Le lieutenant Daniel Giddings du régiment de Hale et quelques hommes de sa compagnie s'étaient rendus par curiosité à la batterie Royale (ils n'accompagnaient pas Vaughan et son groupe) et y avaient pénétré en même temps que Vaughan<sup>50</sup>. Giddings fait état de l'incident dans son journal, mais ne fait nulle mention d'un Amérindien, sobre ou pas. Un autre témoignage, celui de John Tufton Mason, ne fait aucune mention d'un Amérindien, et Vaughan lui-même déclare que « les apparences le portant à croire que ladite Grande batterie avait été désertée par l'ennemi, il avait alors avancé et l'avait prise »<sup>51</sup>. Faute de documentation plus précise, l'histoire doit être considérée comme un récit qui ajoute de l'intérêt mais peu d'éclaircissement.

Avant l'arrivée des renforts demandés par Vaughan, quatre bateaux (Vaughan parle de sept) de troupes françaises quittèrent la ville en direction de la batterie Royale. Laissant quatre soldats à la batterie, Vaughan accompagné de huit hommes courut près d'un demi-mille le long de la côte, et, avec quatre autres hommes rencontrés sur son chemin ouvrit le feu sur les Français. Selon Vaughan, son petit peloton était « à bout portant » de la ville de qui il essuya une canonnade<sup>52</sup>. Les Français retournèrent alors vers la forteresse.

Il est peu probable, comme l'ont cru Vaughan et d'autres chroniqueurs anglais, que cet engagement ait constitué une tentative de reprise de la batterie Royale par les Français. On peut difficilement croire à une attaque. Les sources françaises ne font aucunement mention d'une telle attaque prévue (et il n'y a pas de raison pour qu'elles la taisent). Ces hommes faisaient probablement partie des troupes envoyées par Duchambon pour participer à la démolition des habitations du



9 Le port de Louisbourg vu de la batterie Royale. À l'arrière-plan, l'île de la Batterie et la pointe du Phare. Bibliothèque nationale, Paris.

barachois (petite baie) qui étaient toujours debout au moment du débarquement des troupes coloniales anglaises. Il y avait déjà un détachement qui travaillait dans ce secteur. Les troupes envoyées par Duchambon comptaient toute la milice et 80 soldats suisses et français qui étaient sous les ordres du capitaine de Gannes et d'un officier suisse nommé Rosser. Comme les provisions de bois de la ville diminuaient, les soldats armés de haches et autres outils devaient rapporter tout le bois remployable qu'ils pouvaient ramasser. Tout juste comme ils finissaient, selon le rapport du gouverneur Duchambon, « il parut au Barrachois et dans les vallons des hauteurs » un certain nombre de Provinciaux qui ouvrirent le feu sur les Français retournant à la ville<sup>53</sup>. Vaughan lui-même et un certain David Woaster, alors capitaine d'une compagnie de volontaires, affirment que la bataille se passa à quelque distance de la batterie Royale et « à bout portant », de la forteresse. Puisque les Français s'approchaient du côté du port où était la batterie, comme Vaughan et d'autres observateurs l'ont admis, il est compréhensible que les Anglais aient pu conclure que les troupes ennemies essayaient de reprendre possession de la batterie Royale, alors qu'elles allaient tout simplement seconder la milice et les soldats dans les travaux de nettoyage autour du barachois<sup>54</sup>.

Rentré à la batterie Royale, Vaughan attendit les renforts et le drapeau qu'il avait demandés à Pepperrell. Entre temps, on hissa au mât deux pavillons de bateaux anglais trouvés dans des maisons avoisinantes. Selon certains chroniqueurs, un certain William Tufts grimpa au haut du mât et y attacha sa tunique rouge en guise de drapeau. (Au moins un témoignage attribue cet acte à un Amérindien.) Cette histoire semble également douteuse, quoiqu'une notice nécrologique du 3 juin 1771 relate un tel exploit accompli par Tufts à la batterie de l'Île, durant l'attaque avortée du 6 juin<sup>55</sup>. Peut-être l'histoire tire-t-elle de là son origine.

D'après au moins un récit de l'époque, le capitaine Joshua Pierce du régiment de Willard aurait été le premier à hisser les couleurs des Anglais au-dessus de la batterie Royale, le 13 mai. Le colonel Samuel Waldo, qui peu de temps après entra dans la batterie avec une partie de son régiment, appuie la déclaration de Vaughan selon laquelle le drapeau hissé cette journée-là n'était pas la tunique de Tufts, mais était plutôt une enseigne de navire. Dans une lettre à Pepperrell datée du 14 mai, Waldo demande un pavillon britannique, « car l'enseigne du bateau de pêche a piètre allure ». Nous ne savons pas à quoi ressemblait cette enseigne de pêcheur, mais un officier de la milice française qui accompagnait quelques hommes traversant le port pour aller enlever l'huile du phare, remarqua le drapeau qu'il qualifia de « petit pavillon comme une Girouette anglaise »<sup>56</sup>.

Le colonel John Bradstreet arriva peu après à la batterie avec des renforts, et envoya dire à Pepperrell qu'elle était en mauvais état mais pouvait être réparée. Plus tard dans la journée, le colonel Waldo arriva avec cinq compagnies de son régiment et signala que les canons (28 canons de 42 et deux de 18) étaient obstrués, que la majorité des affûts étaient endommagés, bien qu'avec de petites réparations ils pourraient tous servir. Bradstreet demanda des forgerons et des armuriers pour déboucher la lumière des canons et souligna que l'on aurait besoin de « barres de manoeuvre, de refouloirs, d'écouvillons et de poudre ». On trouva plusieurs boulets et obus, et Bradstreet promit qu'un canon de 42 serait prêt à faire feu sur la ville à midi, le 14 mai, si l'on répondait rapidement à ses demandes.

On semble les avoir comblées promptement : le 14 mai à 10 h, le canon de 42 dont il avait promis la réparation fit feu. Le premier coup tua 14 ennemis. Waldo a noté que par la suite le canon tira 40 boulets sur la ville, tandis que la riposte des Français depuis la forteresse et la batterie de l'Île s'élevait à

146 boulets et 50 obus. Seulement quatre des embrasures de la batterie Royale étaient dirigées vers la ville, et bien que le tir venant de la batterie de l'Île fût très ennuyeux, Waldo essayait de concentrer le sien sur la ville plutôt que sur l'île pour respecter les plans de Pepperrell concernant la forteresse<sup>58</sup>.

### ***Le débarquement des approvisionnements et de l'artillerie***

Pendant que Vaughan et ses hommes s'emparaient de la batterie Royale, on débarquait les approvisionnements et l'artillerie sur la plage, quatre milles à l'ouest, à la pointe Plate. Les provisions de l'armée qui se rendit à Louisbourg devaient durer quatre mois. Le gouverneur Shirley avait demandé au *Committee of War* du Massachusetts de compter une armée et une flotte d'au moins 4400 hommes. La *General Assembly* avait, avant sa dissolution, autorisé le comité à acheter et à envoyer du ravitaillement pour un mois de plus que les quatre prévus, assurant ainsi des provisions pour cinq mois<sup>59</sup>.

Malgré les efforts du gouverneur Shirley, les approvisionnements furent insuffisants. À Canso, Pepperrell écrivit à Shirley que les provisions manquaient, qu'il y en avait beaucoup moins que ce qu'il avait escompté, et qu'il avait l'intention d'en demander d'autres au comité de guerre. Il signala également que les troupes manquaient d'équipement indispensable, même si les armuriers faisaient leur possible pour les accommoder. Shirley promit d'examiner la question et d'envoyer à Pepperrell tout ce qu'il pourrait<sup>60</sup>.

On ne sait pas si les besoins furent comblés ni ne connaît-on la nature et la quantité des provisions originelles. Aucune facture de ces livraisons n'a été retrouvée. À en juger d'après divers journaux et lettres, on peut croire que les hommes recevaient de larges rations de rhum, de pain, de porc, de riz,

de fèves, de pois, et de mélasse<sup>61</sup>. Selon toute apparence, ils avaient de la viande fraîche, car on fait souvent état d'abattage de bétail pour la boucherie pendant le siège. Leurs rations étaient également complétées par du homard frais et de la truite<sup>62</sup>.

On débarqua les approvisionnements sur la côte, près du campement de la pointe Plate. Le débarquement fut extrêmement difficile et fatigant, en raison du ressac toujours violent. Il fallut deux semaines pour amener à terre tous les approvisionnements. Certains jours la houle était si forte qu'on ne pouvait rien débarquer et qu'on perdit du matériel et plusieurs petites embarcations<sup>63</sup>. Le débarquement de l'artillerie, le lendemain, 14 mai, présenta encore plus de difficultés ; les hommes étaient obligés de transporter à bout de bras dans la mer tout ce que l'eau aurait pu endommager. Les soldats qui transportaient les canons sur la plage « portaient des vêtements qui les défendaient fort mal contre les intempéries, et en même temps les nuits étaient très froides, et généralement accompagnées d'épais brouillards »<sup>64</sup>.

Une fois sur la terre ferme, il fallait transporter les canons à travers les terrains marécageux qui s'étendaient de la pointe Plate à la forteresse<sup>65</sup>. Même si quelques routes se dirigeaient vers l'est et le sud-est en partant de la pointe Plate (dont une qui suivait à peu près la côte jusqu'à l'extrémité sud de Green Hill, à un mille de la ville), et que les soldats anglais en construisirent d'autres après le débarquement, elles ne furent pas d'une grande utilité, comme les rapports officiels du siège le démontrent.

*Le transport des canons exigeait une main-d'oeuvre et des efforts presque incroyables. C'est que toutes les routes sur lesquelles ils étaient tirés étaient des bourbiers profonds, sauf pour quelques petites plaques de roche, çà et là ; et comme les canons étaient montés sur des roues, ils se sont plusieurs fois enlisés, et pas seulement les affûts, mais les canons eux-*

*mêmes. Les chevaux et les boeufs ne pouvaient pas être utilisés ; tout le travail devait être fait par les hommes, dans la boue jusqu'aux genoux.*<sup>66</sup>

Les Français considéraient les marécages et fondrières situés à l'ouest de la forteresse comme infranchissables. Il aurait pu en être ainsi, n'eût été l'ingéniosité du lieutenant-colonel Nathaniel Meserve du régiment de Moore du New-Hampshire. Le colonel Meserve croyait que si les canons étaient placés sur des traîneaux plats, on pourrait leur faire traverser les marécages jusqu'à l'emplacement voulu. Il conçut et fit construire quelques traîneaux en bois de 16 pieds de long sur 5 de large, au moyen desquels on hala les mortiers à travers les marais. Quant à la poudre, aux boulets et obus, les soldats les transportèrent sur leur dos<sup>67</sup>.

### ***L'installation de la batterie de Green Hill, le 15 mai***

Puisque les traîneaux de Meserve ne vinrent que plus tard, ce sont les muscles des soldats qui firent avancer les lourds canons au milieu des marécages et sur les chemins impraticables jusqu'à l'extrémité sud de la pointe Green Hill, où devait s'élever la première batterie des troupes provinciales. Pendant près de deux jours, les hommes travaillèrent comme des forçats dans la vase et le vent, tirant et poussant canons et mortiers vers leurs emplacements. Le 15 mai, on avait installé deux canons de 9, deux fauconneaux, un mortier de 13 pouces et un autre de 9 pouces. Cinq cents hommes (probablement le 6<sup>e</sup> régiment du Massachusetts sous les ordres du colonel Sylvester Richmond) reçurent l'ordre de défendre la batterie<sup>68</sup>.

L'emplacement exact de cette batterie (appelée « battery on Green Hill », ou « Green Hill Battery », dans les documents) n'a pas été déterminé. Duchambon, qui observait l'installation

de l'artillerie, affirma que c'était « sur la hauteur derrière les plaines vis à vis Le Bastion du Roy » à une distance d'environ 1500 verges<sup>69</sup>. Il s'agit probablement de la colline mentionnée par le gouverneur Shirley dans ses instructions à Pepperrell. *Vers le sud-ouest du bastion de la citadelle, à un bon demi-mille de là, se trouve une colline rocheuse, qui pourrait être très utile au moment d'attaquer la ville, car on pourrait y couvrir un certain nombre de nos hommes et installer quelques canons, au sommet ; de la façon que vous jugerez la meilleure quand vous serez sur place ; vous pourrez y garder les bombardiers et autres continuellement occupés, surtout à essayer de démolir leur dépôt, la citadelle, les murs, etc. qui sont tous bien à la vue.*<sup>70</sup>

La batterie de Green Hill ouvrit le feu sur la forteresse le 15 mai, mais ne put causer à la ville autant de dommages que Shirley avait espéré. Duchambon signala plus tard que la batterie « n'a pas Cessé de tirer de distance en distance [...] mais ce feu na fait aucun progrès [...] et na tué ny Blessé personne ». La distance était trop grande. En retour, la batterie de Green Hill ne subit que très peu ou pas de dommages de la riposte des Français, jusqu'au 20 mai, alors qu'un coup de canon parti de la ville blessa cinq hommes, dont un mourut après avoir perdu les deux jambes<sup>71</sup>.

Le tir de Green Hill se révélant inefficace, un conseil de guerre recommanda le 16 mai d'ériger une batterie plus près de la porte ouest de la ville. Plus tard ce jour-là, le même conseil demanda que les mortiers, les *coehorns* et les canons de Green Hill soient déménagés sur une colline au nord-ouest de la ville et que la nouvelle batterie y soit érigée. Il recommanda en outre que les huit canons de 22, les deux de 18 et les deux de 42 de la batterie Royale y soient également installés<sup>72</sup>. Pendant que les troupes transféraient les canons, Warren et Pepperrell préparaient la sommation de reddition qu'ils enverraient à Louisbourg.

## **La sommation de reddition du 18 mai**

Le 14 mai, le jour où commença la mise en place de la batterie de Green Hill, Pepperrell réunit un conseil de guerre pour décider s'il fallait demander la reddition de Louisbourg, mais la réunion prit fin sans que l'on ait pu se mettre d'accord. Le même jour, de la batterie Royale, le colonel Waldo écrivit à Pepperrell pour lui dire que selon lui et le colonel Bradstreet, le gouverneur de Louisbourg aurait bien raison de pendre tout porteur d'une sommation de la part d'une armée qui, jusqu'à présent, n'avait pas l'air très redoutable<sup>73</sup>.

Le lendemain, le conseil de guerre aborda de nouveau la question et décida d'envoyer une sommation dès que la batterie de Green Hill serait prête à ouvrir le feu. Mais l'après-midi même, le conseil, à qui l'on avait peut-être communiqué la lettre de Waldo, décida de faire canonner la ville avant d'en demander la reddition. Enfin, le 17 mai, après que la batterie de Green Hill et la batterie Royale eurent canonné Louisbourg pendant deux jours, et malgré les objections de plusieurs officiers supérieurs qui trouvaient encore la chose injustifiée, le conseil décida d'envoyer la sommation suivante au « commandant en chef des troupes du Roi de France, à Louisbourg, dans l'île du Cap-Breton »<sup>74</sup> :

*Le camp devant Louisbourg, 7 mai 1745 [datation vieux style (V.S.)].*

*Attendu qu'il y a actuellement dans l'île du Cap-Breton, près de la ville de Louisbourg, un certain nombre de soldats de Sa Majesté britannique sous les ordres de l'Honorable lieutenant général Pepperrell, et également un escadron de navires de guerre de Sa Majesté, sous les ordres de l'Honorable Peter Warren Esq. présentement devant le port de ladite ville, en vue de soumettre celle-ci à la Couronne de Grande-Bretagne.*

*Nous, William Pepperrell et Peter Warren, voulant prévenir l'effusion de sang chrétien, au nom de notre souverain, George le deuxième du nom, roi de Grande-Bretagne, de France et d'Irlande, etc. vous sommons de rendre ladite ville, ses forteresses et son territoire, de même que les pièces d'artillerie, les armes et le matériel de guerre qui s'y trouvent. En conséquence de cette reddition, nous, William Pepperrell et Peter Warren, au nom de notre souverain, vous assurons que tous les sujets du roi de France actuellement dans ladite ville et dans son territoire seront traités avec la plus grande humanité, conserveront la jouissance de leurs effets personnels et pourront se transporter avec lesdits effets dans n'importe quelle partie des possessions du roi de France en Europe.*

*Veillez nous faire parvenir votre réponse d'ici 5 heures cet après-midi.*

*W. Pepperrell  
P. Warren<sup>75</sup>*

Tôt dans la matinée du 18 mai, Pepperrell ordonna un cessez-le-feu général. Les batteries se turent et les murs de la forteresse se couvrirent d'une multitude de femmes et d'enfants qui rejoignaient les soldats pour apercevoir les assaillants qui attendaient l'arme au pied. Vers 11 h apparut d'entre les rangs des Provinciaux un certain capitaine Agnue escorté d'un tambour et d'un sergent arborant un drapeau parlementaire. Le capitaine Agnue était porteur de la sommation de reddition. À son entrée dans la ville, par la porte Dauphine, Agnue fut accueilli par Morpain, capitaine de port, qui lui banda les yeux et l'accompagna jusqu'au bureau du commissaire ordonnateur, François Bigot, où la sommation fut remise à Duchambon<sup>76</sup>.

Duchambon répondit avec fermeté, corroborant ainsi l'opinion des officiers des Provinciaux qui trouvaient l'ultimatum prématuré. Duchambon déclara qu'il ne considérerait aucune proposition de ce genre avant que les Anglais n'aient fait une attaque décisive et ne le convainquent de la vulnérabilité de la

forteresse, et que, en attendant, la seule réponse qui leur serait faite sortirait de « la Bouche de [ses] canons »<sup>77</sup>.

Le refus de Duchambon causa peu de désappointement dans les rangs des Provinciaux. Un volontaire nota avec joie : « voyant que les conditions n'étaient pas respectées nous poussâmes un grand cri et recommençâmes à tirer sur la ville »<sup>78</sup>. Ils étaient venus pour se battre et ils se battraient.

### ***Sortie des Français, le 19 mai, et assaut de Louisbourg envisagé par les Provinciaux pour le 20 mai***

Comme le conseil de guerre l'avait proposé le 16 mai et puisque la batterie de Green Hill s'était avérée inefficace, on décida d'installer une seconde batterie commandée par le capitaine Joshua Pierce, du régiment de Willard. Cet ouvrage, nommé « Coehorn Battery » ou « Eight-Gun Battery », était situé approximativement à 900 verges au nord-ouest du bastion du Roi et, le 22 mai, comptait quatre canons de 22 ainsi que des mortiers de 9 et 11 pouces provenant de la batterie de Green Hill. Le 26 mai, quatre autres canons de 22 furent ajoutés ainsi que les canons de 9 et le mortier de 13 pouces provenant aussi de Green Hill. Les Provinciaux amenèrent des canons supplémentaires pris à la pointe Plate, qu'ils halèrent probablement la nuit sur les traîneaux de Meserve<sup>79</sup>.

Dans la nuit du 19 mai, un détachement français effectua une sortie avec l'intention peut-être d'empêcher l'adversaire d'amener ses canons à la batterie Coehorn. On connaît très peu de détails sur cette sortie (son point de départ exact et ses objectifs), mais on sait qu'elle fut repoussée et que cet échec sembla dissuader Duchambon (au moins pour le moment) de renouveler ce genre d'attaque. Les officiers de Duchambon s'opposèrent carrément à effectuer d'autres sorties sous

prétexte qu'ils avaient déjà bien assez de mal à défendre les remparts avec 1300 hommes et qu'ils n'avaient aucune envie de les exposer aux dangers de telles attaques qui, de plus, seraient inutiles. En outre, en dépit de leurs protestations de loyauté et de leur soumission au pouvoir établi, ces soldats se trouvaient encore sous le coup d'une accusation de mutinerie et d'insubordination. Qui pouvait donc prévoir ce qu'ils feraient éventuellement s'ils avaient l'occasion d'échapper aux conséquences d'un délit rarement pardonné<sup>80</sup>?

Le 20 mai, lendemain de cette sortie, les Provinciaux prirent une autre décision. Le conseil de guerre s'étant à nouveau réuni, il décida de lancer un assaut, la nuit venue, contre Louisbourg. Le matin à 10 h, ayant appris cette décision, les soldats et officiers subalternes du camp anglais s'y opposèrent énergiquement, car ils préféraient que cet assaut soit précédé d'un bombardement prolongé de la ville. Un grand malaise envahit l'armée lors de la discussion de ce projet. Descendu à terre avec un certain nombre de ses marins qui devaient participer à l'assaut, le commodore Warren remarqua l'attitude générale des soldats et craignit les conséquences d'une attaque effectuée par des troupes aussi rétives. Il s'en ouvrit à Pepperrell et, aussitôt après, les capitaines de compagnies furent convoqués devant le conseil de guerre, qui devait se réunir l'après-midi, pour donner leur avis sur l'assaut projeté<sup>81</sup>.

Les capitaines se montrèrent apparemment aussi opposés à cette idée que leurs lieutenants et leurs hommes, et le conseil annonça après la réunion, que l'attaque décidée n'aurait pas lieu : « il semble qu'il règne un grand mécontentement chez beaucoup d'officiers et de soldats à l'idée de prendre la ville d'assaut cette nuit, et comme les conséquences de ce mécontentement pourraient être très fâcheuses, l'attaque est remise pour l'instant »<sup>82</sup>. L'armée attendrait que les canons aient ouvert une brèche dans les murs des fortifications.



## *Le siège*

---

L'armée des Provinciaux, s'abstenant de creuser des tranchées pour s'approcher peu à peu de Louisbourg, bombardait la ville, à tout hasard, avec sa batterie de Green Hill et la batterie Royale, ainsi qu'avec d'autres batteries installées entre le 18 et le 31 mai. À part la batterie Royale, toutes étaient des batteries de fascines, protégées par des fagots de diverses dimensions faits avec de petites branches d'arbres ou des branchages de taillis. Dans certains cas, comme dans celui de la « Advanced Battery », installée à proximité de la porte Dauphine (voir plus loin « Les batteries avancées »), ces ouvrages auraient été abrités derrière des talus faits de tonneaux remplis de terre. Des remblais de terre renforçaient les fascines abritant les batteries, sauf dans un seul cas — celui d'une tranchée de la batterie avancée (« Advanced Battery ») — où les ouvrages étaient retranchés, c'est-à-dire creusés au-dessous du niveau du sol. Ces batteries se trouvaient toutes au nord et au nord-ouest de la forteresse, car au sud-est des marécages empêchaient l'installation de batteries. Shirley savait que, plusieurs années auparavant, les Français avaient creusé une galerie vers Green Hill sous le glacis en face de l'angle flanqué du bastion du Roi. Il avisa Pepperrell de ne pas construire de batteries ou de tranchées entre Green Hill et le bastion du Roi, car « on doit faire sauter le glacis qui se trouve devant l'ouvrage »<sup>1</sup>. Il est significatif de noter que pendant toute la durée du siège aucun ouvrage ne fut jamais construit dans ce voisinage, même si, en fait, la galerie ne se prolongeait pas au-delà du glacis.

## *Les batteries des Provinciaux, leurs effets et les contremesures prises par les Français*

### *La batterie Royale*

À la date du 20 mai, les canoniers de la batterie Royale tentaient déjà depuis près d'une semaine, sans beaucoup de succès, d'ouvrir une brèche dans les murs de la forteresse. Grâce aux efforts du major Seth Pomeroy et de 20 forgerons ou armuriers affectés le 16 mai à cette tâche, une vingtaine de canons venaient d'être désencloués. Waldo rapporte qu'entre le 14 et le 20 mai, 241 coups de canon furent tirés sur la ville par la batterie Royale dont seulement quatre embrasures pointaient en cette direction. Les Français ripostèrent en tirant 417 boulets et bombes avec les batteries de la ville et la batterie de l'Île<sup>2</sup>.

Pendant ce temps, le tir de la batterie Royale avait, dit-on, détruit les toitures de trois maisons et démolit plusieurs cheminées ainsi qu'un certain nombre d'embrasures dans un des bastions, le bastion Dauphin probablement. On signala aussi qu'avant cela, le 14 mai, plusieurs boulets avaient troué la toiture des casernes. Quelques boulets tirés de la batterie Royale ricochèrent sur l'eau en-deça des murailles et passèrent par-dessus<sup>3</sup>.

Contre le tir des canons de la batterie Royale, alors et durant tout le siège, la riposte des canons français s'avéra peu efficace et comparativement peu dangereuse pour l'adversaire, bien que le tir des Français ait été par moments très nourri et se soit poursuivi sans arrêt jour et nuit, endommageant gravement les tours de la batterie Royale, mais ne tuant qu'un homme et n'en blessant que quelques autres<sup>4</sup>.

Bien plus dangereux que le tir de l'artillerie française étaient par moments l'excès de zèle et le manque d'expérience des Provinciaux qui surchargeaient les canons, les faisant exploser. Le 16 mai, un des canons, accidentellement chargé de deux boulets, explosa, blessant gravement cinq hommes, y compris le capitaine Rhodes, le maître canonnier. Le lendemain, deux autres canons explosèrent sans doute pour les mêmes raisons. Et encore, le 27 mai, deux canons explosèrent par suite de doubles charges et blessèrent deux hommes dont le capitaine Daniel Hale, le meilleur officier artilleur après Rhodes, sur qui Waldo savait pouvoir compter pour diriger le tir<sup>5</sup>.

Dans la lettre que Waldo écrivit à Pepperrell, le 31 mai, on voit le grand souci que lui causait cette habitude de tirer à double charge. Il lui dit qu'il regrettait la perte de ces canons et qu'il craignait que tous les autres canons ne subissent le même sort, à moins que l'on ne prescrive une réglementation meilleure que celle existant à ce moment-là, ajoutant que la prochaine tentative des canonniers serait probablement d'expérimenter avec des charges triples, et même plus, dans chaque canon, jusqu'à ce qu'ils réalisent enfin leur erreur. Waldo se plaignit aussi de manquer de vivres et de poudre, ainsi que d'artilleurs qualifiés, ce qui allait le gêner pendant toute la durée du siège<sup>6</sup>.

(On pourrait remarquer ici que la batterie Royale, outre son rôle de batterie de siège, servait aussi de lieu d'entreposage pour les canons destinés aux nouvelles batteries ; après le 21 mai, c'est elle qui canonna la batterie de l'Île, et servit aussi de base aux patrouilles et missions de reconnaissance<sup>7</sup>.)

### *La batterie Coehorn*

Installée à la suite d'un ordre du conseil de guerre datant du 16 mai, elle était probablement servie par des soldats du régiment de Richmond et les canonniers déployaient autant de zèle que

leurs camarades de la batterie Royale pour tenter d'ouvrir une brèche dans les murs de la forteresse. Située derrière un petit étang au nord-ouest du bastion du Roi, la batterie Coehorn ouvrit le feu, le 22 mai, et « n'a point cessé de tirer des Boulets sur les Casernes, Le mur du Bastion du Roy et Sur la ville » jusqu'au jour de la reddition de la ville. Les boulets labouraient les rues de la ville jusqu'à la porte Maurepas et le mur crénelé, endommageant les casernes et le flanc droit du bastion du Roi. Personne n'était en sécurité dans les maisons ou dans les rues. Cette canonnade détruisit les casernes ainsi que plusieurs maisons<sup>8</sup>.

Afin de contrecarrer le tir de la batterie Coehorn, que Duchambon considérait de beaucoup la plus dangereuse des batteries des Provinciaux, les Français se hâtèrent d'installer deux canons de 18 sur un cavalier du bastion du Roi. Sous le feu de l'ennemi, les soldats s'affairaient à remplir de fascines et de terre deux coffres en planches pour faire des embrasures pour les canons et offrir aux canonniers une protection relative. En même temps, ils percèrent deux embrasures dans le parapet sur la face droite du bastion du Roi, où l'on installa deux canons de 24<sup>9</sup>. On ne sait pas exactement quand tout cela fut fait, mais il est probable que ce fut avant que la batterie avancée des Anglais, installée sur les hauteurs en face du demi-bastion Dauphin, n'entre en service, le 29 mai.

Ces contre-mesures ne furent pas d'un grand secours pour empêcher ou réduire le tir de la batterie Coehorn ; la riposte des canons français s'avéra, elle aussi, inefficace et les dégâts causés à la batterie Coehorn étaient insignifiants en comparaison de ceux infligés par celle-ci aux murs et à la ville. La batterie Coehorn subit quelques dégâts, accidentellement peut-être, lorsque le tourillon d'un mortier se brisa, et quand, le 24 mai, deux canons de 22 explosèrent, blessant six hommes (dont l'un mourut). Un soldat fut tué et deux autres blessés par le tir des Français. Le 5 juin, le mortier de 13 pouces explosa,

« à cause d'un défaut quelconque de l'obus, qui s'est brisé dans le mortier », blessant un canonnier. Un autre mortier de 13 pouces, amené de Boston, fut installé huit jours plus tard<sup>10</sup>.

### *Les batteries avancées*

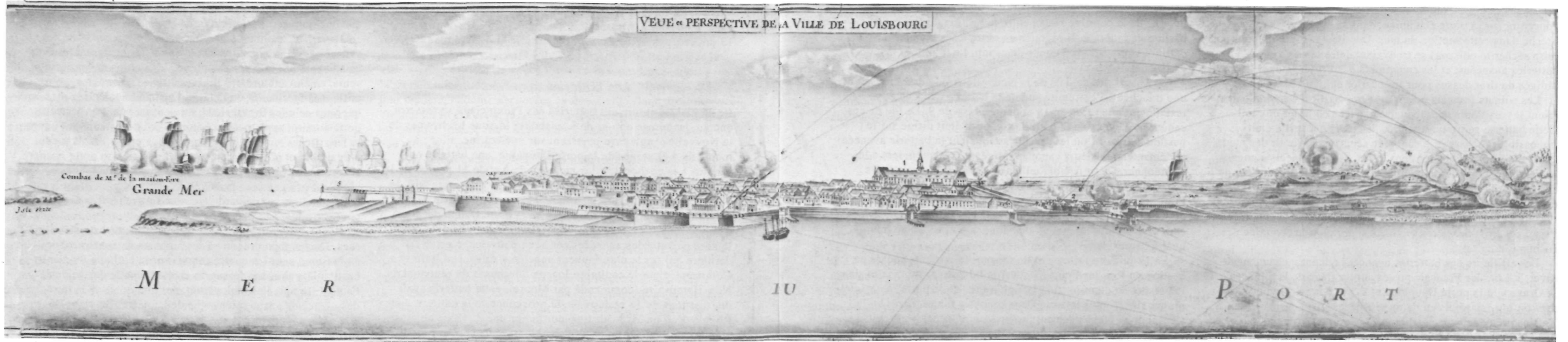
Le 25 mai, le cercle des batteries des Provinciaux se resserra encore davantage autour de Louisbourg lorsque les troupes de la Nouvelle-Angleterre postèrent sur une colline, située à moins de 440 verges de la porte Dauphine, une batterie de 4 canons. Les coehorns et les mortiers de 9 et de 11 pouces de la batterie Coehorn y furent transférés et trois jours plus tard, le 28 mai, les Provinciaux installèrent une autre batterie dans la même zone, à environ 250 verges de la porte Dauphine. Bien que les troupes de la Nouvelle-Angleterre aient désigné sous le nom de batteries avancées ces deux batteries, c'est la dernière qui fut le plus souvent appelée « Advanced Battery ». Commandée par le capitaine Joseph Sherburne du régiment du New Hampshire (commandé par Moore), cette batterie avait deux canons de 18 et deux de 42 provenant de la batterie Royale d'où on les avait transportés sur une distance de plus de deux milles, par un chemin accidenté, raboteux et rocailleux. L'« Advanced Battery », la plus efficace des deux, était située sur une colline appelée par les Français « Montagne à Francoeur », au bout du glacis du demi-bastion Dauphin. Cette batterie, qui n'avait encore qu'un seul canon de 18, se mit à tirer le 29 mai ; le colonel Vaughan déclara plus tard qu'il « avait délimité le terrain [pour la batterie avancée] de ses propres mains, et ordonné qu'on construise rapidement une tranchée pouvant abriter mille hommes près de la batterie (avancée) à fascines et devant la ville », et que là il « avait continué pendant quatre jours et quatre nuits de suite à faire

son devoir et à subir des fatigues excessives, ne se permettant que quelques rares rafraîchissements ».<sup>11</sup>

Entre le 23 et le 28 mai, pour parer au feu des batteries avancées que l'adversaire installait sur les hauteurs, les Français bloquèrent la porte Dauphine et les corps de garde adjacents, en élevant un talus de 18 à 20 pieds, avec des pierres de taille, des fascines et de la terre. Duchambon déclara plus tard que sans cela les Provinciaux auraient pu pénétrer par cette porte aussitôt après que les batteries avancées auraient ouvert le feu, car les murs de cette porte n'avaient que trois pieds d'épaisseur et n'étaient pas plus solides qu'une porte cochère. Il déclara, en outre, que les côtés de la porte Dauphine n'étaient pas non plus protégés, la seule défense étant les créneaux du corps de garde qui, une fois renforcés avec de la terre, ne pouvaient plus servir<sup>12</sup>.

Pour retarder davantage les préparatifs des batteries avancées, Duchambon ordonna à ses hommes de construire des embrasures pour les quatre canons sur la barquette du demi-bastion Dauphin, au-dessus du corps de garde des soldats. Faute de temps, ils employèrent, pour ce faire, de la terre et des mottes de gazon, plutôt que de la pierre. De plus, Duchambon ordonna que les flancs de tous les bastions de la forteresse fussent munis de canons pris dans les bâtiments armés en course ou dans tout autre dépôt de matériel que ses soldats pourraient trouver dans la ville<sup>13</sup>.

Une fois que les batteries avancées eurent ouvert le feu, relate Duchambon, elles tirèrent sans relâche jusqu'à la capitulation, malgré la riposte constante des canons français installés sur la barquette du demi-bastion Dauphin et de ceux du bastion du Roi en poste sur le flanc droit. Le capitaine Sherburne écrivit que son poste, la batterie avancée, était si piètrement retranché que les seuls abris qu'ils avaient contre le feu français (qui était très violent) consistaient en barriques remplies de terre. Le feu des batteries avancées était



10 Louisbourg assiégé.  
Bibliothèque nationale, Paris.

concentré sur la porte Dauphine, dans le but de percer une brèche dans cette section du mur. Des claies (supports pour faire sécher le poisson) se trouvaient entre la porte et les batteries avancées, et les canonnières des Provinciaux « [furent] obligés de tirer dessus pour les écarter et bien voir la porte »<sup>14</sup>.

Les soldats français postés au demi-bastion Dauphin harcelaient les artilleurs de la batterie avancée en tirant du fusil. Cette batterie se trouvait si près des murs que « il y était impossible de charger le canon en sécurité, car le tir des mousquets était très précis des deux côtés ». Les Français « engageaient généralement le combat le matin par un tir d'armes de petit calibre qui durait deux heures ; nous le leur retournions en ayant l'avantage ». Le premier jour, cinq Provinciaux furent tués, dont deux par des balles de fusil et trois par des boulets. Parmi ces trois dernières victimes se trouvait le capitaine Joshua Pierce<sup>15</sup>.

Les artilleurs des batteries avancées étaient « chaudement divertis » par les Français postés sur un flanc de la « Pièce de la Grave », à la porte Dauphine et sur le flanc droit du bastion du Roi, qui faisaient feu de toutes pièces. Afin d'augmenter l'efficacité de leur tir, les Français percèrent trois embrasures dans la courtine entre les bastions Dauphin et du Roi où ils installèrent des canons de 36. Ces embrasures furent prêtes le 30 mai. Le premier jour, le tir des canons français détruisit les embrasures de la batterie avancée et démantela un de ses canons, mais le tir des Provinciaux ne cessa pas pour autant et continua d'endommager les constructions de la ville. Les maisons des sieurs Fautoux, Carrerot, Fizel, Gilbert et Prévost, entre autres, furent sérieusement touchées ou détruites. Un boulet brisa la cloche de la forteresse ; quant à la chapelle, elle était à ce point criblée de projectiles que les récollets l'abandonnèrent et dirent la messe à l'hôpital à partir de ce moment. Lorsque la poudrière du demi-bastion Dauphin fut menacée, Duchambon ordonna qu'on transporte la poudre dans la

poterne de la courtine située entre le bastion du Roi et le bastion de la Reine. Il ordonna en outre à ses hommes de détruire le pont-levis à coups de canon. Le 9 juin, le mât du drapeau était renversé<sup>16</sup>.

Le 31 mai, les soldats de la Nouvelle-Angleterre creusèrent une tranchée à l'extrémité sud de la batterie avancée et y installèrent une pièce de 18 et deux pièces de 9. Le feu de ces canons et de ceux de la batterie Coehorn était dirigé sur le bastion du Roi (d'où les soldats attaquaient la batterie avancée) et démantela plusieurs canons, obligeant les canonnières à les abandonner. Ce tir troubla tellement les Français que leurs canons demeurèrent silencieux le reste de la journée. Les Français installèrent deux nouveaux canons sur le flanc droit du bastion du Roi le 3 juin, mais le feu des batteries avancées était si nourri qu'ils durent abandonner les canons au bout de quatre heures<sup>17</sup>.

Le 17 juin, en raison des dommages importants causés au bastion du Roi, les Français ouvrirent d'autres embrasures dans le parapet du demi-bastion Dauphin près de la porte, pour fournir une riposte plus intense. Deux canons y furent placés et il s'ensuivit un bombardement furieux contre lequel les Provinciaux durent engager trois canons. En trois heures, dit-on, l'un des canons français fut mis en pièces et l'autre réduit au silence<sup>18</sup>.

De temps à autre, les coups s'espaciaient et les hommes de la batterie avancée, ouvrage le plus rapproché des murs de la forteresse, échangeaient des propos avec les Français sur un ton de persiflage. Un incident de ce genre se produisit le matin du 1<sup>er</sup> juin. Les soldats de la Nouvelle-Angleterre crièrent aux Français du demi-bastion Dauphin que s'ils hissaient le drapeau blanc, on leur donnerait du « pain du roi George » à manger.

Les Français répondirent qu'ils n'étaient pas encore prêts à se rendre et qu'ils n'avaient que faire du pain du roi anglais. D'autres propos suivirent, au cours desquels les Provinciaux demandèrent s'il se trouvait des jolies filles dans la ville ; mais

l'intermède se termina par trois ou quatre rafales de boulets tirés de part et d'autre<sup>19</sup>.

Si les artilleurs des batteries avancées infligèrent des dommages importants à la ville et aux fortifications, ils ne subirent eux-mêmes que de faibles pertes, soit 10 morts et 15 ou 16 blessés, dont plusieurs le furent par des balles de fusil. Les soldats de la Nouvelle-Angleterre réparaient rapidement pendant la nuit les dommages causés aux retranchements ou aux batteries durant le jour<sup>20</sup>.

### *La batterie de Titcomb*

Le 31 mai, les Provinciaux dressèrent une cinquième batterie sur la rive nord-ouest du port (sur ce que les Français appelaient « la hauteur de Martissans ») de l'autre côté de la petite baie appelée « le barachois », à une distance de 800 verges environ de la porte Dauphine. Cette batterie, qu'on avait baptisée Titcomb en l'honneur du major Moses Titcomb le commandant du régiment de Hale dont les hommes pour une grande part y furent affectés, était composée au début de deux pièces de 42 (auxquelles vinrent s'ajouter plus tard trois autres canons de même calibre) provenant de la batterie Royale; elle était expressément destinée à bombarder la porte Dauphine et la batterie circulaire du demi-bastion Dauphin<sup>21</sup>.

La batterie de Titcomb ouvrit le feu le 31 mai. Ce jour-là, les canons détruisirent la guérite et une partie du saillant du demi-bastion Dauphin. L'éperon situé près de la porte, et que les Français avaient déjà réparé à maintes reprises au moyen de pierres de taille et de terre, fut démoli jusqu'à la hauteur des embrasures. Les canons de la batterie avancée joignirent leur tir à celui des canons de Titcomb pour aussitôt renverser le reste de l'éperon, ouvrir une brèche dans le mur du quai et démanteler les embrasures. Le tir convergent des deux batteries

détruisit complètement la porte Dauphine, fit une brèche dans le mur du demi-bastion Dauphin à une dizaine de pieds environ du fond du fossé et endommagea sérieusement la batterie circulaire. Le major général Wolcott relate qu'au 17 juin, le tir avait *détruit le sommet de la porte ouest [porte Dauphine] et le mur tout près, jusqu'au glacis, et démonté les canons à cet endroit, et démonté tous les canons de la batterie circulaire sauf trois, plusieurs embrasures étant réduites en pièces et le mur au-dessous démantelé, et endommagé une petite batterie au-dessous ; ils avaient aussi démonté les canons installés sur le [bastion du Roi] à l'extrémité nord-ouest de la citadelle, les embrasures et le mur étant fort brisés et démantelés.*<sup>22</sup>

Les canons de la batterie de Titcomb et des batteries avancées démolirent également les embrasures du flanc droit du bastion du Roi (où les Français avaient installé six pièces de 18 et de 24). Duchambon ordonna à ses hommes de construire quelques contre-merlons et des embrasures de bois. Les travaux furent achevés le 19 juin et les canons installés de nouveau, mais les embrasures furent une fois de plus mises en pièces<sup>23</sup>.

Le 15 juin, les Provinciaux accrurent encore la terreur chez les défenseurs de la forteresse, en lançant des projectiles de mortiers chauffés au rouge. Les Français, à l'aide d'un appareil de lutte contre l'incendie, se précipitèrent pour éteindre le feu qui faisait rage dans plusieurs maisons, et réussirent à empêcher un holocauste certain<sup>24</sup>.

### *Autres mesures prises par les Français*

Malgré la riposte constante des canons du bastion du Roi, du demi-bastion Dauphin et de la « Pièce de la Grave », en plus du feu des fusils tirant des murs et d'autres endroits, plus particulièrement de la brèche ouverte dans la porte Dauphine et des corps de garde contigus, les batteries des Provinciaux continu-



**11** Servants d'un canon français sur le flanc droit du bastion du Roi, faisant feu sur la batterie avancée des assiégeants de la Nouvelle-Angleterre.

Photo : A. Fennell.

èrent de semer la destruction dans la forteresse. Comme il craignait que les troupes de la Nouvelle-Angleterre n'envahissent la ville par un débarquement le long du quai, Duchambon ordonna à ses hommes de construire un barrage flottant de mâts (« estacade de mâts ») depuis l'éperon du demi-bastion Dauphin jusqu'à la « Pièce de la Grave ». La construction du barrage commença le 31 mai et prit fin le 11 juin. Les soldats qui y furent affectés travaillèrent sous le feu nourri des Provinciaux<sup>25</sup>.

Duchambon, craignant également une attaque par la brèche ouverte dans le demi-bastion Dauphin, donna ordre à l'ingénieur en chef Verrier de faire construire un retranchement en travers de la brèche pour défendre cette dernière. Ce retranchement qui s'étendait du quai jusqu'au parapet situé sur le devant du demi-bastion fut terminé le 24 juin, les Français ayant dû travailler la nuit, une bonne partie du temps<sup>26</sup>.

À un certain moment pendant le siège, les Français élevèrent également un épaulement de pierres sèches près de la boulangerie du Roi et établirent un corps de garde pour la milice<sup>27</sup>.

Mais quelles que fussent les mesures prises, elles ne furent pas suffisantes. Le 26 juin, toute résistance parut inutile. « Jamais endroit n'avait été si malmené par les canons et les obus », écrivit Pepperrell, après la capitulation. D'après ses calculs, quelque 9000 boulets de canon et 600 projectiles de mortier avaient touché la ville. Le spectacle de la destruction était effroyable. Les rues étaient balafrées de plaies béantes d'un bout à l'autre de la ville, tous les bâtiments et toutes les maisons, sauf une, étaient abîmés ou détruits et rendus inhabitables. Du flanc droit du bastion du Roi, il ne restait plus qu'un tas de moellons. Quant à la courtine des bastions Dauphin et du Roi, elle était criblée de projectiles. Le demi-bastion Dauphin, ayant soutenu le plus fort de la canonnade, était couvert de vilaines meurtrissures : la porte Dauphine n'était plus qu'une brèche béante ; les embrasures toutes neuves avaient été réduites en pièces, seulement trois canons de la batterie

circulaire avaient été épargnés et le mur de la batterie elle-même avait été jeté bas. L'éperon était complètement démantelé de même que les embrasures bordant le quai<sup>28</sup>. Les réserves de poudre des Français étant presque épuisées, la garnison attendait anxieusement l'attaque que les Provinciaux déclencheraient à coup sûr par la brèche du demi-bastion Dauphin.

### ***Le moral des Français et la capture du Vigilant, 30 mai***

Malgré les fatigues et les dévastations que chaque jour amenait, la garnison et les habitants de Louisbourg étaient fermement résolus à résister à l'assaut de l'ennemi. Ils travaillèrent sans relâche à faire disparaître les décombres des remparts pour pouvoir à nouveau se servir des canons. Des enfants de 10 ou 12 ans portaient des armes, et « s'exposant avec un courage au-dessus de leur âge » tenaient leur position sur le mur avec les soldats. Il y avait cependant des exceptions. En effet, des déserteurs firent savoir aux Provinciaux que certains réguliers fléchissaient sous la tension grandissante. Ils désiraient se rendre et refusaient souvent d'accomplir leurs tâches. Ces désaccords conduisaient même, paraît-il, à de fréquents duels. Certains Provinciaux eurent d'ailleurs l'occasion d'en observer un du haut de la tour de la batterie Royale. Plusieurs soldats suisses réussirent à s'échapper. Le 19 juin, un soldat français, porteur d'une lettre qu'un prisonnier de guerre anglais adressait à ses amis, tenta de sortir de la ville, mais il fut découvert et pendu sur-le-champ. Malgré tout, la plupart des soldats et des habitants semblaient être résolus à tenir jusqu'au bout<sup>29</sup>, et ce, en dépit des nuits à peu près sans sommeil passées sur les remparts et dans les casemates, en dépit également, d'après les rumeurs, de l'épuisement total des réserves de viande dans la ville, d'un régime de poisson, de



pain et de pois<sup>30</sup>, de la pénurie de poudre et de l'envol, avec la capture du *Vigilant*, de leurs derniers espoirs de secours.

Le moral des défenseurs de Louisbourg fut sérieusement ébranlé lorsqu'ils apprirent la capture du *Vigilant*, bâtiment de guerre français armé de 64 canons, sur lequel ils avaient fondé tous leurs espoirs. Le *Vigilant*, avec à son bord un équipage de 500 marins commandés par le capitaine de La Maisonfort, ayant reçu l'ordre de faire voile sur le port de Louisbourg et de prêter main-forte aux défenseurs, partit de Brest le 26 avril. On avait eu vent du fait que les Anglais allaient attaquer. (Seul un senau français avait réussi à s'introduire dans le port depuis le débarquement des Provinciaux et les provisions qu'il apportait n'étaient destinées qu'aux pêcheurs.) En cas de blocus, La Maisonfort avait reçu l'ordre de faire son possible pour aider à la défense de la place forte, sans exposer inutilement le navire au danger. Le *Vigilant* était chargé de munitions destinées à la garnison, d'un grand nombre de canons et d'une quantité considérable de cette poudre dont elle avait tant besoin. Il transportait également, paraît-il, 20 caisses d'armes portatives ainsi que des provisions et le gréement pour un corsaire qu'on armait alors à Québec<sup>31</sup>.

Au dire de l'Habitant de Louisbourg, le *Vigilant* arriva en vue de la forteresse le 28 ou le 29 mai, se trouvant à une lieue et demie de l'île Scatarie, avec un vent favorable du nord-est dans les voiles. Comme l'escadrille britannique qui faisait le blocus se trouvait à au moins deux lieues et demie sous le vent, le *Vigilant* arriverait, semblait-il, à se glisser dans le port sans peine. Mais vers midi, le 30 mai, La Maisonfort repéra le *Mermaid*, vaisseau anglais (40 canons) commandé par le capitaine Douglass, s'approchant de terre ; il lui donna la chasse, en hissant à mesure qu'il approchait, le drapeau et le pavillon français<sup>32</sup>.

Le canon de retraite du *Mermaid* ouvrit le feu sur le *Vigilant*, tandis que Douglass signalait au reste de la flotte

l'apparition d'un vaisseau étranger. Le *Vigilant* riposta en tirant un coup de son canon de chasse. Le combat venait de s'engager. À 14 h, La Maisonfort s'aperçut que le restant de l'escadrille de Warren s'approchait dos au nord. Au passage, il tira une bordée au *Mermaid*, mit toutes voiles dehors et se dirigea droit vers le sud. Douglass lui donna la chasse et, pendant les quatre heures qui suivirent, les deux navires canonnèrent de travers. Vers 18 h, le capitaine Rous, commandant la galère *Shirley*, joignit ses efforts à ceux du *Mermaid* et tira en direction du *Vigilant* un coup de son canon de chasse. Le *Eltham* arriva sur les lieux à 19 h, suivi une heure plus tard du *Superbe*, commandé par Warren. À 21 h, La Maisonfort demanda quartier. Le gréement, les mâts et les vergues du *Vigilant* étaient fort mal en point ; quant au navire lui-même, il était inutilisable. Des 500 hommes d'équipage, 60 avaient été blessés ou tués<sup>33</sup>. Les Français furent transbordés dans les navires britanniques.

Le lendemain, soit le 31 mai, Warren informa Pepperrell de cette capture en lui faisant savoir qu'il avait l'intention d'armer cette prise pour le service de Sa Majesté britannique et exprima le vœu que Pepperrell puisse la doter d'un équipage. Comme le *Vigilant* avait subi de lourds dommages pendant le combat, il allait, disait-il, l'envoyer à la baie Gabarus pour le faire réparer et réarmer, et il le pria « d'ordonner aux navires de venir prendre les prisonniers... autrement les croiseurs [seraient] inutiles avec tous ces gens à bord ». Warren espérait aussi que la capture du *Vigilant* « [serait] une très bonne chose, pour [ses] succès à venir »<sup>34</sup>.

Le sort du *Vigilant* fut loin d'être un « une bonne chose » pour les Français. « Témoins de sa manoeuvre, écrivit l'Habitant, il n'étoit personne de nous qui ne donnât des malédictions à une manoeuvre si mal concertée et si imprudente. » La Maisonfort avait fait preuve d'un grand courage pendant le combat,



**12** Un artilleur des canonniers-bombardiers et deux fantassins des Compagnies franches de la Marine en poste à Louisbourg.

Photo : A. Fennell.

*mais il auroit mieux valu qu'il eût suivi sa destination : c'étoit tout ce que les intérêts du Roi exigeoient. Le Ministre ne l'envoyoit pas pour donner la chasse à aucun Vaisseau ennemi : chargé de munitions de guerre & de bouche, son Vaisseau étoit uniquement destiné à ravitailler notre malheureuse Place, qui n'auroit jamais été en effet emportée, si nous eussions pû recevoir un si grand secours ; mais nous étions des victimes dévouées à la colère du Ciel, qui a voulu faire servir contre nous jusqu'à nos propres forces.*<sup>35</sup>

La perte du *Vigilant* « ralentit le courage de ceux qui avoient le plus conservé de fermeté [...] et plusieurs personnes furent d'avis qu'il falloit dès lors demander à capituler »<sup>36</sup>. Mais la forteresse tint le coup.

Dire que Louisbourg ne serait pas tombée si le *Vigilant* avait réussi à forcer le blocus de Warren est matière à discussion. Il est bon d'examiner les deux côtés de la médaille. Le siège aurait certainement été prolongé. L'ardeur des marins de La Maisonfort aurait rendu courage aux défenseurs et leur aurait peut-être même inoculé une détermination plus grande encore. Les canons et la poudre que transportait le *Vigilant* auraient énormément aidé la garnison ; quant aux 64 canons garnissant ses flancs, ils auraient rendu la situation fort inconfortable pour les canonniers anglais des batteries Royale et avancée. Mais le poste clé qui assurait la défense de Louisbourg restait encore la batterie de l'Île ; ce n'eut sans doute été qu'une question de temps avant que les Provinciaux n'eussent pu dresser une batterie pour riposter au tir de ses canons. Il aurait alors été possible à la flotte de Warren de pénétrer dans le port et, bien que les vaisseaux composant l'escadrille britannique eussent dû se faufiler un à un dans l'étroit chenal du nord, ni les 64 canons du *Vigilant*, ni la détermination de ses marins n'auraient pu soutenir les bordées de 11 vaisseaux de ligne, chacun d'eux armé de 40 à 60 canons.

Les réserves de poudre qui se trouvaient à bord du *Vigilant* allaient donc maintenant être utilisées par les assiégeants. En effet, « nous nous aperçûmes que leur feu avoit depuis beaucoup augmenté », fit observer l'Habitant<sup>37</sup>.

### **Attaques contre la batterie de l'Île, du 18 mai au 6 juin**

Le moral des Français remonta momentanément lorsque, le 6 juin, la garnison de la batterie de l'Île fit échouer une attaque des Provinciaux. Cette batterie, solide fortification défendue par environ 200 soldats et 36 canons sous le commandement d'Ailleboust, se dressait, menaçante, dans l'entrée du port empêchant à elle seule l'escadrille de Warren de mouiller en rade et de bombarder la forteresse. Les commandants provinciaux craignaient de ne pouvoir prendre la ville à moins de faire pénétrer la flotte dans le port, ce qui aurait permis de canonner la forteresse de tous côtés<sup>38</sup>. L'échec du 6 juin était le point culminant de plusieurs attaques planifiées visant à investir la redoute de l'île.

Dès le 18 mai, immédiatement après le refus de Duchambon de capituler, un conseil de guerre décida qu'il fallait attaquer la batterie de l'Île. Le commodore Warren fit alors débarquer un certain nombre de marins pour le seconder. Cette nuit-là, environ 800 hommes, y compris le régiment du colonel Gorham, devaient s'embarquer pour la baie Gabarus. Toutefois, les baleinières tardèrent à arriver et, en raison d'un fort ressac et de l'approche de l'aurore, on décida de contremander l'attaque. D'autres tentatives furent faites les 19 et 20 mai, mais furent également étouffées dans l'oeuf à cause probablement du ressac. Les troupes de la Nouvelle-Angleterre abandonnèrent apparemment l'idée d'assiéger l'île par mer, croyant que les eaux du port offraient une approche plus sûre. En effet, le

21 mai, les baleinières furent transportées par voie de terre de la baie Gabarus à la batterie Royale, d'où l'on projetait lancer une attaque cette nuit-là. Warren et ses marins étaient toujours à terre, prêts à participer, mais encore une fois, il fallut renoncer au projet<sup>39</sup>.

Le 22 mai, le colonel Vaughan offrit en vain d'organiser une nouvelle attaque. Le lendemain, Warren, qui était resté à terre pendant plusieurs jours pour participer aux attaques prévues, ordonna à ses marins de retourner à bord des vaisseaux. Le commodore lui-même regagna le *Superbe*, non peu mécontent<sup>40</sup>.

Ce n'est que le 2 juin que de nouveaux plans furent tirés. À nouveau, on réarma les baleinières. Quelque 150 hommes transportèrent des embarcations supplémentaires de la baie Gabarus, « ce qui fut la chose la plus difficile que je fis jamais de ma vie, écrivit un soldat, mais (comme ils le disaient tous) la perspective de prendre la batterie de l'Île [leur] fit supporter [leur] fardeau avec joie ». Malgré les efforts des soldats, l'attaque fut reportée, « à cause de la lune et des aurores boréales », et parce que les hommes se présentèrent sans officiers et en état d'ébriété<sup>41</sup>.

On prépara, malgré tout, une nouvelle attaque, beaucoup mieux organisée que les précédentes, pour la nuit du 3 juin. Ce jour-là, le colonel Waldo envoya deux de ses capitaines rendre visite à d'autres régiments dans le but de recruter des volontaires aptes à remplir cette mission. Dans une lettre adressée à Pepperrell, Waldo déclara que le major Thatcher du régiment de Gorham disposait à cette fin de 15 hommes, y compris lui-même, mais qu'il avait du mal à s'assurer l'aide du régiment de Hale. Pour éviter de répondre à l'appel, les hommes de Hale alléguèrent le fait qu'ils devaient travailler à la nouvelle batterie de Titcomb. Waldo, toutefois, parvint à détacher plusieurs volontaires rétifs de ce régiment, avec l'intention d'en obtenir 50 à 100 de plus. Il estimait, en

outre, que les services de la compagnie du capitaine John Card (du régiment de Moulton), de la compagnie de Elder Harnar (du régiment de Pepperrell) et des soldats du capitaine Terry (du régiment de Willard) seraient particulièrement utiles. Le commodore Warren écrivit à Pepperrell qu'il espérait pouvoir fournir plus de 200 marins pour cette mission<sup>42</sup>.

Il a été impossible d'établir quelles unités au juste ont pris part à l'attaque du 3 juin. Toutefois, un grand nombre de soldats s'occupèrent toute la journée à préparer les rames et les échelles pour environ 50 baleinières. Vers minuit, quelque 500 soldats et marins, sous les ordres du lieutenant-colonel Arthur Noble du régiment de Waldo et du colonel John Gorham<sup>43</sup>, s'embarquèrent pour l'île.

Lorsque les Provinciaux partirent de la batterie Royale, un remarquable demi-jour du côté nord illuminait leur parcours. En approchant de l'île, cependant, ils pénétrèrent dans un épais brouillard qui les obligea à rebrousser chemin, car ils ne distinguaient plus le rivage. La conduite du colonel Noble dans cette affaire fut mise en question. En effet, l'armurier Seth Pomeroy soutint que Noble avait disparu au moment de passer à l'attaque. Il laissait entendre par là que les volontaires étaient partis sans leur colonel et que se voyant sans officier, ils rebroussèrent chemin. La rumeur relative à la négligence de Noble persista et le lendemain, un conseil de guerre examina les accusations. Il conclut, toutefois, qu'il n'y avait aucun motif valable pour accuser Noble ou Gorham de mauvaise conduite dans cette affaire<sup>44</sup>.

Le conseil annonça également « que si trois ou quatre cents hommes se portent volontaires pour une [autre] attaque contre la batterie de l'Île, ils seront autorisés à choisir leurs propres officiers et auront droit au butin découvert à cet endroit ». L'idée de partager le butin de l'île attira environ 400 hommes le 6 juin. Ils choisirent comme chef le capitaine (Edward?) Brooks. Green, secrétaire de Pepperrell, ordonna que tous les

pistolets du régiment de Hale fussent mis à la disposition des volontaires. Tandis que les soldats se rassemblaient à la batterie Royale, le capitaine Sherburne, posté à la batterie avancée, se préparait à les couvrir en opérant une diversion à l'aide de ses canons. La nuit était froide et brumeuse, et la mer déchaînée. À minuit, les volontaires montèrent dans les embarcations et ramèrent jusqu'à l'île. Cependant, Seth Pomeroy écrivit : « La Providence semblait de toute évidence opposée à toute l'affaire. » En effet, ils furent découverts avant même que tous eussent pu débarquer<sup>45</sup>.

Les Provinciaux commençaient à descendre à terre lorsque quelqu'un cria « Hurrah ! », ce qui fit déclencher l'alarme. Certains soldats de la Nouvelle-Angleterre crurent par la suite que les Français avaient été prévenus de l'attaque et se tenaient en embuscade. Les artilleurs français chargèrent leurs canons de mitraille, les pointèrent en direction des baleinières et ouvrirent le feu, semant le désordre et la confusion dans les rangs des Provinciaux sans toutefois vraiment causer grand dommage, semble-t-il. En raison de la canonnade qui leur bloquait la route, de nombreuses embarcations durent rebrousser chemin. Quatre ou cinq d'entre elles réussirent, cependant, à atteindre le rivage : les soldats se ruèrent à terre en tirant du fusil et du pistolet sur les silhouettes qui se détachaient au-dessus d'eux. Certaines armes portatives firent long feu, la brume et le violent ressac ayant trempé la poudre au moment du débarquement. Plusieurs Provinciaux tirèrent les échelles des embarcations et les appuyèrent contre les murs, tout en essayant le feu nourri des artilleurs postés sur les remparts. Plus tard, Duchambon rapporta que le commandant d'Ailleboust, le fils du gouverneur et un enseigne, La Pérelle, avaient été les premiers à monter sur les remparts pour tirer sur les soldats de la Nouvelle-Angleterre et que leurs hommes les pressaient de redescendre pour ne pas s'exposer<sup>46</sup>.

Pendant deux heures, les combattants s'acharnèrent à tirer de leurs armes portatives, à faible distance de leurs ennemis. Puis, voyant que la situation était désespérée, les Provinciaux lâchèrent pied et s'enfuirent à toute vitesse vers les embarcations. Quelle ne fut pas leur surprise de constater que la marée en avait emporté un bon nombre ! Ils durent alors s'entasser à la hâte dans celles qui restaient, en les surchargeant probablement. Un boulet fractionna l'une d'elles en deux comme on la poussait du rivage : les occupants périrent dans le ressac. Craignant de subir le même sort, les Provinciaux ne tentèrent pas de les sauver<sup>47</sup>.

Certains débarquèrent à la pointe du Phare ; d'autres retournèrent à la batterie Royale pour informer Pepperrell de leur débâcle. « À ce moment, les choses semblaient plutôt sombres », écrivit Green. Au cours de ce combat, environ 60 Provinciaux trouvèrent la mort et de 112 à 119 autres furent capturés. Certains cadavres furent rejetés par la mer sur le rivage de la pointe du Phare ; des blessés furent amputés<sup>48</sup>. « Nous avons de bonnes raisons de rester humbles devant Dieu », écrivit l'auteur d'un journal. Le lendemain, les batteries furent singulièrement silencieuses pendant un certain temps. Le révérend Joseph Emerson fait état, en ces mots, du profond désespoir des troupes : « Tout indique que les hommes sont prodigieusement découragés. »<sup>49</sup>

Les Français, toutefois, avaient bien des raisons de se réjouir de cette victoire. Avec seulement trois hommes tués ou blessés, ils venaient de connaître, en repoussant l'attaque des Provinciaux, leur seul véritable succès militaire depuis le début du siège. Sans le savoir peut-être, Duchambon exagéra le nombre des combattants anglais, en rapportant que, cette nuit-là, 1000 soldats à bord de 35 embarcations, et 800 hommes de renfort, avaient été contraints de fuir l'île à la débânde<sup>50</sup>.

Pour Pepperrell, c'était là une défaite doublement grave, car il pouvait difficilement se permettre de perdre tant de soldats. En effet, son armée était atteinte de dysenterie, ou ce qu'on appelait alors « flux de sang ». La fatigue, une mauvaise alimentation et des conditions de vie non sanitaires en étaient la cause. Au cours de cette période, au moins 1500 hommes étaient impropres au service. Des jours durant, Pepperrell avait prié instamment Shirley et les autres gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre de lui envoyer du renfort, mais il lui fallait attendre quelque temps encore avant de voir sa demande satisfaite. Les troupes commençaient à se démoraliser : leur âpre défaite ne fit qu'ajouter au désespoir général. C'est en ces termes qu'un volontaire fait part de sa détresse à son père : « Je suis navré de voir que nos soldats de la Nouvelle-Angleterre... veulent rentrer à la maison, à la maison, c'est tout ce qu'ils veulent et [ils disent tous] si j'étais à la maison, je vous jure que je ne ferais jamais plus pareille folie — ainsi s'expriment ceux qui comptent parmi les plus aguerris. » Peut-on alors s'étonner que Pepperrell en vienne le 13 juin aux conclusions suivantes : « Je ne prévois aucune autre tentative par bateau contre [l'île de la Batterie]. »<sup>51</sup>

### **Frictions grandissantes entre les commandants provinciaux**

Pour recourir à l'escadrille de Warren, il fallait d'abord s'emparer de la batterie de l'Île. D'ailleurs, Warren lui-même commençait à s'impatienter. Le rôle apparemment inactif de la marine, qui devait bloquer l'accès du port aux navires français, était loin de lui plaire et il en avait assez de ne rien faire.

Le 4 juin, Warren avait fait porter à Pepperrell un plan qu'il soumettait à son examen et à son approbation et auquel les capitaines de l'escadrille avaient déjà souscrit. Warren y

proposait de faire armer le *Vigilant* et de l'équiper de 600 terriens, de faire embarquer 1000 hommes à bord des autres vaisseaux de l'escadrille, de forcer l'entrée du port et d'attaquer la ville en force à bord des chaloupes. Le 5 juin, un conseil de guerre spécialement convoqué rejeta, après mûre réflexion, le plan de Warren, et ce, pour plusieurs raisons. D'abord, il y avait trop de soldats malades et l'on ne pouvait se passer des bien portants. D'autre part, ayant appris l'arrivée prochaine du détachement de Marin, composé de Français et d'Amérindiens et envoyé à la demande de Duchambon, Pepperrell avait besoin de ses hommes pour faire face aux renforts. Enfin, des soldats peu habitués à la mer seraient vite réformés après un séjour au large. Le conseil de guerre estimait donc que le moment n'était pas opportun, mais qu'en temps et lieu on élaborerait de concert un plan d'action<sup>52</sup>.

Cette décision n'allait certes pas calmer l'impatience de Warren. Le 6 juin, il écrivit à Pepperrell pour lui exprimer son exaspération sur un ton rude : *Pour l'amour de Dieu, agissons et ne perdons pas notre temps dans l'indolence. Je vous souhaite sincèrement tous les honneurs et tout le succès imaginables et demande seulement comment je pourrais vous aider davantage qu'en croisant, pour empêcher la garnison de recevoir du secours. J'ai bien peur que si c'est tout ce qu'on attend des navires, ou tout ce qu'ils peuvent faire, Louisbourg n'aura rien à craindre pour un certain temps : pour ma part, j'ai proposé tout ce qui à mon avis peut être fait, et je n'attends plus que votre réponse à ce sujet.*<sup>53</sup>

La réponse de Pepperrell ne lui parvint que deux jours plus tard et elle n'était pas pour apaiser son impatience, car la lettre ne portait que sur l'état de l'armée. Les troupes, écrivait Pepperrell, avaient au cours des 29 derniers jours *érigé cinq batteries à fascines et ... avec nos 16 pièces de canon et nos mortiers installés sur lesdites batteries, et avec*

## UNE CAMPAGNE D'AMATEURS

*notre canon sur la batterie Royale, nous avons harcelé la ville, causant une grande détresse parmi les habitants, pratiqué quelques brèches dans les murs, surtout à la porte ouest, que nous avons démolie, et pratiqué une brèche considérable à cet endroit, et nous aurons sans doute bientôt réduit la batterie circulaire. Comme, pendant ce temps, nous avons fait cinq tentatives infructueuses contre la batterie de l'Île, la dernière nous ayant coûté quelque 189 hommes, et comme beaucoup de nos embarcations ont été détruites par le tir, et beaucoup de nos hommes se sont noyés avant de pouvoir mettre pied à terre, comme nous avons aussi envoyé des éclaireurs détruire les établissements ennemis à proximité et empêcher une attaque surprise contre notre campement... comme à cause de tous ces services et de la garde qui est montée nuit et jour autour du camp, à nos batteries, l'armée est épuisée, et la maladie règne parmi nous, à tel point que nous n'avons plus que 2100 hommes bien portants, dont six cents sont partis à la recherche de deux corps de Français et d'Indiens [l'un d'eux étant croit-on celui de Marin] qui selon nos informations sont en train de s'assembler, l'un à l'est, l'autre à l'ouest.*<sup>54</sup>

Le commodore se voyait donc dans l'obligation d'attendre. Deux positions s'affrontaient : d'une part, le conseil de guerre qui avait décidé de ne plus lancer d'attaque contre la batterie de l'Île et, d'autre part, les officiers de Warren qui déconseillaient de faire pénétrer la flotte dans le port avant de s'être rendus maîtres de la batterie<sup>55</sup>.

### **Construction de la batterie du Phare, du 12 au 21 juin**

Le 12 juin, les Provinciaux décidèrent de construire une batterie à la pointe du Phare à quelque 3400 pieds en face de la batterie de l'Île. C'est après avoir tenté à plusieurs reprises de

prendre cette dernière qu'il apparut nécessaire d'ériger un ouvrage sur la pointe du Phare. Le 6 juin, Waldo avait déjà exhorté Pepperrell à agir de la sorte, le 12, ce fut au tour de Warren de prier instamment Pepperrell de hâter l'installation de la batterie du Phare parce que les commandants des navires jugeaient impossible d'entrer dans le port avant que la batterie de l'Île n'ait été détruite<sup>56</sup>.

Pepperrell répondit à Warren que la batterie allait être bientôt terminée, qu'il y avait trois embrasures pointant vers la batterie de l'Île et six vers la mer, et qu'il espérait y faire monter les canons en deux jours. Le transport des pièces dut être plus difficile que prévu car il fallut presque huit jours pour les monter. Les Provinciaux les transportèrent par bateau de la baie Gabarus jusqu'à environ un mille et quart à l'est du phare, d'où ils les tirèrent jusqu'au haut des falaises. Le 21 juin, ils avaient monté deux pièces de 18 (ils en montèrent quatre autres le 25). Le gros mortier (« great mortar ») fut également transporté au phare et assemblé. Trois cent vingt hommes du régiment de Gorham vinrent compléter l'effectif de la batterie<sup>57</sup>.

Un certain nombre de Provinciaux (probablement du régiment de Gorham) étaient déjà stationnés depuis quelque temps à la pointe du Phare, parce qu'on prévoyait y ériger une batterie. Duchambon le savait et un certain lieutenant Vallée, de la compagnie de l'artillerie, l'avait informé que plusieurs pièces de 18 et de 24, certaines encore utilisables, avaient été enfouies une dizaine d'années auparavant dans le bassin de carénage à proximité du phare où ils servaient de corps-morts. Duchambon craignait que les Provinciaux trouvent ces canons et les utilisent pour dresser une batterie. Mais ce qu'il ignorait, c'est que ses ennemis les avaient déjà trouvés. La nuit du 27 mai, le commandant français envoya, sous les ordres de Beaubassin, une centaine de réguliers et de miliciens de l'endroit ainsi qu'une poignée de corsaires tenter

d'empêcher les Provinciaux d'installer une batterie de ce côté du port<sup>58</sup>.

Beaubassin et ses hommes montèrent dans trois « chaloupes », emportant 30 à 50 charges de munitions et des vivres pour 10 à 12 jours. Cette nuit-là, ils débarquèrent à Grand Lorembec, où ils rencontrèrent le lendemain matin environ 40 Provinciaux près du phare. Les soldats de la Nouvelle-Angleterre les attendaient, prêts à combattre. (Bigot affirma qu'un pêcheur ayant déserté le détachement de Beaubassin les avait prévenus.) Il s'ensuivit une vive escarmouche. Les Français ne réussirent pas à profiter de leur avantage numérique et pris de panique battirent en retraite dans les bois. Nombreux furent ceux qui désertèrent, se sachant près de leur maison et peu désireux de se retrouver à l'intérieur de la forteresse. Au cours de la débandade, d'autres jetèrent leurs vivres et regagnèrent la ville plusieurs jours plus tard, affamés et fatigués. Les Provinciaux n'auraient, semble-t-il, subi aucune perte au cours du combat alors que les Français perdirent trois hommes et eurent plusieurs blessés. Dudley Bradstreet rapporte qu'un capitaine français, frappé à mort et fait prisonnier, offrit 10 000 « pounds » (livres tournois?) en réclamant un prêtre pour lui donner l'absolution. D'un ton moqueur, Bradstreet ajoute qu'il l'aurait bien fait lui-même, et pour la moitié de la somme offerte<sup>59</sup>.

L'installation de la batterie du Phare terminée, les Anglais ouvrirent le feu sur la batterie de l'Île le 21 juin. Le tir d'artillerie balaya la plate-forme ouest de la fortification française, empêchant ainsi toute riposte des canonniers. Lorsque le gros mortier commença à bombarder, 17 projectiles sur 19 explosèrent à l'intérieur de l'ouvrage, selon les rapports, et l'un d'eux atteignit le magasin. « Et ceci associé au tir [du] canon, auquel l'ennemi [français] était très exposé, ayant très peu pour s'abriter contre le tir [des boulets et obus], lesquels traversant [la] ligne de casernes, semèrent tant la terreur que beaucoup

quittèrent le fort et coururent se réfugier dans l'eau. » Bientôt, le feu des Provinciaux fit des brèches dans les casernes et dans la boulangerie (lesquelles avaient été renforcées de bois provenant du magasin d'un dénommé Dacarrette) et les détruisit presque entièrement. Les Français ripostèrent, mais leur contre-attaque fut inefficace en raison de la situation avantageuse de la batterie du Phare<sup>60</sup>. La batterie de l'Île devenait rapidement intenable : la flotte de Warren allait pouvoir pénétrer dans le port, ce n'était plus qu'une question de temps.

### ***Projet d'attaque du 26 juin et capitulation de Louisbourg***

Personne n'eut longtemps à patienter. Dès le 26 juin, les troupes de la Nouvelle-Angleterre étaient organisées pour un assaut général par terre et par mer. Du 21 au 26 juin, Warren et Pepperrell avaient entretenu une étroite correspondance et s'étaient réunis à plusieurs reprises. Les archives renfermant la correspondance et les comptes rendus des réunions entre les deux commandants révèlent que, des deux personnages, Warren était le plus pressé d'attaquer, alors que Pepperrell, se souvenant des résultats désastreux du 6 juin, espérait user peu à peu la résistance des Français au moyen des canons de siège<sup>61</sup>.

La batterie du Phare commençait effectivement à avoir raison de la batterie de l'Île. Warren réussit alors à convaincre Pepperrell de lancer une attaque concertée sur la forteresse, et peu après les préparatifs de guerre avaient été terminés. La flotte, composée de 11 vaisseaux de guerre et de plusieurs vaisseaux armés de la Nouvelle-Angleterre, était prête pour le combat. Les pièces de bois et les mâts de rechange avaient été enlevés et les ponts barricadés de mousse pour protéger les hommes contre le tir des armes portatives. Six cents soldats de l'armée vinrent s'ajouter aux équipages des navires de guerre.





On avait monté, sur trois collines à l'ouest de la forteresse, trois gros fanaux qui, une fois allumés, guideraient les navires de Warren dans l'entrée du port et pourraient indiquer qu'on avait décidé de lancer une attaque nocturne. Des échelles pour escalader les murs et des fascines pour remplir les fossés avaient été transportées à la batterie avancée, où le capitaine Sherburne avait dès midi « fait installer toutes les plates-formes, réparer les embrasures, mis les canons en état, stocké les cartouches, mis les obus en place, logé les canonniers, nourri les hommes et allumé les mèches », et n'attendait plus que le signal de l'attaque. Le commodore Warren était à terre et les troupes rassemblées l'entendirent proclamer qu'il aimait mieux laisser sa peau à Louisbourg que de ne pas prendre la ville (« He'd Rather Leave his Body at Louisbourg, than not take the City »). Tous étaient prêts ; il ne restait plus qu'à attendre un vent favorable<sup>62</sup>.

Les Français de Louisbourg surveillaient avec appréhension les préparatifs d'une attaque à laquelle ils étaient sûrs de ne pas pouvoir résister. Au 26 juin, ils étaient découragés et épuisés par leur dure lutte de résistance et le manque de sommeil. Ils commençaient maintenant à s'interroger sur l'utilité de poursuivre la lutte. La batterie de l'Île n'était plus que décombrés ; le tir était faible et inefficace et n'empêcherait plus la

**13** Le 19 juin le capitaine James M'Donald entra dans Louisbourg portant un drapeau parlementaire. Il était porteur d'une lettre de Maisonneuve, le capitaine (fait prisonnier) du navire de guerre français *Vigilant*, au commandant Duchambon, demandant que ce dernier s'assure que les prisonniers britanniques des Micmacs soient aussi bien traités que les prisonniers français aux mains des Britanniques.

Photo: A. Fennell.

flotte ennemie de pénétrer dans le port. La ville était en ruine, les fortifications avaient des brèches et sur les 1300 hommes affectés à la défense de la forteresse, près de 50 avaient été tués, 80 à 95 étaient grièvement blessés et un grand nombre avaient succombé à l'épuisement. D'après les rapports, les Français n'avaient pas changé de vêtements depuis le débarquement des troupes provinciales dans la baie Gabarus<sup>63</sup>. La capture du *Vigilant* avait anéanti tout espoir de secours et Duchambon n'avait reçu aucune nouvelle du contingent commandé par Marin qu'il avait envoyé chercher le 16 mai. C'était un moment de grand désespoir et, selon l'Habitant, « Les Conseils étoient plus fréquens que jamais [...] ; on s'assembloit sans trop savoir pourquoi, aussi ne sçavoit-on que résoudre. » Et il poursuivit :

*J'ai souvent ri de ces assemblées, où il ne se passoit rien que de ridicule & qui n'annonçât le trouble & l'indecision. Le soin de notre défense n'étoit plus ce qui occupoit. Si les Anglais eussent sçu profiter de notre épouvante, il y auroit eu longtemps qu'ils nous auroient emportés, l'épée à la main. Mais il faut convenir à leur louange qu'ils avoient autant de peur que nous.*<sup>64</sup>

Pendant, les Anglais ne semblaient plus avoir peur, et même en admettant que les soldats français fussent disposés à continuer la lutte, les habitants en avaient assez. Dans la matinée du 26 juin, ils présentèrent à Duchambon une pétition en faveur de la reddition. Puisque les forces ennemies, maritimes et terrestres, augmentaient de jour en jour disaient-ils, et puisque les Français n'avaient obtenu aucun renfort et ne pouvaient espérer vaincre les troupes de la Nouvelle-Angleterre, Duchambon et ses officiers devaient se rendre et demander qu'une clause du traité permette aux habitants de garder le peu de biens qu'il leur restait. Duchambon demanda à Verrier de lui faire rapport sur l'état des fortifications et demanda la même chose à Sainte-Marie au sujet des munitions. Ces rapports furent produits et l'on convoqua un conseil de guerre lors



duquel les membres votèrent à l'unanimité en faveur de la capitulation, compte tenu de l'augmentation croissante des forces ennemies, de l'état des fortifications et de la ville et de la baisse des munitions<sup>65</sup>. Après que fut rendue la décision du conseil, Duchambon rédigea la note suivante à l'intention de Pepperrell et de Warren :

*Désireux de mettre un terme aux hostilités et de prévenir l'effusion de sang d'un côté comme de l'autre, je vous envoie un officier de notre garnison avec la présente lettre, afin de vous demander de suspendre les armes, pendant tout le temps qu'il me faudra pour vous faire des propositions au sujet des conditions auxquelles je déterminerai de vous rendre la place que le roi mon maître m'a confiée.*<sup>66</sup>

Ce fut l'enseigne La Pérelle, rétabli d'une blessure subie lors de l'attaque de la batterie de l'Île le 6 juin, qu'on désigna pour porter la lettre aux commandants des troupes provinciales. À 16 h, on vit apparaître l'enseigne à la porte Dauphine avec un drapeau parlementaire. À mi-chemin entre la porte et la batterie avancée, La Pérelle fut rejoint par le capitaine Sherburne et escorté jusqu'au colonel Richmond à Green Hill, où il fut soit rejoint par Pepperrell et Warren, soit mené jusqu'à eux, et à qui il remit la lettre de Duchambon. Les commandants provinciaux donnèrent jusqu'à 8 h le lendemain (27 juin) à Duchambon pour présenter les conditions de capitulation de la forteresse<sup>67</sup>, et l'on annonça la cessation générale des hostilités.

Duchambon soumit ses conditions entre 8 et 9 h dans la matinée du 27 juin. Pepperrell et Warren refusèrent ces conditions, transmises jusqu'aux lignes anglaises par Bonnaventure, et posèrent les leurs (voir appendice D). Les articles étaient fondamentalement les mêmes que ceux de la sommation du 18

**14** Canonniers français dans le feu de l'action.

Photo : A. Fennell.

mai : les habitants et leurs biens seraient transportés en France et, au besoin, des navires seraient fournis à cette fin ; les officiers et les habitants auraient la permission de demeurer dans leurs maisons et seraient libres de pratiquer leur religion sans être molestés ; les sous-officiers et les soldats seraient placés à bord de navires britanniques pour être transportés en France ; les malades et les blessés seraient soignés ; on pourrait faire sortir deux chariots couverts qu'inspecterait un seul officier provincial afin de s'assurer qu'ils ne contiennent pas de munitions, et tous ceux qui le désireraient pourraient sortir masqués<sup>68</sup>. Cette dernière condition avait d'abord été posée par Duchambon ; elle éveille des soupçons selon lesquels, pour diverses raisons, certaines personnes souhaitaient quitter la forteresse sans être reconnues — peut-être un soldat de la Nouvelle-Angleterre qui avait déserté et rejoint les Français, ou encore un corsaire ou un contrebandier qui risquaient d'être reconnus par certains membres de l'armée des Provinciaux.

En retour, le gouverneur devait voir à ce que la reddition eût lieu le plus tôt possible ; que la batterie de l'Île et toute autre batterie, l'artillerie et les munitions, soient remises aux Provinciaux le jour même ; que la flotte de Warren puisse pénétrer dans le port sans molestation ; que les officiers, soldats et résidents de la forteresse ne lèvent pas les armes contre les Anglais pendant une période de douze mois, et enfin que les sujets britanniques se trouvant dans la ville soient libérés sur-le-champ<sup>69</sup>. Ces conditions devaient être remplies avant 18 h ce jour-là sinon les troupes coloniales anglaises menaçaient de régler l'affaire par les armes.

Les conditions ne prévoyaient pas les honneurs de la guerre c'est-à-dire la sortie des troupes en armes, au son du tambour et les drapeaux déployés, et Duchambon exigea l'inclusion de cette clause. Il écrivit deux lettres, l'une à Pepperrell et l'autre à Warren, en déclarant qu'il ne pouvait pas laisser les troupes quitter la forteresse sans les honneurs

dus à des soldats qui avaient fait leur devoir, et qu'il n'accepterait l'ensemble des conditions que si les commandants des troupes provinciales acceptaient celle-là<sup>70</sup>. Le 28 juin, Pepperrell fit savoir à Duchambon que lui et Warren étaient d'accord pour laisser sortir les troupes françaises avec les honneurs de la guerre. Les officiers et autres habitants, écrivit-il, devront se retirer dans leur logis où ils seront en sécurité, et les armes devront être placées dans un magasin sûr et remises aux soldats français le jour de leur départ. Duchambon accepta donc les conditions et mit fin officiellement au siège de Louisbourg.

Le siège avait duré 47 jours, et les pertes déclarées par les deux opposants étaient étonnamment faibles. Les Français déclarèrent 50 morts et 80 à 95 blessés graves, tandis que les Provinciaux estimaient avoir perdu 100 hommes tués par les Français et 30 par la maladie<sup>71</sup>. On n'a trouvé aucune mention du nombre des blessés anglais.

La batterie de l'Île fut remise aux mains de Warren par M. de Gannes dans la matinée du 28 juin, et le drapeau anglais fut hissé au mât. À 14 h, Warren entra dans le port de Louisbourg à la tête de son escadrille, ce qui offrit un beau spectacle. Une fois les navires bien amarrés, on tira une salve d'honneur et les soldats ainsi que les marins poussèrent trois hurrahs<sup>72</sup>.

À 16 h, plusieurs régiments marchèrent sur la ville pour en prendre possession. À leur tête se trouvait le colonel John Bradstreet suivi de Pepperrell et de ses officiers. Ils entrèrent par la porte de la Reine et, comme les Anglais se dirigeaient vers la place d'armes où s'alignaient les Français, Girard La Croix remarqua les drapeaux qui flottaient au vent et entendit le roulement des tambours et l'étrange combinaison de sons émis par les trompettes, les flûtes et les violons qui accompagnaient le bruit de pas des troupes provinciales victorieuses. D'après un témoin, les Français, hommes et femmes, qui surveillaient la scène avaient une mine très triste. Sur la place d'armes, les

officiers des deux armées échangèrent les saluts d'usage, le tout étant accompli avec toute la dignité et le décorum imaginables, et la ville fut officiellement livrée aux vainqueurs<sup>73</sup>.

On posta des gardes pour empêcher le pillage mais cela eut peu d'effet. L'Habitant dénonça les soldats de la Nouvelle-Angleterre, qui « contre la foi due à notre capitulation [...] se jetèrent dans nos Maisons & y ont pris tout ce qui les accommodoit ». Bigot accusa également les troupes provinciales de « beaucoup de pillage et d'insultes » envers les habitants après la reddition<sup>74</sup>. Mais il n'y avait aucun recours contre les contrevenants.

### Conclusions

À Paris, le dénouement du siège surprit et bouleversa à la fois les autorités françaises, qui eurent de la difficulté à comprendre comment une armée d'amateurs, composée de volontaires sans discipline militaire, avait pu capturer la plus puissante forteresse française d'Amérique du Nord. Quant aux Provinciaux, cependant, ils avaient été suprêmement confiants du succès depuis le début des opérations et ils ne furent pas du tout surpris de l'aboutissement de la campagne. Ils étaient venus pour capturer Louisbourg et c'est ce qu'ils avaient fait ; c'était aussi simple que cela. Toutefois, si on leur avait demandé de préciser les causes de leur succès, la plupart d'entre eux n'auraient pu répondre adéquatement. Plusieurs attribuèrent ce succès à la volonté de Dieu, de qui ils se croyaient l'instrument destiné à débarrasser le continent de ce formidable « Repaire de Satan ». D'autres n'auraient pu expliquer pourquoi ils avaient réussi, mais pensaient que c'était l'exploit le plus glorieux et le plus utile de la guerre<sup>75</sup>.

Il est évident que les causes de la victoire des troupes de la Nouvelle-Angleterre à Louisbourg s'étendent bien au-delà du

simple raisonnement voulant que ce soit là la « volonté de Dieu » et, certes, ne peuvent se résumer à un seul et unique facteur. En cherchant des explications à ce fait d'armes, il est bon de se rappeler les paroles du capitaine H.F. Thullier, R.E., qui, dans son ouvrage *The Principles of Land Defence* (1902), avertit le lecteur que :

*Rien n'est plus difficile que d'analyser correctement les causes de succès ou d'échec en matière d'attaque et de défense des forteresses du temps jadis. La raison en est que ces causes sont généralement très complexes... Un très grand nombre de conditions étaient chaque fois réunies et beaucoup d'entre elles, sinon toutes, pouvaient influencer sur le résultat. Les activités de la garnison, l'organisation de la défense, l'habileté et la résolution du commandant, la puissance relative du feu, la quantité de provisions, tout cela et bien d'autres choses encore peuvent avoir des effets importants sur le résultat d'un siège ; de plus, le sort d'une forteresse est souvent influencé par les méthodes tactiques et par l'énergie des attaquants, ainsi que par des considérations stratégiques externes, comme les mouvements d'autres corps de troupes, ailleurs. En outre, comme on dispose rarement de données complètes sur ces questions, on arrive souvent à des conclusions fautives. Par conséquent, on accorde souvent trop d'importance à l'une ou à l'autre des conditions, et on fait de mauvaises déductions à partir de prémisses erronées. On peut donc rarement s'appuyer avec certitude sur des événements particuliers pour former des théories particulières.*<sup>76</sup>

Tout en tenant compte de ce sage avertissement, nous pourrions suggérer quelques-uns des facteurs les plus évidents qui contribuèrent au succès des Provinciaux. Au premier rang, il faut inscrire l'occupation de la batterie Royale par les Provinciaux au début de la campagne. En plus de donner aux troupes provinciales un contrôle effectif de l'arrière-port, cette capture leur procura un approvisionnement de canons de gros calibres

encore utilisables, dont ils avaient tant besoin, et que les Français avaient dû abandonner en quittant la batterie. Les Provinciaux ne purent jamais profiter adéquatement de leur contrôle de l'arrière-port pour lancer une attaque par mer contre la ville (bien que plusieurs attaques aient été dirigées contre la batterie de l'Île), mais les canons dont ils s'étaient emparés servirent à renforcer l'armement de plusieurs batteries qu'ils érigèrent contre la forteresse.

Parmi les autres facteurs prédominants, il faut voir l'érection des batteries avancées et de Titcomb et, plus tard vers la fin du siège, de la batterie du Phare. Bien qu'ignorants des subtilités de l'art de la guerre de siège, Pepperrell et ses officiers réalisèrent clairement la nécessité d'ouvrir une brèche dans les murs de la forteresse avant de pouvoir prendre la place. Sous ce rapport, la batterie de Green Hill, érigée tôt après le débarquement, ne servit pas à grand-chose, parce que trop éloignée des objectifs. La batterie Coehorn, composée surtout de mortiers, s'avéra également inefficace contre les fortifications, bien qu'elle causât beaucoup de destruction à l'intérieur de la ville. Ce n'est qu'avec l'installation des batteries avancées et celle de Titcomb, en grande partie armées des canons transportés de la batterie Royale, que les troupes de la Nouvelle-Angleterre réussirent dans une large mesure à neutraliser la défense française et à ouvrir une brèche dans les murs de la forteresse, préparant ainsi la voie à une attaque par terre.

Les Français auraient peut-être pu résister à une attaque terrestre. Toutefois, l'érection de la batterie du Phare ajouta une autre dimension à la menace: une attaque par mer. Un des postes clés de l'ensemble des ouvrages défensifs français était la batterie de l'Île, assise en travers de l'entrée du port et barrant effectivement le passage à la flotte britannique. Warren et Pepperrell craignaient de ne pouvoir assurer la victoire avant que la batterie de l'Île n'ait été réduite au silence, et que les navires puissent pénétrer dans le port pour une attaque combi-

née par terre et par mer contre la ville. Pepperrell avait été lent à réaliser la nécessité d'une batterie à la pointe du Phare, préférant initialement l'emploi de petites embarcations pour aller investir la redoute dans l'entrée du port. Ce n'est qu'après l'attaque avortée du 6 juin qu'il admit la folie d'une telle stratégie et pressa l'achèvement de la batterie du Phare.

Les Provinciaux purent bientôt se rendre compte de la valeur de cette batterie. Après seulement deux jours de canonnade, elle avait efficacement immobilisé la batterie de l'Île. Bien que Duchambon ait pu croire à la possibilité de pouvoir repousser une attaque terrestre, il devait clairement réaliser qu'un assaut combiné par terre et par mer pourrait s'avérer désastreux pour Louisbourg. Il ne pouvait prendre le risque d'exposer les habitants et la garnison à la destruction qu'un tel assaut causerait. La capitulation lui sembla la seule voie à suivre.

Nous ne pouvons trop souligner l'importance des batteries avancées et de celles de Titcomb et du Phare. Sans elles, le succès ultime aurait sûrement été retardé, peut-être même raté. Samuel Waldo fut fortement impressionné par l'apport de ces ouvrages, lors de la réduction de Louisbourg, et le 7 novembre 17, il avisa le secrétaire d'État britannique, William Pitt, des grands avantages que pourraient offrir des batteries semblables, dans le cas où l'Angleterre envisagerait une autre attaque contre la forteresse<sup>77</sup>.

La très médiocre position défensive de Louisbourg fut un autre facteur d'importance égale, sinon plus grande, qui joua en faveur des Provinciaux. La sécurité de Louisbourg était virtuellement menacée par des hauteurs qui l'entouraient du côté des terres et qui offraient des positions dominantes à une force ennemie. Les Français ne semblent pas avoir réfléchi sérieusement au danger que ces hauteurs comportaient, ni vraiment bien envisagé la perspective d'une attaque ennemie. Eussent-ils mieux conçu leurs défenses, qu'ils auraient construit des avant-postes pour retarder l'ennemi ou l'empê-

cher d'occuper le terrain élevé au nord et à l'ouest de la forteresse. Bien que certains ouvrages aient apparemment été projetés, aucun n'avait été construit.

Les Français auraient dû particulièrement s'inquiéter d'une élévation de terrain située à 250 verges au nord-ouest du glacis du demi-bastion Dauphin, élévation qu'ils appelaient « montagne à Francoeur ». Cette hauteur offrait une position dominante et constituait un danger pour les fortifications dans ce secteur. Une batterie ennemie installée sur cette colline *aurait pu facilement ouvrir des brèches dans les murs de la forteresse. Les Français auraient dû placer un avant-poste sur cette colline pour empêcher qu'elle ne fût occupée, ou, tout au moins, l'écrêter pour réduire l'avantage qu'elle aurait pu procurer à l'ennemi. Les Français n'eurent recours ni à l'une ni à l'autre de ces mesures. Les Provinciaux ne tardèrent pas à y ériger leur batterie avancée qui ouvrit une brèche dans le demi-bastion Dauphin, se frayant ainsi une voie pour une attaque terrestre.*

Duchambon reconnu de bonne heure que pour pouvoir résister au siège il aurait besoin de certains renforts de l'extérieur. À de très rares exceptions près, comme le démontre l'histoire des guerres de siège, aucune forteresse n'a pu résister indéfiniment à des assiégeants acharnés, sans quelque sorte d'aide de l'extérieur. Sur ce sujet, citons à nouveau le capitaine Thullier : *Peu importe la solidité des ouvrages et la puissance des armes, peu importe l'état de l'organisation et celui des réserves, une forteresse ne peut jamais, si elle est investie par des forces supérieures et résolues, se délivrer elle-même sans aide extérieure. Cette aide extérieure peut prendre la forme d'une armée venant à sa rescousse en repoussant les assiégeants, ou elle peut résulter d'une action stratégique réussie ailleurs sur le théâtre de la guerre, qui entraîne la retraite des assaillants ; sans cela, il est absolument nécessaire que les voies de communication extérieures de la forteresse restent ouvertes, de façon qu'elle puisse recevoir des approvisionnements et des armes.*

*Autrement, ce n'est qu'une question de temps avant que la garnison ne soit forcée de déposer les armes à cause de la faim ou d'un manque de cartouches. Par ailleurs, si les communications sont maintenues, il n'y a aucune raison pour qu'une forteresse bien défendue ne soit pas en mesure de tenir pendant une période indéfinie devant une force bien supérieure.*<sup>78</sup>

Dès le début du siège, Duchambon redouta de ne pouvoir tenir le coup avec les seuls effectifs de Louisbourg et envoya chercher le détachement commandé par Marin, afin qu'il vienne chasser les troupes provinciales. Marin n'arriva cependant pas à temps. Alors que les provisions de bouche et de guerre s'amenuisaient rapidement et que la situation s'assombrissait journellement, les Français fondaient de grandes espérances sur l'arrivée du *Vigilant* pour le ravitaillement dont ils avaient tant besoin. Mais la flotte de Warren, qui avait efficacement bloqué l'accès à Louisbourg par la mer, captura le *Vigilant* avant qu'il n'ait pu atteindre sa destination. Cette prise anéantit toutes chances de secours pour Louisbourg. Sans aucun espoir de sortir victorieux du combat, les habitants supplièrent Duchambon de capituler.

La guerre entre la Grande-Bretagne et la France ne se termina pas par la prise de Louisbourg ; elle dura encore trois ans. Mais en Amérique du Nord, la campagne de Louisbourg fut l'événement le plus dramatique et le plus important de cette guerre. À la conférence de paix de 1748, l'Angleterre rendit Louisbourg à la France, non sans toutefois soulever la colère et les protestations des colonies de la Nouvelle-Angleterre. En 1758, durant la guerre de Sept Ans, la forteresse française fut à nouveau assiégée, cette fois par les troupes régulières de l'armée britannique. Fait assez révélateur, durant le siège de 1758, les Britanniques calquèrent l'ensemble de leurs opérations sur les tactiques employées 13 ans plus tôt. Tout bien considéré, les Provinciaux n'étaient peut-être pas de simples amateurs.

## **Appendice A. Chronologie du siège de Louisbourg (1745)**

---

### **11 mai (mardi)**

Temps clair et agréable ; le matin, ressac à environ 11 h. Plus tôt, entre 9 et 10 h, les transports provinciaux jettent l'ancre dans la baie Gabarus. Les Français envoient des troupes de la ville pour empêcher le débarquement. Les Provinciaux feignent un débarquement à la pointe Plate alors que le véritable débarquement débute à l'anse Freshwater. Une escarmouche s'ensuit entraînant de légères pertes des deux côtés. À la tombée de la nuit, environ 2000 soldats provinciaux ont débarqué. On ordonne l'abandon de la batterie Royale et au matin du 12 mai, Thierry transfère ses troupes dans la ville.

### **12 mai (mercredi)**

Vent du sud-ouest ; temps clair. Le reste des troupes provinciales ont débarqué ; l'armée marche vers la zone de la pointe Plate et commence à établir le campement. Un détachement se dirige vers le secteur nord-est du port et met le feu à des maisons et des entrepôts français. Le lieutenant Saint-Étienne et un groupe de Français retournent à la batterie Royale pour terminer l'évacuation des magasins.

### **13 mai (jeudi)**

Vent : nord quart nord-ouest ; frais. Dans la matinée, un petit groupe de Provinciaux prennent possession de la batterie Royale. Les Français incendient des maisons dans le secteur du barachois. On commence à débarquer les approvisionnements à la pointe Plate. Ressac toujours fort.

### **14 mai (vendredi)**

Vent du sud-ouest dans la matinée ; visibilité réduite : « Look't like dirt. » À travers les hautes vagues, les Provinciaux commencent à débarquer les pièces d'artillerie dans la zone de la pointe Plate et à les transporter sur une colline qu'ils appellent Green Hill où ils s'occupent à installer leur première batterie contre la forteresse. Plusieurs des canons de la batterie Royale, qui avaient été encloués à la hâte par les Français avant leur retraite, sont désobstrués ; on tire sur la ville.

### **15 mai (samedi)**

Temps clair ; vent du sud-ouest. La batterie de Green Hill est prête et commence à faire feu. Le tir se poursuit entre la forteresse et la batterie Royale.

### **16 mai (dimanche)**

Vent du sud-ouest ; temps clair. Les Provinciaux continuent de transporter des pièces d'artillerie. Le tir de la batterie de Green Hill se révèle inefficace et le conseil ordonne qu'on monte une autre batterie plus près de la ville. Un canon explose à la batterie Royale à cause d'une charge excessive — de nombreux incidents de ce genre se répéteront. On continue de désobstruer les canons de la batterie Royale.

### **17 mai (lundi)**

Beau et chaud. Le transport des pièces d'artillerie se poursuit. On commence à ériger la batterie Coehorn à environ 900 verges du bastion du Roi. Deux autres canons explosent à la batterie Royale. Un détachement de reconnaissance quitte la batterie Royale pour la partie nord-est du port.

### **18 mai (mardi)**

Temps nuageux, sec et chaud ; vent d'est. Sommatation donnée à Louisbourg. La reddition est refusée. Les Provinciaux dressent les plans d'une attaque contre la batterie de l'Île mais le plan



## Appendice A

est annulé. On continue de transférer des canons à la batterie Coehorn.

### **19 mai (mercredi)**

Temps brumeux et vent du sud. Un canon explose à la batterie Royale. Les Français font une sortie dans l'après-midi pour tenter d'empêcher le transfert des canons à la batterie Coehorn. Ils sont repoussés.

### **20 mai (jeudi)**

Temps brumeux et vent du sud. Les Provinciaux projettent une attaque de la ville mais le projet est différé lorsque les officiers et les soldats manifestent leur désapprobation.

### **21 mai (vendredi)**

Le brouillard s'est dissipé ; vent fort et frais ouest quart nord-ouest. Des baleinières sont transportées par terre depuis la baie Gabarus jusqu'à la batterie Royale, d'où l'on doit attaquer la batterie de l'Île. L'attaque est contremandée. Un détachement de Provinciaux est attaqué par des Amérindiens à environ six milles de la batterie Royale.

### **22 mai (samedi)**

Matinée fraîche ; vent : nord-ouest quart nord ; nuageux. La batterie Coehorn commence à tirer.

### **23 mai (dimanche)**

Vent du nord ; frais. On commence à ériger une autre batterie de fascines à environ 440 verges de la porte Dauphine. Le tir des Français est léger ce jour-là.

### **24 mai (lundi)**

Nuageux et froid ; fort vent d'est. D'autres explosions de canon se produisent à la batterie Royale. La dysenterie commence à se répandre parmi les soldats provinciaux. Un navire français franchit le blocus et pénètre dans le port. Dans

l'après-midi, les Provinciaux tentent sans succès de couler le navire en utilisant un brûlot.

### **25 mai (mardi)**

Neige, grêle et pluie ; vent du nord. La batterie de fascines, qu'on avait commencé à installer le 23, est prête. Tir léger de canons. Avec des armes à feu portatives, les Français concentrent leur tir contre la batterie de fascines. De la batterie Royale, on tente de couler le navire français arrivé le 24 mai, mais le tir a peu d'effet.

### **26 mai (mercredi)**

Nuit fraîche ; sol gelé ; temps clair dans la matinée. On commence à ériger une autre batterie de fascines (qu'on appellera la batterie avancée) à environ 250 verges de la porte Dauphine.

### **27 mai (jeudi)**

Clair, cru et froid ; vent du sud. D'autres canons explosent à la batterie Royale. La batterie de l'Île est silencieuse. Les Provinciaux trouvent des canons français près du phare.

### **28 mai (vendredi)**

Temps clair et tempéré. La batterie avancée est prête. Un détachement de soldats français attaque un groupe de Provinciaux près du phare. Les Français se replient.

### **29 mai (samedi)**

Vent du nord-est ; temps frais mais beau. Fusillade entre Français et Provinciaux dans le secteur du bastion Dauphin. La batterie de fascines et la batterie de Green Hill subissent un tir nourri des Français.

**30 mai (dimanche)**

Vent du nord-est dans la matinée ; vent d'est et brouillard dans l'après-midi. Forte canonnade des deux côtés. On utilise également des armes à feu portatives. Le vaisseau de guerre français *Vigilant* est capturé après un combat naval.

**31 mai (lundi)**

Froid, brouillard venant de l'est. On érige la batterie de Titcomb pour tirer sur la porte Dauphine et la batterie circulaire. Le tir de cette batterie et celui de la batterie avancée ouvrent vite une brèche dans le bastion Dauphin.

**1<sup>er</sup> juin (mardi)**

Vent du sud-ouest ; temps brumeux et très frais. Tir nourri des batteries de la forteresse.

**2 juin (mercredi)**

Vent du sud-ouest dans la matinée ; vent d'ouest dans l'après-midi ; temps chaud et calme. Tir nourri dans la matinée, des deux camps. Affaiblissement du tir dans l'après-midi. On projette une attaque contre la batterie de l'Île mais le projet n'est pas mis à exécution parce qu'il n'y a pas assez d'officiers pour commander les soldats et que certains de ceux-ci sont ivres.

**3 juin (jeudi)**

Temps clair et frais, avec vent du sud-est. Une autre tentative d'attaque contre la batterie de l'Île avorte. Une accusation de mauvaise conduite est portée contre le capitaine Noble, l'officier désigné pour mener les troupes à l'attaque.

**4 juin (vendredi)**

Vent du nord ; vent frais. Le conseil de guerre disculpe le capitaine Noble des accusations de mauvaise conduite portées contre lui. Dans l'après-midi, les Provinciaux envoient un brûlot dans le port.

**5 juin (samedi)**

Temps chaud. La forêt brûle. Un détachement de reconnaissance ramène des prisonniers français. Vive fusillade des canons et des armes à feu portatives.

**6 juin (dimanche)**

Vent du sud-ouest ; chaud dans la matinée ; frais et brumeux dans la soirée. Les Provinciaux attaquent la batterie de l'Île mais sont repoussés et subissent de lourdes pertes.

**7 juin (lundi)**

Temps brumeux et vent du sud-ouest ; quelques averses. On manque de poudre à certaines batteries provinciales. On amène des prisonniers français.

**8 juin (mardi)**

Vent du sud-ouest dans la matinée ; temps brumeux et frais ; beau dans la soirée avec vent d'ouest ; climat tempéré. Un détachement de reconnaissance parti de la batterie Royale tombe sur un important groupe de Français et d'Amérindiens. Escarmouche de plusieurs heures. Les Français se replient. Forte canonnade des batteries provinciales.

**9 juin (mercredi)**

Vent du sud-est ; clair et tempéré. Éclaireur envoyé à Scatarie. Le mât de drapeau des Français est démoli.

**10 juin (jeudi)**

Temps brumeux avec vent du sud-ouest. Le *Vigilant* est expédié dans la baie Gabarus pour y être réparé. Tir réduit des batteries provinciales à cause d'un manque de poudre.

**11 juin (vendredi)**

Temps brumeux avec vent du sud dans la matinée ; vent d'ouest dans l'après-midi ; brouillard dissipé. Un grand nombre de soldats provinciaux souffrent de la dysenterie. Deux

## Appendice A

canons installés par les Français durant la nuit aux nouveaux ouvrages de défense de la porte Dauphine sont démolis par le tir anglais. Tir léger.

### 12 juin (samedi)

Brumeux et vent d'est. Fusillade entre Français et Provinciaux à la porte Dauphine. Tir nourri des batteries provinciales. Du côté des Français, la fusillade diminue.

### 13<sup>e</sup> juin (dimanche)

Temps nuageux et frais avec vent du nord, pluie et brouillard dans la soirée. Les Provinciaux érigent une nouvelle batterie au phare. Feu de contre-attaque nourri mais inefficace de la batterie de l'Île.

### 14 juin (lundi)

Vent nord quart nord-est ; temps frais et nuageux. On reçoit de Boston des provisions et un stock de poudre, ce qui ravive le courage des Provinciaux.

### 15 juin (mardi)

Vent du sud-ouest ; temps clair et chaud. Les Provinciaux lancent des projectiles chauffés au rouge. On amène d'autres prisonniers français. Au camp des Provinciaux, on renforce les mesures de sécurité parce qu'on s'attend à la venue de détachements de Français et d'Amérindiens.

### 16 juin (mercredi)

Temps clair avec vent du nord dans la matinée ; nuageux dans l'après-midi.

### 17 juin (jeudi)

Temps clair et agréable avec vent du nord-ouest. Du flanc droit du bastion du Roi, les Français chargent deux canons nouvellement installés. Les marins du *Vigilant* sont transportés à Boston.

### 18 juin (vendredi)

Vent du sud ; calme et tempéré. Tir efficace contre la ville en provenance de la batterie Royale et des autres batteries.

### 19 juin (samedi)

Vent du sud-est ; forte pluie. En même temps qu'un drapeau parlementaire, une lettre est envoyée à la forteresse ; elle vient du capitaine du *Vigilant* et elle a pour objet le traitement des prisonniers anglais.

### 20 juin (dimanche)

Vent d'ouest ; averses dispersées. Peu de fusillade. Deux Suisses désertent.

### 21 juin (lundi)

Vent du nord-ouest ; temps clair, chaud et agréable. La batterie du Phare commence à tirer contre la batterie de l'Île.

### 22 juin (mardi)

Vent du nord-est ; temps agréable. Le feu de contre-attaque de la batterie de l'Île contre la batterie du Phare se révèle inefficace. Les Provinciaux célèbrent l'anniversaire de naissance du roi George II : violon, flûte, chant et généreuse gratification de rhum.

### 23 juin (mercredi)

Temps frais mais agréable avec vent du nord-est. On vaque aux préparatifs d'une attaque combinée par mer et par terre contre la ville. Feu nourri mais peu efficace des batteries françaises.

### 24 juin (jeudi)

Temps clair, agréable et tempéré ; vent du sud-ouest. On dégage les navires pour les faire entrer dans le port et on recrute les soldats qui monteront à bord pour l'attaque. On protège les ponts des navires par des barricades de mousse.

### **25 juin (vendredi)**

Vent du sud-est et brouillard ; vent du sud-ouest dans l'après-midi. Tir nourri des batteries provinciales. On allume des feux de balise sur les collines à l'ouest de la ville pour guider la flotte de Warren. On apporte des échelles et des fascines à la batterie avancée en vue de prendre les murs d'assaut le lendemain si le vent permet à la flotte de forcer l'entrée du port. Tir de contre-attaque nourri mais peu efficace des Français contre la batterie avancée.

### **26 juin (samedi)**

Temps clair avec vent du sud-ouest. Un drapeau parlementaire est hissé par la forteresse : on demande une trêve pour étudier les conditions de capitulation. Toute fusillade cesse.

### **27 juin (dimanche)**

Temps brumeux et frais avec vent d'est. Conditions de capitulation acceptées et fin du siège.

### **28 juin (lundi)**

Forte pluie dans l'après-midi. L'armée des Provinciaux prend possession de la ville et de la batterie de l'Île.

## **Appendice B. William Shirley aux lords de l'Amirauté : plan d'attaque contre Louisbourg**

---

NOTE DE SERVICE. Dans le but d'attaquer Louisbourg par surprise ce printemps, il est proposé d'embarquer d'ici 3000 hommes de troupe à bord de sloops et de goélettes et de se rendre, bien armés, à Canso, qui doit être notre lieu de rendez-vous, puisque l'endroit est à moins de 20 lieues de Louisbourg ; et comme il n'est pas certain qu'autant de navires pourront rester de compagnie une fois arrivés audit port, de saisir l'occasion de faire voile de là pour être à la pointe Gaberus [*sic*] au crépuscule, à 3 lieues à peine de Louisbourg, puis de pousser avant dans la baie, et aussitôt que lesdits navires seront à l'ancre, de doter toutes les baleinières disponibles d'un équipage et de les envoyer aussi près du rivage que possible, de façon qu'il soit le plus difficile de les repérer, & quand ils arriveront dans l'anse devant la partie basse du mur, de débarquer si la mer le permet et d'escalader l'endroit si possible & si non, comme le mur est un peu plus bas de l'autre côté de la porte est [Maurepas], non loin de l'endroit où il y a des piquets sur une grande distance en travers de l'étang, d'aller vers le mur sur la plage de l'autre côté de l'étang, lequel, étant gelé pendant tout le mois de mars n'est guère difficile à traverser ; toutefois, si le temps les empêche de débarquer à l'endroit désigné plus haut, qu'ils longent le rivage jusqu'à une longue pointe de rochers qui se dirige vers l'île et au bout de laquelle se trouve un chenal par où les chaloupes pourront passer ; qu'ils y aillent et qu'ils reviennent jusqu'à la rive en suivant les rochers, et qu'ils débarquent à la porte est sur une pointe [pointe de Rochefort], et comme il y a

des maisons à cet endroit, cela les empêchera d'être vus, mais une embarcation devrait y aller d'abord et surprendre les habitants de ces maisons un peu avant l'arrivée des autres. Chaque baleinière doit avoir à son bord deux échelles de quinze pieds qui peuvent être installées au milieu de l'embarcation sans nuire aux hommes ; mais les rameurs doivent demeurer immobiles sur cette pointe jusqu'à ce qu'ils jugent que le gros des troupes a atteint la ville et un détachement composé d'autant d'hommes qu'il faut doit être prêt à attaquer la Grande Batterie. S'il n'y a pas de glaces flottantes sur la rive, il faut attendre la marée basse.

Le reste des hommes doit contourner les piquets par la porte nord [porte Frédéric], et quand ils les auront contournés avec leurs échelles de quinze pieds, ils escaladeront le mur face au port, ce qui représente un détour d'un quart de mille, et il faudra absolument fixer à quel moment tous devront attaquer ensemble, ce qui peut être fait en s'entendant sur une certaine heure juste avant le jour, qui est le moment où le sommeil se fait le plus sentir, et le commandant de chaque détachement devra connaître cette heure, et quand sa montre marquera l'heure, il devra commencer sans cérémonie ; se découvrant attaqué à tant d'endroits différents à la fois, l'ennemi connaîtra probablement une confusion telle que nos hommes auront le temps de pénétrer sans être molestés ; & il est à noter que lorsque les hommes marchent à partir de ce point, le mur bas est à gauche de la porte et les piquets à droite ; comme toutes les troupes ennemies sont à l'intérieur de la citadelle sauf pour une petite garde ou deux il faudra beaucoup de temps avant que les hommes soient habillés et prêts à marcher, et même alors ils seront presque à l'autre bout de la ville.

Voilà qui peut probablement réussir, mais si un accident empêchait les choses de se dérouler ainsi, il faudra réagir en conséquence & si nos gens étaient découverts et repoussés, étant en nombre suffisant pour commander le terrain, il faudra

pour réduire la place réunir tous les navires possibles et les mettre à croiser à l'embouchure du port de façon qu'ils interceptent leurs navires de provision, qu'ils attendent sous peu étant très à court de provisions, et qu'ils interceptent de même tout transport de troupe, et pour que nos hommes ne soient pas découragés d'avoir été repoussés, il faudra envoyer 12 canons de neuf livres et deux petits mortiers avec obus, etc. et une quantité de provisions, de façon à les bombarder et à essayer de pratiquer des brèches dans leurs murs puis de les envahir : et si les navires avaient la chance de s'emparer de leurs provisions et les forces terrestres de prendre tout leur bétail et de les tenir constamment occupés, il leur sera impossible de tenir la place jusqu'à la fin de juillet par manque de provisions.

Pour mieux assurer la retraite au cas où une force navale supérieure arriverait de France et chasserait les nôtres de la côte, il faudra garder deux petits vaisseaux avec environ deux cents hommes à Canso, & que le lendemain du jour où la flotte aura fait voile vers Louisbourg, ces vaisseaux appareillent pour arriver à la nuit, puisqu'il n'y a que six lieues de Canso à Saint-Pierre, ils peuvent s'y rendre avant le jour et surprendre la place, qui est un excellent port pour les petits vaisseaux, mais où l'eau n'est pas assez profonde pour les vaisseaux de la taille de ceux qui pourraient chasser les nôtres de la côte, aussi les vaisseaux de retraite seront-ils là en toute sécurité et les troupes pourront les rejoindre par voie de terre ; il y aura un autre avantage à surprendre cette place, car il s'y trouve toujours un certain nombre d'Indiens avec leurs familles qui restent avec un prêtre français non loin des habitants français, et le butin pris à cet endroit paiera nos dépenses et plus. Il est à noter que pendant que nos soldats assiègeront la ville, ils pourront envoyer des détachements et détruire toutes les pêches de l'île et du côté nord du port, ce qui ruinera leur pêcherie pour quatre ou cinq ans ; et comme il est impossible de ne pas prendre la batterie Royale au moins, cela exposera

considérablement leur port à une attaque par mer venue d'Angleterre ; quant aux nouvelles batteries dans la ville, la plupart de leurs embrasures n'ont pas de canons et deux portes en pointe de diamant situées face au port peuvent être détruites en un instant par nos pièces puisqu'elles ont à peine deux pouces et demi d'épaisseur.

Nota : Les effectifs complets sont de 700 hommes, dont 50 dans chacune des deux batteries, soit la batterie Royale et la batterie de l'Île, et 50 morts, malades, etc. ce qui fait à peine 550, et le nombre du reste des hommes en état de se battre dans la ville ne dépasse pas 300, et les troupes suisses qui sont leurs meilleures troupes sont extrêmement mécontentes et ont l'esprit à la révolte ; de plus, à Saint-Pierre il y a peut-être environ 200 hommes dans des maisons éparses, et dans les faubourgs de la ville de Louisbourg hors les murs, environ 200. Il est improbable qu'il y ait plus de deux navires de 30 ou 40 canons avec M. Duvivier transportant le premier des recrues et des approvisionnements, et même s'il venait une force navale, nos 3000 hommes commanderaient le terrain, et continueraient de le faire jusqu'à ce qu'ils reçoivent protection et renforts d'Angleterre.

*Mention* : Lettre et plan du gouverneur Shirley, 29 janvier 1744 [V.S.]<sup>1</sup>

## ***Appendice C. « Instructions données par William Shirley, gouverneur du Massachusetts, à William Pepperrell, lieutenant général des forces levées en Nouvelle-Angleterre, en vue d'une expédition contre les établissements français de l'île du Cap-Breton »***

---

MONSIEUR,

Les officiers et les soldats de l'expédition contre les établissements français du Cap-Breton, sous votre commandement, étant embarqués, et l'artillerie, les munitions, les armes, les provisions, etc. nécessaires étant embarquées à cette fin, nous vous ordonnons par la présente de vous présenter à bord du senau Shirley Galley, commandé par le capitaine John Rouse, et en vertu du brevet d'officier que vous avez reçu de moi, d'assumer le commandement de tous les navires, transporteurs ou croiseurs, de cette province et des provinces voisines qui sont destinés à cette expédition ; et de toutes les troupes levées pour ladite expédition, par ce gouvernement et par ceux des provinces voisines ; et de vous rendre avec lesdits vaisseaux et lesdites troupes, si le vent et le temps le permettent, à Canso, qui doit absolument être le point de rendez-vous de la flotte. À votre arrivée à cet endroit, vous devrez ordonner à deux compagnies de quarante hommes chacune avec les officiers requis, de débarquer, de prendre possession de l'endroit et de s'y maintenir ; vous nommerez un des deux capitaines commandant de tout le détachement ; ce détachement devra avoir l'ordre de débarquer sans délai et d'ériger un blockhaus sur la

colline de Canso, où il y en a un vieux, et d'y hisser les couleurs de l'Angleterre ; de l'entourer de piquets et d'une palissade, de façon que le carré ait à peu près cent pieds de côté, ce pour quoi il devrait rester suffisamment de piquets de clôture. Ce détachement devra aussi installer là huit canons de neuf livres, pour la sécurité du port ; et construire une batterie en terre, à l'endroit le mieux approprié ; il faudra garder les provisions, etc. dans le blockhaus, ou dans un hangar, ou dans tout autre bâtiment construit à cet effet à l'intérieur de la palissade : Et il faudra leur laisser les outils nécessaires ; également un menuisier ou deux, et un maçon, s'il n'y en a pas parmi eux, pour construire une cheminée et autres. Et le capitaine Donahew et le capitaine Becket, avec leurs navires, devront les desservir et auront l'ordre de suivre de temps à autres les ordres du commandant, à moins d'un contre-ordre de votre part, après qu'ils auront été, avec un détachement de deux cents autres hommes et leurs transports, à Saint-Pierre, sur l'île du Cap-Breton, et détruit cet établissement où, vous serez heureux de l'apprendre, pour votre gouverne, il y a environ deux cents habitants et un certain nombre d'Indiens, tous dans des maisons éparses, sans aucune défense régulière : ce détachement additionnel, après avoir exécuté vos ordres à Saint-Pierre, devra suivre et rejoindre la flotte dans la baie de Chapeaurouge [Gabarus], où vous devrez aller, avec la flotte de Canso, pour attaquer la ville de Louisbourg, qui pense-t-on peut être prise par surprise, si on n'y a pas été averti de notre venue. Pour éviter cela, le capitaine Donahew et le capitaine Becket vous auront devancés et auront croisé de cap Canso à Whitehead et dans les environs pour s'assurer qu'aucune chaloupe ni aucun autre navire, de pêche ou de chasse, ne soit sur la côte, ne découvre l'approche de notre flotte, et ne s'échappe avec cette information ; et si vous avez de bonnes raisons de croire que vous n'êtes pas découvert, et que vous pouvez arriver à les prendre par surprise, pour ce faire, vous

devrez quitter Canso de façon à arriver à la baie de Chapeaurouge vers neuf heures du soir, ou plus tôt ou plus tard, car vous devez compter sur le vent, le temps et l'obscurité de la nuit ; veillez à ce que la flotte reste bien à l'est et en même temps assez loin au large pourront pousser dans la baie, au moins pour être capables de débarquer dans l'Anse du Point Plat [sic], en quatre divisions distinctes ; chaque division bien regroupée si possible, pour éviter les désordres ; et dès que les transports seront à l'ancre, les troupes qui devront être en tenue, devront être immédiatement débarquées, par les baleinières, de la meilleure façon possible compte tenu de la célérité nécessaire, pour garder chacune des quatre divisions regroupée, formant un corps distinct, qui devra avancer ainsi dès que possible. Trois divisions, deux de six cents hommes chacune et une de quatre cents hommes, devront avancer d'aussi près que possible, derrière une arête de collines, vers l'ouest de la ville, à environ un mille et demi, et là les deux détachements de six cents hommes chacun devront faire halte et rester très silencieux ; pendant ce temps, l'autre détachement de quatre cents hommes poursuivra sa marche, suivant les collines et sous le couvert desdites collines, contournant vers le nord-ouest et vers le nord, etc. jusqu'à ce qu'il arrive derrière la grande batterie, où il devra s'arrêter, en attendant le signal convenu de marcher immédiatement vers ladite batterie et de l'attaquer ; à ce signal les deux autres détachements devront avancer aussi vite que possible vers la porte ouest de la ville jusqu'à ce qu'ils arrivent aux maisons, puis un détachement devra se rendre, sans tenir compte des maisons, jusqu'à la porte et attaquer à cet endroit ; les autres marcheront jusqu'à une colline vers le sud-ouest du mur (en capturant les habitants qui se dirigeront vers cet endroit depuis leurs maisons quand ils nous verront entre eux et la porte) et se posteront derrière ladite colline pour assurer, au besoin, la retraite des attaquants. Entre-temps, le quatrième détachement prévu, qui comprendra les six cents

hommes placés dans les baleinières, débarquera sur une pointe de terre appelée Point Blanche [*sic*], d'où ils longeront la côte jusqu'au mur bas de la ville, qui est près de la mer du côté sud-est de la ville et où devrait avoir lieu la première tentative si possible. Là, ce détachement devra escalader le mur et pénétrer si possible dans la ville, avançant aussi vite qu'il peut vers la citadelle ; s'emparant d'un poste de garde entre eux et le poste de garde de la citadelle, et continuer jusqu'au poste de garde de la citadelle ; et si les troupes ennemies n'ont pas été attirées vers l'extérieur, ils devront couvrir la sortie de la citadelle en se plaçant sur le glacis, de chaque côté, et couvrir les fenêtres des appartements du gouverneur, qui donnent sur les remparts, à l'extrémité sud-est de la citadelle, tandis qu'un détachement ira au poste de garde de la porte ouest et s'en emparera ; le guichet du moins, sinon la porte, devra être ouvert pour que le détachement puisse entrer. S'ils n'arrivent pas à escalader la place, ce qu'ils doivent s'efforcer de faire en contournant les ouvrages de la porte ouest, du côté de l'eau, jusqu'au mur [du quai] du côté nord de la ville, face au port, ils doivent essayer d'escalader aussi près de la batterie du poste de garde que possible pour éviter d'être ennuyés par le bastion du nord-est [Maurepas], lequel, en tirant sur nos hommes, mettrait en danger ses propres gardes et la porte. Ici, s'ils entrent, ils doivent s'emparer du poste de garde et ouvrir le guichet ou la porte et signaler leur réussite, jusque-là, au détachement en route vers la colline, et se diriger vers la citadelle, etc. conformément aux ordres donnés précédemment à l'autre détachement. Le problème sera de contourner un certain nombre de piquets, ou de passer par-dessus ou à qu'elle ne soit pas vue de la ville le jour ; et le soir, ils dev travers, car ces piquets sont perpendiculaires à l'ouvrage, dans le port, et peuvent être coupés facilement à marée basse, ou jetés à terre par la force à l'aide des grappins et des crochets transportés à cette fin ; et si l'un de ces détachements a la chance de péné-

trer dans la ville, celle-ci pourra être prise ; mais s'ils échouent tous les deux, ils devront battre en retraite derrière la colline où l'autre détachement sera posté pour les couvrir et les recevoir.

Vous devez ordonner, Monsieur, que l'attaque contre la grande batterie [batterie Royale] se fasse en pénétrant par la partie basse du mur qui n'est pas terminé à l'extrémité est ; c'est pour cette raison que nous envoyons des fascines et des échelles, dont on n'aura peut-être pas besoin, de même que des échelles plus longues pour escalader le mur aveugle ou l'arrière des casernes de ladite batterie si l'occasion s'en présente ; ce matériel devra être transporté par les membres du détachement qui aura eu l'ordre d'attaquer, tout comme les deux autres détachements devront transporter les échelles nécessaires pour l'escalade, etc. Pour votre gouverne, veuillez noter qu'il y a dans cette batterie un capitaine et cinquante hommes au moins.

Si vous tentez d'attaquer par surprise, vous devrez à tout prix capturer les habitants du faubourg pour éviter qu'ils ne rejoignent ceux de la ville (sauf les femmes et les enfants, qui pourront tous être envoyés dans la ville, si l'ennemi en veut), que l'attaque soit un succès ou non ; en cas d'échec, vous devrez continuer d'attaquer de la façon la mieux adaptée à la configuration du terrain, en attendant que l'artillerie, les bombes, etc. soient transportées depuis la baie de Chapeaurouge jusqu'à l'armée : pour accélérer les choses, il faudra laisser autant d'hommes que possible pour faciliter le débarquement du nécessaire et aider les officiers, etc. du train d'artillerie et leur envoyer immédiatement des renforts du corps principal, dès que vous aurez renoncé à attaquer la ville par surprise, de façon à harceler au plus vite les ouvrages ennemis, etc.

S'il arrivait que des renseignements ou une découverte vous incitent à renoncer à l'effet de surprise et que l'ennemi soit alerté, vous jugerez sans doute nécessaire, pour éviter tout



accident avant le débarquement des troupes, d'envoyer un nombre approprié d'éclaireurs qui, s'ils découvrent une embuscade ou des préparatifs pour vous recevoir, devront vous en avertir par des signaux ou en ne revenant pas ; vous devrez peser tout cela et si rien ne s'oppose au débarquement, il vaudra mieux, pour maintenir l'ordre, débarquer les hommes régiment par régiment ; ceux-ci pourront être formés et alignés à une distance appropriée à mesure qu'ils débarquent, jusqu'à ce que tout soit terminé. Mais si vous rencontrez de l'opposition et si on veut vous empêcher de débarquer, ou si vous avez du mal à le faire, vous devrez alors faire une feinte pour attirer l'ennemi loin du lieu prévu du débarquement, ou du moins pour diviser ses forces ; puis, selon la profondeur de l'eau, certains des navires, soit en se plaçant par le travers, soit en manoeuvrant sur l'ancre, devront couvrir le débarquement, tant par leur tir sur l'ennemi que par la fumée de leur poudre.

S'il n'est pas réaliste de penser surprendre la ville et que vous décidez de surprendre plutôt la grande batterie, que le détachement chargé d'attaquer la grande batterie soit le premier débarqué et que le suivant soit le détachement chargé de le couvrir, conformément aux ordres donnés à ce sujet, que vous avez avec vous ; et qu'il marche jusqu'à la colline, à l'ouest de la ville, dont il a déjà été question, où le détachement de couverture devra s'arrêter et observer les mouvements de l'ennemi, lequel, s'il fait une sortie, doit avoir le loisir de s'avancer jusqu'à ce qu'il se trouve entre la ville et eux, puis être pris entre deux feux et empêché de battre en retraite ; ou, si cela n'est pas nécessaire, il pourra servir de défense au cas où les troupes de la ville feraient une sortie vers Chapeaurouge dans le but d'empêcher notre débarquement : dans ce cas, la grande batterie devra être attaquée conformément aux ordres plus haut, si la nuit est favorable et vous incite à donner l'ordre d'attaquer la batterie de l'Île aussi (dont la capture est de la plus haute importance pour nous) ; vous devrez confier

l'attaque à un certain nombre de baleinières qui devront débarquer un détachement de trois cents hommes à l'arrière de l'île, ou dans une petite anse sablonneuse bien connue à la pointe sud-est, juste à l'endroit où finissent les rochers ; à l'un ou l'autre de ces deux endroits, si le temps est très calme, ils pourront débarquer avec succès et, le cas échéant, ordonner immédiatement un bombardement, etc. contre la ville, et poster une garnison à la batterie composée d'autant d'hommes que vous le pouvez et qui devront manoeuvrer les pièces au cas où l'ennemi s'approcherait ensuite par la mer.

Quand toutes les troupes seront à terre, la première chose à faire sera de marcher jusqu'à ce que vous trouviez et preniez un endroit propice pour établir votre camp ; lequel doit être aussi près que possible d'un ruisseau ou d'un point d'eau ; et dès que cela sera fait et que le terrain aura été marqué par les quartiers-maîtres, qui devraient, chacun, avoir des couleurs permettant de distinguer chaque régiment, les tentes devront être montées, dans les règles et aux intervalles habituels, si possible ; et devant chaque régiment, [il faudra poster] une garde avec des tentes, qui est appelé la garde du camp et qui prend sa faction le matin, les sentinelles prenant leur poste au coucher du soleil les armes parées. Les capitaines d'artillerie et les commissaires aux vivres devraient tout ce temps se préparer à débarquer ce dont ils ont la charge ou faire ce que vous leur aurez ordonné ; il s'agit, tout d'abord, des pièces de campagne, débarquées au moyen de chèvres et autres, qu'ils auront avec eux ; des mortiers cohorns et des dispositifs connexes, pour tenir l'ennemi à l'écart et l'empêcher de faire une reconnaissance dans votre camp. Et quand vous serez installés, la première chose que vous et votre conseil devrez naturellement considérer sera le mode d'opération ou le plan à suivre et les étapes nécessaires pour y arriver ; et comme à ce moment l'ennemi sera sur ses gardes, si la grande batterie n'a pas encore été prise, il faudra à tout prix s'en emparer ; et

alors, vous serez bientôt en mesure de déterminer si l'endroit peut être tenu par un détachement de nos hommes ou non ; et si les canons de la ville empêchent nos hommes de tenir et si les hommes ne sont pas en sécurité à cet endroit, vous devrez ordonner que tous les dommages possibles soient faits, en tirant sur la ville et sur la batterie de l'Île pendant aussi longtemps que vous pourrez ; puis vous démolirez l'arrière de la batterie, de façon que nous ayons ces canons pour commander l'entrée du port, confiée à un détachement posté à l'arrière de la colline, hors de portée de la ville et qu'ils aient à l'occasion une diversion ; si la batterie ne peut être conservée dans un état ou un autre qui vous soit utile, détruisez le tout ; brûlez les affûts, clouez les pièces et démontez les tourillons, etc. Mais comme cette batterie pourra vous rendre d'infinis services si vous arrivez à la tenir, gardez-la aussi longtemps que possible. Ensuite, vous devez vous attacher à détruire leurs bateaux de pêche, maisons, échafauds, claies, etc. (Nota : ces dernières peuvent servir de fascines au besoin et ne devraient donc pas être brûlées immédiatement). Ce faisant, vous devez prendre garde que vos détachements mobiles soient aussi bien couverts que possible ou que la nature de leur entreprise l'exige ; et comme vous ferez des prisonniers, de qui vous pourrez peut-être obtenir de l'information sur laquelle vous appuyer (en exerçant, bien entendu, toute la prudence voulue), vous pourrez vous lancer dans des entreprises de plus grande conséquence pour bloquer la ville par voie de terre. Pour ce faire, vous devrez absolument installer votre camp aussi près des assiégés que vous le pourrez, sans vous exposer à leur tir au hasard, dont vous pourrez juger des conséquences pendant votre approche. Et l'opinion générale veut que le meilleur endroit où vous installer soit la colline devant la porte ouest ; mais il faudra alors que ce soit au moins assez loin derrière la colline pour que les assiégés ne sachent pas exactement où. Vers le sud-ouest du bastion de la citadelle, à un bon demi-

mille de là, se trouve une colline rocheuse qui pourrait être très utile au moment d'attaquer la ville, car on pourrait y couvrir un certain nombre de nos hommes et installer quelques canons, au sommet, de la façon que vous jugerez la meilleure quand vous serez sur place ; vous pourrez y garder les bombardiers et autres constamment occupés, surtout à essayer de démolir leur dépôt, la citadelle, les murs, etc. qui sont tous bien à la vue. Mais vous devez à tout prix empêcher une approche entre les murs de la ville et cette colline, car on doit faire sauter le glacis qui se trouve devant l'ouvrage ; mais si vous pouvez sous le couvert des maisons, des débris, etc. attaquer la porte ouest à l'aide d'une petite batterie, vous pourrez espérer réussir ; car le mur à cet endroit est faible et on peut y pratiquer une brèche, ce dont, quand vous serez en vue de la place, vous pourrez mieux juger en termes de réalisation et de conséquence.

Comme il n'y a aucun doute que le détachement qui ira à Saint-Pierre réussira dans son entreprise, vous pouvez compter qu'un certain nombre de Français et d'Indiens, du moins autant qui s'échapperont, iront se réfugier à Louisbourg ; vous ferez donc bien d'ordonner que tous les détachements fassent le guet pour les repérer, de même que les habitants et les soldats qu'on peut raisonnablement s'attendre à trouver dans les bois, coupant du bois, fabriquant des palissades, etc. au nord-ouest de la grande batterie.

Quand les transports auront été débarqués dans la baie de Chapeaurouge, où il conviendra de les garder aussi longtemps que possible pour que le débarquement s'effectue en toute sécurité, et quand il leur faudra quitter la baie, vous devrez leur avoir ordonné de partir pour Canso où ils resteront dans l'étang en attendant d'autres ordres ; ils seront là sous la surveillance d'un croiseur, qui devra manoeuvrer de façon à se tenir parfois au large du port de Louisbourg, avec les autres, et, quand le vent le permettra, y aller et les surveiller.

## Appendice C

Comme il sera de la plus haute importance que je sois avisé du déroulement des opérations et de la situation dans votre camp, vous devrez employer trois ou quatre de vos meilleurs transports pour faire la navette, et demander au commandant de Canso de vous communiquer aussi les renseignements qu'il aura recueillis ; vous ordonnerez aux capitaines de ces avisos ou paquebots postaux, de temps en temps, à leur arrivée ici, d'arrêter au château et de me transmettre leurs paquets, par l'embarcation du château ; et de se tenir prêts à repartir dès qu'ils auront reçu les dépêches qui vous seront destinées, que je prendrai soin de leur faire parvenir sans délai. Ainsi, vous pourrez me faire savoir de quels approvisionnements, de quelles munitions, etc. vous aurez besoin ; et les troupes seront d'autant plus satisfaites qu'elles sauront que leur sort nous est connu. Les hommes qui conviennent le mieux pour cette tâche sont le capitaine Joseph Smith, le capitaine Michael Hodge et le capitaine Moses Bennett, et d'autres, selon votre jugement.

Que les transports quittent la baie de Chapeaurouge ou non, donnez-leur l'ordre formel de remplir toutes leurs barriques d'eau vides ; et, s'ils le font et se rendent à Canso pour aider à faire le travail à cet endroit, qu'ils se tiennent toujours prêts à faire voile dès que vous leur en donnerez l'ordre.

Dès votre arrivée à Chapeaurouge, faites décharger un transport et envoyez-le vite à Saint-Jean de Terre-Neuve avec les paquets que je destine aux capitaines des bâtiments de guerre de cette station ; et dès que la grande batterie sera prise, transmettez-moi vite la nouvelle et, si vous croyez votre victoire probable, écrivez aussi en Angleterre ; adressez votre message à Sa Grâce le duc de Newcastle et ordonnez au capitaine de se présenter à Christopher Kilby, Esq. agent de la province, avec le message, dès son arrivée à Londres ; si M. Kilby est absent, qu'il se rende directement au bureau du duc de Newcastle.

Quant aux prisonniers que vous ferez à Louisbourg, etc. envoyez-les ici de la meilleure façon possible et dès que possible, pour éviter qu'ils ne vous causent des problèmes inutiles et pour réserver vos vivres pour les troupes.

En cas d'urgence, vous devrez réunir un conseil de guerre et agir au plus vite suivant ses avis ; et ce conseil devra être composé de vous-même (agissant comme président), et des autres officiers généraux, des colonels des régiments, de leurs lieutenants-colonels et du capitaine du train d'artillerie sous vos ordres, cinq d'entre eux formant quorum. Votre secrétaire tiendra un registre des délibérations de ces conseils de guerre.

Vous souhaitant tous les succès possibles au service de Sa Majesté, je demeure, Monsieur, votre ami et votre serviteur dévoué, W. SHIRLEY

Boston, 19 mars 1744-1745 [V.S.]

À l'Honorable William Pepperrell, Esq.

Lieutenant général des forces levées dans cette province et dans les provinces voisines en vue de l'expédition contre les établissements français du Cap-Breton.<sup>1</sup>

## **Appendice D. Conditions pour la capitulation de Louisbourg, 27 juin 1745**

---

Le camp devant Louisbourg, 16 juin 1745 [V.S.]

MONSIEUR

Nous avons devant nous votre lettre de ce jour, de même que les diverses conditions de capitulation aux termes desquelles vous vous proposez de rendre la ville et les fortifications de Louisbourg ainsi que les territoires adjacents qui sont sous votre gouverne à Sa Majesté britannique pour qu'ils soient livrés aux forces de Sa Majesté assiégeant actuellement ladite place sous notre commandement, conditions auxquelles nous ne pouvons en aucun cas souscrire, mais comme nous sommes désireux de vous traiter avec générosité, nous vous soumettons à nouveau les termes de reddition proposés dans notre sommation du 7 mai dernier, et vous allouons et promettons ce qui suit, à savoir :

Premièrement, que si vos propres navires s'avèrent insuffisants pour le transport de vos personnes et de vos effets en France, nous vous fournirons les vaisseaux nécessaires à cette fin, de même que les provisions de voyage que vous ne pouvez réunir vous-mêmes

Deuxièmement, que tous les officiers de la garnison et les habitants de la ville puissent demeurer dans leurs maisons avec leurs familles et pratiquer librement leur religion et que nul ne soit autorisé à les molester ou à les maltraiter jusqu'à ce qu'ils puissent être transportés en France

Troisièmement, que, dès après la reddition de la ville et de la forteresse, les sous-officiers et les soldats soient placés à

bord de navires de Sa Majesté britannique en attendant leur transport en France

Quatrièmement, que tous les malades et les blessés soient soignés aussi bien que les nôtres

Cinquièmement, que le commandant en chef de la garnison ait le droit de faire sortir deux wagons couverts qui seront inspectés seulement par un de nos officiers, lequel s'assurera qu'ils ne contiennent pas de matériel de guerre

Sixièmement, que, si vous désirez que certaines personnes de la ville ou de la garnison ne soient pas vues par nous, ces personnes soient autorisées à porter un masque

À ceci nous consentons et nous engageons, pourvu que vous respectiez les conditions suivantes, à savoir :

Premièrement, que ladite reddition et l'exécution de tout ce qui précède aient lieu dès que possible

Deuxièmement, qu'en gage d'exécution ponctuelle de ceci, la batterie de l'Île ou l'une des batteries de la ville soit remise avec toute l'artillerie et le matériel de guerre qui s'y trouvent aux troupes de Sa Majesté britannique à six heures cet après-midi

Troisièmement, que les bâtiments de guerre de Sa Majesté britannique qui se trouvent actuellement devant le port soient autorisés à pénétrer dans le port de Louisbourg sans encombre dès que, après six heures cet après-midi, le commandant en chef de ces bâtiments l'estimera nécessaire

Quatrièmement, qu'aucun des officiers, des soldats ou des habitants de Louisbourg qui sont sujets du roi de France ne lève les armes contre Sa Majesté britannique ni contre aucun de ses alliés jusqu'à l'expiration d'un délai de douze mois à partir de maintenant

Cinquièmement, que tous les sujets de Sa Majesté britannique qui sont actuellement vos prisonniers soient immédiatement libérés ; si ces conditions ne sont pas remplies, nous ne

traiterons pas davantage avec vous et nous nous en remettrons au sort des armes.

W. Pepperrell  
P. Warren  
Mons Du Chambon

\* \* \*

Le camp devant Louisbourg, 16 juin 1745 [V.S.]

MONSIEUR,

J'ai appris par un otage que vous consentez à rendre la ville et la forteresse de Louisbourg ainsi que les territoires adjacents, etc. selon les termes qui vous ont été proposés aujourd'hui par le commodore Warren et moi-même, sauf que vous désirez que vos troupes puissent sortir de la garnison avec armes et couleurs — qui seront alors confiées à notre garde jusqu'à l'arrivée desdites troupes en France, où elles leur seront rendues, ce à quoi je consens & vous envoie un otage pour l'exécution de nos promesses & j'ai fait dire au commodore Warren que s'il y consent également, il devra envoyer un détachement à terre prendre possession de la batterie de l'Île.

Wm Pepperrell  
Mons Du Chambon<sup>1</sup>

## Notes

### Avant-propos

- 1 Dans tout le texte, les dates sont celles du nouveau calendrier même si l'Angleterre et les colonies américaines n'ont adopté le calendrier grégorien qu'en 1752.

### Historique

- 1 Dans le cas des bâtiments « de bois », il s'agit de constructions de bois de charpente. Les constructions dites « de piquets » ou de pieux se composaient de pieux enfouis côte à côte dans le sol ou reposant sur une sole de bois.
- 2 Pour une étude détaillée de l'établissement et des débuts de Louisbourg, voir John Stewart McLennan, *Louisbourg From Its Foundation to Its Fall, 1713-1758* (Londres, Macmillan, 1918), p. 1-127. Walter L. Dorn, dans *Competition for Empire, 1740-1763* (New York, Harper and Bros., 1940), p. 165, écrit : « Louisbourg, plus utile comme base navale que comme forteresse..., était admirablement placée pour des incursions contre le commerce côtier américain, mais son importance primordiale tenait au fait qu'elle se trouvait à la porte du Saint-Laurent, la voie naturelle menant au cœur du Canada. » Gerald S. Graham, dans *Empire of the North Atlantic. The Maritime Struggle for North America* (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1950), p. 116, écrit que Louisbourg promettait d'être « une base naturelle pour la protection des profitables pêcheries françaises, un centre de distribution capable de rivaliser avec Boston, en Nouvelle-Angleterre, et un tremplin permettant de réaliser le rêve maintes fois exprimé de reprendre la Nouvelle-Écosse ».
- 3 George A. Rawlyk « New England Origins of the Louisbourg Expedition of 1745 », *Dalhousie Review*, vol. 44, n° 4 (hiver 1964), p. 471.
- 4 Howard H Peckham, *The Colonial Wars, 1689-1762* (Chicago, Univ. of Chicago Press, 1964), p. 97-98 ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 109-111 ; George F.G. Stanley, *Canada's Soldiers : The Military History of an Unmilitary People* (Toronto, Macmillan, 1960), p. 53-54.

- 5 George M. Wrong, éd., *Louisbourg in 1745: The Anonymous « Lettre d'un Habitant de Louisbourg » (Cape Breton), containing a Narrative by an Eye-witness of the Siege in 1745* (Toronto, Warwick & Rutter, 1897), p. 15.
- 6 Voir John A. Schutz, *William Shirley, King's Governor of Massachusetts* (Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press, 1961) ; Leonard W. Labaree, dans « The Royal Governors of New England », *Colonial Society of Massachusetts, Transactions, 1933-37*, vol. 32 (1937), p. 120-131, traite des gouverneurs royaux du Massachusetts et du New Hampshire et de leur oeuvre, depuis sir Edmond Andros jusqu'à Thomas Gage.
- 7 John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 131 ; Beamish Murdoch, *A History of Nova Scotia or Acadie* (Halifax, J. Barnes, 1866), vol. 2 (extraits), p. 46-47 ; Usher Parsons, *The Life of Sir William Pepperrell* (Boston, Little, Brown, 1856), p. 48.
- 8 William Shirley, *Correspondence of William Shirley, Governor of Massachusetts and Military Commander in America, 1731-1760*, éd. Charles H. Lincoln (New York, Macmillan, 1912) (ci-après *Correspondence*), vol. 1, p. 159-160. Voir aussi Massachusetts. Secretary of the Commonwealth, Division of Public Records, Court Records, 17, 4, p. 629 ; Canada. Archives nationales (ci-après ANC), MG11, PRO, CO5, vol. 5, 900, p. 147.
- 9 John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 133.
- 10 Herbert Richmond, *The Navy in the War of 1739-48* (New York, Macmillan, 1912), vol. 2, p. 202. Pour un sommaire de la carrière de Warren, voir *Dictionary of American Biography* (New York, Scribner's, 1928-1936), vol. 19, p. 485-487.
- 11 Herbert Richmond, *op. cit.*, vol. 2, p. 204 ; ANC, MG12, Admiralty Records I, liasse 3817, p. 405-413, Shirley à Warren, 29 janvier 1744-1745 (V.S.).
- 12 William Shirley, *Correspondence*, vol. 1, p. 196-199, Warren à Shirley, 24 février 1744-1745 (V.S.), cité dans Shirley à Newcastle, 27 mars 1744-1745 (V.S.) ; John A. Schutz, *op. cit.*, p. 95.
- 13 Herbert Richmond, *op. cit.*, vol. 2, p. 209.
- 14 Francis Parkman, *A Half-Century of Conflict* (Boston, Little, Brown, 1903), vol. 2, p. 64.
- 15 Benjamin Franklin, *The Works of Benjamin Franklin*, éd. John Bigelow (New York, G.P. Putnam Sons, 1904), vol. 4, p. 127, Franklin à John Franklin, [mai?] 1745.
- 16 Louis Effingham de Forest, éd., *Louisbourg Journals 1745* (New York, Society of Colonial Wars, 1932), p. 110. Il semble s'agir là d'une copie quelque peu différente du rapport original de la campagne, daté du 20 octobre 1745 (V.S.) envoyé par le gouverneur Shirley en Angleterre, et qu'on peut voir aux ANC, MG11, PRO, CO5, vol. 900, p. 248ss. Voir aussi Seth Pomeroy, *The Journals and Papers of Seth Pomeroy, Sometime General in the Colonial Service*, éd. Louis Effingham de Forest (New York, Society of Colonial Wars, 1926), p. 14n.
- 17 John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 137-138 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 14. Pour une défense des gestes posés par le Rhode Island, voir John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 144-146, Governor Warton to the Agent of Rhode Island in London, 20 décembre 1745 (V.S.).
- 18 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 2.
- 19 Henry Sweetser Burrage, *Maine at Louisbourg* (Augusta, Burleigh and Flint, 1910), p. 19.
- 20 *Massachusetts Historical Society, Collections* (ci-après *MHSC*), sér. 6, vol. 10 (1899), p. 105-106 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 84 ; Usher Parsons, *op. cit.*, p. 51-52 ; Edmund M. Wheelwright, « A Frontier Family », *Colonial Society of Massachusetts, Publications*, vol. 1 (1892-1894), p. 300.
- 21 Colony of Connecticut, *Colonial Records of Connecticut 1744-50*, sér. 1, vol. 9 (1876), p. 81-89 ; John Russell Bartlett, éd., *Records of the Colony of Rhode Island and Providence Plantations, in New England* (Providence, A.C. Greene and Brothers, State Printers, 1856-1865), vol. 5 (1741-1756), p. 102-105 ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 136.
- 22 Jonathan Law, « Papers of Jonathan Law », *Connecticut Historical Society Collections*, vol. 2 (1907) ; *ibid.*, vol. 1 (1907), p. 275, Law à John Prentis, 1<sup>er</sup> avril 1745 (V.S.).
- 23 Usher Parsons, *op. cit.*, p. 51-55 ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 129-130 ; Bryon Fairchild, *Messrs. William Pepperrell: Merchants of Piscataqua* (Ithaca, Cornell Univ. Press, 1954), p. 175.
- 24 William Pepperrell, « The Sir William Pepperrell Journal », éd. Benjamin Green, *American Antiquarian Society, Proceedings*, vol. 20 (1909), p. 139.
- 25 Joseph Lister Rutledge, *Century of Conflict : The Struggle Between the French and British in Colonial America* (Garden City, Doubleday, 1956), p. 328 ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 137 ; Roger Wolcott, « Journal of Roger Wolcott at the Siege of Louisbourg », *Connecticut Historical Society, Collections*, vol. 1 (1860), p. 131.
- 26 « A Registry of Commissions in the Army Under the Command of the Hon. William Pepperrell, Esq., for an Expedition Against the French

## Notes des pages 11-17

- Settlements on Cape Breton », *American Historical Register* (juin 1895), p. 889-894 ; Henry S. Burrage, *op. cit.*, p. 19.
- 27 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 141 ; Howard M. Chapin, « New England Vessels in the Louisbourg Expedition, 1745 », *New-England Historical and Genealogical Register*, vol. 77 (janv.-avril 1923), p. 59-71, 95-110 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 180-183.
- 28 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 2-3 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 15.
- 29 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 6.
- 30 *Ibid.*, p. 185.
- 31 *MHSC*, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 19, Shirley à Pepperrell, 22 avril 1745 (V.S.).
- 32 *Ibid.*, sér. 6, vol. 10, p. 4.
- 33 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 74 ; William Pepperrell *et al.*, *An Accurate Journal and Account of the Proceedings of the New-England Land-Forces, During the Late Expedition Against the French Settlements on Cape Breton to the Time of the Surrender of Louisbourg* (Londres, s. éd., 1746), p. 10.
- 34 Cadwallader Colden, « Cadwallader Colden Papers », *New-York Historical Society, Collections*, vol. 3 (1743-1747), p. 108-109, James Alexander à Cadwallader Colden, 18 mars 1744-1745 (V.S.).

### Opérations préliminaires

- 1 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 149 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 68, 75, 112 ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 10 ; ANC, MG1, Dépôt des fortifications des Colonies (ci-après DFC), ordre 216, fol. 5(v.), rapport de Girard La Croix.
- 2 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 148 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 68, 74, 84 ; Benjamin Cleaves, « Benjamin Cleaves's Journal of the Expedition to Louisbourg, 1745 », *New-England Historical and Genealogical Register*, vol. 66 (1912), p. 117 ; ANC, MG11, PRO, CO5, vol. 900, p. 248ss. Voir aussi Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 112 ; William Shirley, *Correspondence*, vol. 1, p. 274, Shirley à Newcastle, 28 octobre 1745 (V.S.). Shirley joignit à cette lettre une copie du rapport officiel rédigé par Pepperrell et quatre autres officiers.
- 3 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 149 ; une carte historique de la région de la baie Gâbarus trouvée dans les dossiers du projet de Louisbourg montre les bâtiments de transport ancrés entre l'anse Freshwater et la pointe Plate.
- 4 *MHSC*, sér. 5, vol. 2 (1833), p. 126, Dr. Jeremy Belknap à Ebenezer Hazard, 10 mai 1782 ; Herbert Richmond, *op. cit.*, vol. 2, p. 211. Shirley lui-même aurait eu des doutes sur l'efficacité de ses instructions et, dans une lettre subséquente à Pepperrell, il autorisait le général à agir comme il l'entendrait en cas d'urgence. Voir *MHSC*, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 13, Shirley à Pepperrell, 22 mars 1744-1745 (V.S.).
- 5 William Shirley, « Instructions given by William Shirley, Governour of Massachusetts, to William Pepperrell, Lieutenant General of the forces raised in New-England, for an expedition against the French settlements on the Island of Cape Breton » (ci-après « Instructions »), *MHSC*, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 6-7.
- 6 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 272, Duchambon au Ministre.
- 7 ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.
- 8 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 272-274(v.), Duchambon au Ministre.
- 9 George M. Wrong, *op. cit.*, p. 11-12 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 273(v.), 274(v.)-275, Duchambon au Ministre.
- 10 John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 122 ; ANC, MG1, C<sup>11</sup>B, vol. 26, fol. 61-68, Duchambon au Ministre, 10 novembre 1744, tel que cité dans Tim LeGoff, « Artillery at Louisbourg », manuscrit classé, Lieux historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1967.
- 11 George M. Wrong, *op. cit.*, p. 31 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 293, Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.
- 12 John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 116, 123, 148 ; George M. Wrong, *op. cit.*, p. 21-22, 33 ; ANC, MG1, DFC, Ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745 ; « Quand nous avons d'abord appris les préparatifs faits à Boston au printemps dernier, nous avons été informés par nos espions que la flotte [provinciale] devait faire voile, d'abord vers Louisbourg, et que les Anglais viendraient ensuite sur Québec. Nous avons d'autant plus de raisons de craindre ceci que, selon ce que nous avaient écrit MM. du Chambon et Bigot le 13 avril au sujet des désordres au sein de la garnison de l'île Royale, l'endroit était, vu la défection des troupes, intenable », dans Edmund B. O'Callaghan, éd., *Documents Relative to the Colonial History of the State of New York* (Albany, Weed, Parsons, 1853-1887), vol. 10, p. 15, Beauharnois et Hocquart à Maurepas, 12 sept. 1745.
- 13 George M. Wrong, *op. cit.*, p. 32, 35.

- 14 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 275(v.)-276, Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745 ; *ibid.*, ordre 216, fol. 5, rapport de Girard La Croix.
- 15 William Shirley, « Instructions », p. 6 et 7 ; *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 4 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 68.
- 16 William Shirley, « Instructions », p. 8 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 149 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 10, 68, 74, 112 ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 10.
- 17 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 84.
- 18 *Ibid.*, p. 75, 84, 112 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 276-276(v.), Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 5, rapport de Girard La Croix ; *ibid.*, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 21 ; Adonijah Bidwell, « Expedition to Cape Breton : Journal of Rev. Adonijah Bidwell », *New-England Historical and Genealogical Register*, vol. 27 (1873), p. 154.
- 19 ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 5, rapport de Girard La Croix.
- 20 Bien qu'il n'y ait aucune preuve écrite explicite à l'appui de cette opinion, il est peu probable que toutes les troupes aient débarqué seulement à l'anse Freshwater ; autant d'hommes n'auraient pas pu tenir dans une si petite anse. Une carte française de l'époque montrant Louisbourg et la baie Gabarus indique bien cependant que les Provinciaux mirent pied à terre à plusieurs endroits entre l'anse et la pointe Plate (voir fig. 6, 9 et 10).
- 21 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 149 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 112 ; William Shirley, *Correspondence*, vol. 1, p. 274, Shirley à Newcastle, 28 octobre 1745 (V.S.).
- 22 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 10 et 11 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 276(v.)-277, Duchambon au Ministre.
- 23 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 276(v.) ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 75 ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, Appendix 1, p. 362-363. « Beaucoup de ceux qui étaient [dans le port nord-est] ont été fort blâmés pour avoir tant détruit de ce dont nous nous étions emparés et je pense fort justement — car je ne crois pas qu'ils aient eu l'intention de bien agir, quoique nous ayons tous pensé après que c'était une façon d'amener les Français à désertier la Grande Batterie, et dans ce cas, c'était à notre profit » ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 11.
- 24 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 276(v.)-277, Duchambon au Ministre.
- 25 Ce ne fut pas le cas de Francis Parkman qui, lui, comprit le déroulement des événements. (Voir Francis Parkman, *A Half-Century of Conflict* [Boston, Little, Brown, 1903] vol. 2, p. 100). Il a été suggéré que l'ouvrage de William Wood intitulé *The Great Fortress : A Chronicle of Louisbourg, 1720-1760* (Toronto, Glasgow, Brook, 1915) était la cause de la méprise, mais ce n'est pas nécessairement le cas. Wood n'a certes pas saisi le déroulement des événements et, partant, n'a pas jeté beaucoup de lumière sur la question. Wood prétend que la fumée provenant des maisons en feu, dans le nord-est du port, en se répandant au-dessus de la batterie Royale précipita son abandon. Wood cependant, ne fait que répéter le récit publié dans le numéro de février 1864 du *Harper's New Monthly Magazine*, p. 358. La véritable source de la mauvaise interprétation du déroulement des événements serait « A poetical essay on the reduction of Cape Breton... 1745 », paru dans le numéro d'avril 1746 du *Gentlemen's Magazine*, p. 214, n.(m).
- 26 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 416, Thierry à Duchambon, [11 mai 1745].
- 27 *Ibid.*, fol. 277, Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, C<sup>11</sup>B, vol. 27, fol. 41(v.)-42, rapport de Verrier, 22 août 1745 ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.
- 28 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 417-417(v.) ; *ibid.*, fol. 277-277(v.), Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 6-6(v.), rapport de Girard La Croix ; *ibid.*, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.
- 29 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 418, Duchambon à Thierry, 11 mai 1745 ; *ibid.*, fol. 277(v.), 281(v.), Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 6(v.), rapport de Girard La Croix.
- 30 *Ibid.*, fol. 6(v.)-7 ; George M. Wrong, *op. cit.*, p. 40 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 277(v.)-278, Duchambon au Ministre.
- 31 George M. Wrong, *op. cit.*, p. 39.
- 32 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 149 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 10, 84 ; Dudley Bradstreet, « Dudley Bradstreet Diary », *Massachusetts Historical Society, Proceedings*, sér. 2, vol. 11 (juin 1897), p. 425 ; Benjamin Cleaves, *op. cit.*, p. 117 ; Samuel Curwen, *Journals and Letters of the Late Samuel Curwen*, éd. George Atkinson Ward (Londres, Wiley and Putnam, 1842), p. 12.
- 33 Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 150 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 10.
- 34 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 149 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 11.
- 35 William Shirley, « Instructions », p. 9 ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 13 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 150 ; Benjamin Cleaves, *op. cit.*, p. 117.
- 36 Voir fig. 6 et 8.
- 37 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 150.



- 38 Benjamin Cleaves, *op. cit.*, p. 117 ; Francis Parkman écrit : « Ces [régiments] à l'est [du ruisseau de la pointe Plate], dans certains cas, ont jugé bon d'avancer vers Louisbourg jusqu'au bord du marais qui se trouvait entre eux et la ville, mais les boulets de canon de la forteresse les ont bientôt obligés à se replier vers des positions plus sûres. » (Francis Parkman, *A Half-Century of Conflict* [Boston, Little, Brown, 1903], vol. 2, p. 103).
- 39 William Shirley, « Instructions », p. 9.
- 40 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 175.
- 41 Voir s.v. « Camp » dans Charles James, *A New and Enlarged Military Dictionary* (Londres, T. Egerton, 1810), vol. 1.
- 42 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 13.
- 43 Les documents historiques ne précisent pas quels régiments installèrent leur camp à la pointe Plate durant le siège. Selon les cartes historiques, cependant, il s'agirait des cinq régiments mentionnés ici. (Voir plans 1745-5, 17-12 [fig. 8] et 1745-1 [fig. 6, 9 et 10], Archives de la forteresse de Louisbourg.) Les documents précisent l'emplacement des quatre autres régiments et fournissent certains indices à l'appui de la vraisemblance des cartes jusqu'à ce que d'autres documents soient découverts.
- 44 ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.
- 45 ANC, MG1, C<sup>11</sup>C, vol. 16, p. 26ss, Duchambon au Ministre, 23 septembre 1745 ; ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 5(v.)-6, rapport de Girard La Croix.
- 46 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol.50, fol. 278, Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 7(v.), rapport de Girard La Croix ; George M. Wrong, *op. cit.*, p. 50-51.
- 47 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 305-305(v.), Duchambon à Marin, 16 mai 1745 ; *ibid.*, fol. 419-419(v.), *ibid.*, fol. 279-280, Duchambon au Ministre.
- 48 ANC, MG12, Admiralty I, liasse 3817, Shirley à [?], 29 janvier 1745 (V.S.) ; Nathaniel Bouton, éd., *Documents and Records Relating to the Province of New Hampshire from 1738 to 1749* (Nashua, Orren C. Moore, State Printer, 1871), vol. 5, p. 273-274 ; William Shirley, « Instructions », p. 7 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 174.
- 49 John Stewart McLennan, *op. cit.*, Appendix I, p.363 ; *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 138, Vaughan à Pepperrell, 2 mai 1745 (V.S.).
- 50 Daniel Giddings, « Journal Kept by Daniel Giddings... during the Expedition Against Cape Breton in 1744-45 ». *Historical Collections of the Essex Institute*, vol. 48, n<sup>o</sup> 4 (oct. 1912), p. 298.
- 51 John Stewart McLennan, *op. cit.*, Appendix 1, p. 363, 366-367.
- 52 *Ibid.*, p. 363 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 150 ; voir aussi Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 11-12, 69, 75.
- 53 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 278-278(v.), Duchambon au Ministre.
- 54 John Stewart McLennan, *op. cit.*, Appendix 1, p. 363, 367.
- 55 *Ibid.*, p. 363 ; « The Siege of Louisbourg », *Harper's Monthly Magazine*, vol. 28, n<sup>o</sup> 165 (fév. 1864), p. 358-359 ; notice nécrologique de Tufts réimprimée dans le *New-England Historical and Genealogical Register*, vol. 25 (1871), p. 377.
- 56 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 18 ; *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 139-140, Waldo à Pepperrell, 3 mai 1745 (V.S.) ; ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 8, rapport de Girard La Croix.
- 57 Benjamin Cleaves, *op. cit.*, p. 118 ; *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 138, Bradstreet à Pepperrell, 2 mai 1745 (V.S.) ; Nouvelle-Écosse. Public Archives, vol. 13, doc. 3, Waldo à Shirley, 12 mai 1745 (V.S.) ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 12 ; *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 153-154, Waldo à Pepperrell, 4 mai 1745 (V.S.).
- 58 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 151 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 75 ; James Gibson, *A Journal of the Siege by the Troops of North America Against the French of Cape Breton, the City of Louisbourg and the Territories thereunto belonging* (Londres, imprimé pour J. Newberry 1745) p. 11, 30 ; Nouvelle-Écosse, Public Archives, vol. 13, doc. 3, Waldo à Shirley, 12 mai 1745 (V.S.) ; *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 141-145, Waldo à Pepperrell, 3 mai 1745 (V.S.).
- 59 *Ibid.*, p. 128, Shirley à Pepperrell, 26 avril 1745 (V.S.) ; Jonathan Law, « Papers of Jonathan Law », *Connecticut Historical Society, Collections*, vol. 11 (1907), p. 318-320, Committee of War to Jonathan Law, 25 juin 1745 (V.S.).
- 60 *MHSC*, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 15-16, Pepperrell à Shirley, 10 avril 1745 (V.S.). On ne saurait préciser si Pepperrell a voulu dire que les provisions envoyées étaient inférieures à celles promises ou inférieures aux quantités jugées suffisantes, faute de documents touchant toute la question de l'approvisionnement de l'armée ; *ibid.*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 128, Shirley à Pepperrell, 26 avril 1745 (V.S.).
- 61 *Ibid.*, p. 141-145, Waldo à Pepperrell, 3 mai 1745 (V.S.) ; Dudley Bradstreet, *op. cit.*, p. 427, 429, 432 ; Benjamin Cleaves, *op. cit.*, p. 124. Cleaves est le seul chroniqueur qui ait essayé de relater ce que les hommes mangeaient. Il a dressé l'inventaire suivant : « un compte rendu de ce que nos hommes ont reçu depuis que nous avons débarqué ce dernier jour d'avril [11 mai N.S.] 1745

- en mai : 3 jours de repas dûment reçus dans notre compagnie 40 livres de riz un paquet et demi de fèves un boisseau de pois huit gallons de mélasse huit gallons de mélasse
- 1<sup>er</sup> juin [12 juin N.S.] 1745 : reçu un boisseau de pois 8 gallons de mélasse 48 livres de riz le mess de John Grovers n'a pas eu de riz William Leech & Sam Harriss en ont eu »
- Dans une note additionnelle, Cleaves écrit :  
« Mai 1745, reçu du commissaire Walldo 3 gallons de rhum Reçus du commissaire walldo 9 gallons Juin, reçu de C. Prout 79 livres de riz 240 livres de pain un boisseau de pois 8 gallons de mélasse pour la compagnie du capitaine Ives »
- 62 *Ibid.*, p. 120.
- 63 Je n'ai trouvé aucun document de l'époque précisant exactement où les provisions avaient été débarquées, mais dans William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 13, il est indiqué qu'elles auraient été débarquées près du campement. L'artillerie aurait également été débarquée à la même place. En supposant que le campement se trouvait dans le voisinage de la pointe Plate, les provisions et l'artillerie auraient probablement été débarquées dans l'anse de la pointe Plate ; *ibid.*, p. 11-12.
- 64 *Ibid.*, voir aussi *MHSC*, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 27, Pepperrell à Shirley, 11 mai 1745 (V.S.).
- 65 Canada. Ministère du Patrimoine canadien. Parcs Canada. Lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, collection de cartes, 1745-25, « Siege of Louisbourg 1745, E. Meisel, lith. » ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.
- 66 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 15.
- 67 ANC, MG1, DFC, ordre 218 ; *New-England Historical and Genealogical Register*, vol. 23, p. 201 ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 15-16.
- 68 *Ibid.*, p. 14 ; voir aussi William Douglass, *A Summary, Historical and Political, of the First Planting, Progressive Improvements, and Present State of the British Settlements in North America* (Londres, s. éd., 1755) ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 60.
- 69 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 278(v.)-279, Duchambon au Ministre ; William Douglass, *op. cit.*, p. 353 ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 14.
- 70 William Shirley, « Instructions », p. 10.
- 71 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 14 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 278(v.)-279, Duchambon au Ministre ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 153.
- 72 *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 13-14.
- 73 *Ibid.*, p. 11-12 ; *ibid.*, p. 141, Waldo à Pepperrell, 3 mai 1745 (V.S.).
- 74 *Ibid.*, Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 13.
- 75 *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 14 ; voir aussi Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 137.
- 76 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 14 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 152 ; ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 8(v.), rapport de Girard La Croix.
- 77 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 307-307(v.) ; *ibid.*, fol. 280(v.), Duchambon au Ministre, Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 14, 75-76, William Pepperrell, *op. cit.*, p. 152 ; Benjamin Cleaves, *op. cit.*, p. 118.
- 78 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 14-15.
- 79 *Ibid.*, p. 15-16 ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 14 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 75 et William Pepperrell, *op. cit.*, p. 152, chacun dit 700 verges ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 15 ; Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 151.
- 80 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 70, 76 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 153 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 281(v.), Duchambon au Ministre.
- 81 *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 16 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 15.
- 82 *MHSC*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 17.

### Le siège

- 1 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 56 ; William Shirley, « Instructions », p. 10.
- 2 James Gibson, *op. cit.*, p. 13 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 23 ; ANC, MG11, PRO, CO5, vol. 900, fol. 182-183, Waldo à Shirley, 12 mai 1745 (V.S.), tel que cité dans John Humphreys, « Preliminary Historical Report, Royal Battery No. 2 », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1964, p. 79.
- 3 James Gibson, *op. cit.*, p. 13 ; ANC, MG11, PRO, CO5, vol. 900, fol. 183-185, Pepperrell à Shirley, 12 mai 1745 (V.S.), tel que cité dans John Humphreys, *op. cit.*, p. 78 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 12.
- 4 James Gibson, *op. cit.*, p. 11 ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 13.

- 5 Samuel Curwen, *op. cit.*, p. 13; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 23 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 151-152.
- 6 MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 194, Waldo à Pepperrell, 20 mai 1745 (V.S.) ; *ibid.*, p. 141-145, Waldo à Pepperrell, 3 mai 1745 (V.S.) ; *ibid.*, p. 1-159, Waldo à Pepperrell, 8 mai 1745 (V.S.) ; *ibid.*, p. 166-168, Waldo à Pepperrell, 13 mai 1745 (V.S.) ; *ibid.*, p. 190-191, Waldo à Pepperrell, 20 mai 1745 (V.S.).
- 7 Pour une étude plus détaillée de ces fonctions, voir John Humphreys, *op. cit.*
- 8 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 280(v.)-281, Duchambon au Ministre ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 14 ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.
- 9 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 281, Duchambon au Ministre ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 16.
- 10 *Ibid.*, p. 14-15 ; voir aussi Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 151.
- 11 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 17-18 ; Benjamin Cleaves, *op. cit.*, p. 118 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 18, 55-56 ; MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 187, Pepperrell à Warren, 19 mai 1745 (V.S.) ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 155 ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, Appendix I, p. 363, « Memorial of William Vaughan ». Le témoignage du capitaine Daniel Woaster, 28 octobre 1745 (V.S.), dans *ibid.*, p. 367, affirme en outre que Vaughan « était le directeur des tranchées avancées & infatigable au devoir, avec ses soldats presque jour et nuit ».
- 12 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 281 (v.)-282, Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.
- 13 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 282-282(v.), Duchambon au Ministre.
- 14 *Ibid.*, fol. 282 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 56.
- 15 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 18 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 19 et 56.
- 16 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 18 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 286-286(v.), 287, Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 11 (v.), rapport de Girard La Croix ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 58.
- 17 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 18-19 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 57.
- 18 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 19 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 79 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 287, Duchambon au Ministre.
- 19 *New Hampshire Historical Society, Collections, The Waldron Papers, W. Waldron à Richard Waldron, 21 mai 1745 (V.S.)*.
- 20 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 19 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 286(v.) ; Duchambon au Ministre.
- 21 *Ibid.*, fol. 287(v.) ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 156-1.
- 22 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 287(v.), 289(v.)-290, Duchambon au Ministre ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 20-21 ; Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 132-133.
- 23 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 289(v.), Duchambon au Ministre ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 21.
- 24 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 161 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 78 ; William L. Clements Library, Ann Arbor, Mich., Louisbourg Siege, 1745, Papers, W. Waldron à Richard Waldron, 6 juin 1745 (V.S.) ; George M. Wrong, éd., *op. cit.*, p. 57.
- 25 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 289, Duchambon au Ministre ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 20 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 71.
- 26 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 291, Duchambon au Ministre.
- 27 ANC, MG1, C<sup>11</sup>B, vol. 12, fol. 191, 193(v.).
- 28 MHSC, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 52, Pepperrell à Shirley, 4 juillet 1745 (V.S.) ; *ibid.*, p. 46, Pepperrell à Shirley, 18 juin 1745 (V.S.) ; selon l'Habitant : « il faut qu'il nous en ait jetée plus de trois mille cinq cens [cups de canon] » (George M. Wrong, éd., *op. cit.*, p. 68) ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 120 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 291(v.)-292(v.), Duchambon au Ministre ; Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 152-153.
- 29 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 292(v.), Duchambon au Ministre ; George M. Wrong, *op. cit.*, p. 67 ; William L. Clements Library, Ann Arbor, Mich., Louisbourg Siege, 1745, Papers, W. Waldron à Richard Waldron, 6 juin 1745 (V.S.) ; MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 199, Waldo à Pepperrell, 21 mai 1745 (V.S.) ; Dudley Bradstreet, *op. cit.*, p. 433, Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 132.
- 30 James Gibson, *op. cit.*, p. 30. Bigot (ANC, MG1, DFC, ordre 218) affirme qu'il restait les provisions suivantes dans les magasins de Louisbourg à la fin du siège : 2500 quintaux de farine, 200 quintaux de pain, 300 quintaux de lard salé, 500 quintaux de légumes, 300 barils de mélasse, 100 barils ou plus de vin. Il s'agissait peut-être de marchandises consignées qui avaient été gardées sous clef pour protéger les intérêts de certain(s) marchand(s) et, partant, non destinées à la consommation.
- 31 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 19, 196, Warren à Pepperrell, 20 mai 1745 (V.S.) ; George M. Wrong, *op. cit.*, p. 47 ; ANC, MG1, C<sup>11</sup>B, vol. 82, p. 111, 131 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 153 ; James

- Gibson, *op. cit.*, p. 14, 18 William L. Clements Library, Ann Arbor, Mich., Louisbourg Siege, 1745, Papers, W. Waldron à Richard Waldron, 7 juin 1745 (V.S.). Dans la nuit du 24 mai, les troupes de la Nouvelle-Angleterre renflouèrent et calfatèrent un schooner français qui avait coulé dans le port l'année précédente, le remplirent de combustible, y mirent le feu et l'envoyèrent entre la batterie de l'Île et la ville pour tenter de détruire le senau français. Les canons français coulèrent le schooner avant qu'il n'atteigne le senau. (ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 282(v.), Duchambon au Ministre ; James Gibson, *op. cit.*, p. 14-15.)
- 32 George M. Wrong, *op. cit.*, p. 46 ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, Appendix A, p. 177.
- 33 *Ibid.*, p. 156, 177-178.
- 34 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, Appendix II, p. 196-197, Warren à Pepperrell, 20 mai 1745.
- 35 George M. Wrong, *op. cit.*, p. 48.
- 36 *Ibid.*, p. 49.
- 37 *Ibid.*, p. 48.
- 38 *Ibid.*, p. 30 ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745, Roger Wolcott, *op. cit.* p. 152.
- 39 MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 15 ; Benjamin Cleaves, *op. cit.*, p. 118 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 152-153 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 16, 75-76.
- 40 MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 159, Vaughan à Pepperrell, 11 mai 1745 (V.S.) ; Samuel Curwen, *op. cit.*, p. 3.
- 41 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 158 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 21 ; MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 213-216, Waldo à Pepperrell, 23 mai 1745 (V.S.).
- 42 *Ibid.*, p. 212, 213-216 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 197-198, Warren à Pepperrell, 23 mai 1745 (V.S.).
- 43 James Gibson, *op. cit.*, p. 20 ; MHSC, sér. 1, vol. 8, p. 121, Waldo à Noble, 23 mai 1745 (V.S.) ; *ibid.*, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 20-21, Council of War, 24 mai 1745 (V.S.) ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 77.
- 44 *Ibid.*, p. 21 ; James Gibson, *op. cit.*, p. 20 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 27 ; MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 20-21.
- 45 *Ibid.*, p. 21 ; William Shirley, *Correspondence*, vol. 1, p. 277-278, Shirley à Newcastle, 28 octobre 1745 (V.S.) ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 158 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 58 ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 158 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 28.
- 46 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 288-288(v.), Duchambon au Ministre ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 158-159 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 28.
- 47 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 159 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 28 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 21-22.
- 48 *Ibid.*, p. 21-22, 77 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 158-159.
- 49 Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 21 ; Joseph Emerson, « Diary of Rev. Joseph Emerson », *Massachusetts Historical Society, Proceedings*, vol. 44 (oct. 1910), p. 79.
- 50 George M. Wrong, *op. cit.*, p. 51 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 288, Duchambon au Ministre.
- 51 William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 15 ; William L. Clements Library, Ann Arbor, Mich., Louisbourg Siege, 1745, Papers, W. Waldron à Richard Waldron, 6 juin 1745 (V.S.) ; William Shirley, *Correspondence*, vol. 1, p. 223, Pepperrell à Shirley, 2 juin 1745 (V.S.) ; MHSC, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 35, Pepperrell à Warren, 28 mai 1745 (V.S.) ; MHSC, Law Papers, vol. 11, p. 295-296, Shirley à Jonathan Law, 18 mai 1745 (V.S.) ; John Russell Bartlett, éd., *Records of the Colony of Rhode Island and Providence Plantations*, (Providence, Greene and Brothers 1856-1865), vol. 5 : « 1741-1756 », p. 134-135, Shirley to Governor Warton, 18 mai 1745 (V.S.).
- 52 John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 158 ; MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 23.
- 53 *Ibid.*, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 34-35.
- 54 *Ibid.*, p. 35, Pepperrell à Warren, 28 mai 1745 (V.S.) ; voir aussi John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 160.
- 55 *Ibid.*, p. 41.
- 56 James Gibson, *op. cit.*, p. 26 ; William Shirley, *Correspondence*, vol. 1, p. 278, Shirley à Newcastle, 28 octobre 1745 (V.S.) ; MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 223-226 ; *ibid.*, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 34.
- 57 *Ibid.*, p. 38 ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 22-23 ; Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 132, 152.
- 58 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 283-283(v.), Duchambon au Ministre ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 154 ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745 ; *ibid.*, ordre 216, vol. 13, rapport de Girard La Croix.
- 59 *Ibid.* ; *ibid.*, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 25 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 17 ; James Gibson, *op. cit.*, p. 16 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 284(v.)-285, Duchambon au Ministre ; Dudley Bradstreet, *op. cit.*, p. 430.

## Notes des pages 49-70

- 60 James Gibson, *op. cit.*, p. 30 ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 23 ; William Shirley, *Correspondence*, vol. 1, p. 278, Shirley à Newcastle, 20 oct. 1745 (V.S.) ; Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 153 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 289-289(v.), Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, C<sup>11</sup>B, vol. 27, fol. 41-43(v.), rapport de Verrier, 22 août 1745.
- 61 MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 255-280.
- 62 James Gibson, *op. cit.*, p. 32-33 ; William Pepperrell, *op. cit.*, p. 164 ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 25-26, 60, 72, 78-79 ; Seth Pomeroy, *op. cit.*, p. 35.
- 63 James Gibson, *op. cit.*, p. 31-34 ; ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 293, Duchambon au Ministre ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745 ; Dudley Bradstreet, *op. cit.*, p. 433.
- 64 George M. Wrong, *op. cit.*, p. 58-59.
- 65 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 317-318, 321-322 ; *ibid.*, fol. 293(v.)-294, Duchambon au Ministre.
- 66 MHSC, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 45, Duchambon à Pepperrell et Warren, 15 juin 1745 (V.S.).
- 67 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 294, Duchambon au Ministre ; Louis Effingham de Forest, *op. cit.*, p. 60 ; Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 139.
- 68 William Pepperrell, *op. cit.*, p. 165 ; Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 144-145 ; William L. Clements Library, Ann Arbor, Mich., Louisbourg Siege, 1745, Papers ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 163, 178-180.
- 69 Roger Wolcott, *op. cit.*, p. 144-145 ; William L. Clements Library, Ann Arbor, Mich., Louisbourg Siege, 1745, Papers ; John Stewart McLennan, *op. cit.*, p. 163, 178-180.
- 70 ANC, MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, fol. 294(v.)-295, Duchambon au Ministre.
- 71 MHSC, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 45, Pepperrell à Duchambon, 17 juin 1745 (V.S.) ; William Pepperrell *et al.*, *op. cit.*, p. 24.
- 72 James Gibson, *op. cit.*, p. 36.
- 73 Dudley Bradstreet, *op. cit.*, p. 435 ; James Gibson, *op. cit.*, p. 36 ; ANC, MG1, DFC, ordre 216, fol. 22, rapport de Girard La Croix.
- 74 James Gibson, *op. cit.*, p. 36 ; George M. Wrong, *op. cit.*, p. 65 ; ANC, MG1, DFC, ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.
- 75 MHSC, sér. 6, vol. 10 (1899), p. 105-106 ; Cadwallader Colden, « Cadwallader Colden Papers », New York Historical Society, Collections, vol. 3 (1743-1747), p. 108-109, James Alexander to Cadwallader Colden, 18 mars 1744-45 (V.S.).
- 76 H.F. Thullier, *The Principles of Land Defence and their Application to the Conditions of Today* (Londres, Longmans, Green, 1902), p. 43-44.
- 77 ANC, *Report on Canadian Archives, 1886* (Ottawa, Imprimeur de la reine, 1887), p. cli-cliii, Samuel Waldo to the Right Hon. William Pitt, 7 nov. 17.
- 78 H.F. Thullier, *op. cit.*, p. 12-13.

### Appendice B

- 1 William Shirley, *Correspondence*, vol. 1, p. 173-177.

### Appendice C

- 1 MHSC, sér. 1, vol. 1 (1806), p. 5-11.

### Appendice D

- 1 William L. Clements Library, Ann Arbor, Mich., Louisbourg Siege, 1745, Papers.

## Bibliographie

---

### American Historical Register

« A Registry of Commissions in the Army under the Command of the Hon. William Pepperrell, Esq., for an Expedition Against the French Settlements on Cape Breton », dans *The American Historical Register and Monthly Gazette of the Historical, Military and Patriotic-Hereditary Societies of the United States of America* (juin 1895), p. 889-894, Philadelphie.

### Bartlett, John Russell, éd.

*Records of the Colony of Rhode Island and Providence Plantations, in New England*, Providence, A.C. Greene and Brothers, State Printers, 1856-1865, 10 vol., vol. 5 : « 1741-1756 ».

### Bidwell, Adonijah

« Expedition to Cape Breton : Journal of Rev. Adonijah Bidwell », *New England Historical and Genealogical Register*, vol. 27 (1873), p. 153-159, Boston.

### Bouton Nathaniel, éd.

*Documents and Records Relating to the Province of New Hampshire from 1738 to 1749*, Nashua, Orren C. Moore, State Printer, 1871, vol. 5 : « Provincial Papers ».

### Bradstreet, Dudley

« Dudley Bradstreet Diary », *Massachusetts Historical Society, Proceedings*, sér. 2, vol. 11 (1896-1897), p. 417-446, Boston.

### Burrage, Henry Sweetser

*Maine at Louisbourg*, Augusta, Burleigh and Flint, 1910.

### Canada. Archives nationales.

*Report on Canadian Archives, 1886*, Ottawa, Imprimeur de la reine, 1887.

### Canada. Archives nationales. Division des manuscrits.

MG1, C<sup>11</sup>B, correspondance générale, Île Royale.

MG1, C<sup>11</sup>C, vol. 12, Île Royale, 1714-17 ; vol. 16, Île Royale, Île Saint-Jean, 1696-1771.

MG1, F<sup>3</sup>, vol. 50, Île Royale, 1686-1766.

MG1, Dépôt des fortifications des Colonies, ordre 216, rapport de Girard La Croix ; ordre 218, Bigot, relation du siège de Louisbourg, 1745.

MG11, PRO, CO5, vol. 5 et 900.

MG12, Admiralty Records.

### Canada. Ministère du Patrimoine canadien. Parcs Canada.

#### Lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg

1745-25, « Siege of Louisbourg 1745, E. Meisel, lith. »

### Chapin, Howard Millar

« New England Vessels in the Expedition against Louisbourg, 1745 », *New-England Historical and Genealogical Register*, réimpression, vol. 77 (janv.-avril 1923), Boston.

### Cleaves, Benjamin

« Benjamin Cleave's Journal of the Expedition to Louisbourg, 1745 », *New-England Historical and Genealogical Register*, vol. 66 (1912), p. 113-124, Boston.

### Colden, Cadwallader

« Cadwallader Colden Papers », *New-York Historical Society, Collections*, vol. 3 (1743-1747), New York.

### Colony of Connecticut

*Colonial Records of Connecticut 1744-1750*, sér. 1, vol. 9 (1876), Hartford.

*Bibliographie*

**Crowley, Terence**

« A French Colonial Administration at Louisbourg. 1713-1758 : An Introduction », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1969.

**Curwen, Samuel**

*Journals and Letters of the Late Samuel Curwen*, éd. George Atkinson Ward, Londres, Wiley and Putnam, 1842.

**de Forest, Louis Effingham, éd.**

*Louisbourg Journals 1745*, New York, Society of Colonial Wars, 1932.

***Dictionary of American Biography***

New York, Charles Scribner's Sons, 1928-1936, vol. 19, p. 485-487.

**Dorn, Walter L.**

*Competition for Empire, 1740-1763*, New York, Harper and Bros., 1940.

**Douglass, William**

*A Summary, Historical and Political, of the First Planting, Progressive Improvements, and Present State of the British Settlements in North America*, Londres, s. éd., 1755, 2 vol.

**Dunn, Brenda**

« Block 2, Lot G, Property of the Commissaire Ordonnateur », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1969.

**Durand, Nicole**

« Étude de la population de Louisbourg, 1713-1745 », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1970.

**Emerson, Joseph**

« Diary of Rev. Joseph Emerson », *Massachusetts Historical Society, Proceedings*, vol. 44 (oct. 1910), p. 65-84, Boston.

**Fairchild, Bryon**

*Messrs. William Pepperrell : Merchants of Piscataqua*, Ithaca, Cornell University Press, 1954.

**Fortier, John**

« Military Studies Number I : French Flags of the Eighteenth Century (1660-1780) », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1966.

— « Military Studies Number II : The French Infantry and its Colors », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1966.

**Foster, Wayne**

« Post-Occupational History of the Old French Town of Louisbourg, 1760-1930 », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1965.

**Francis, Dilys**

« The Mines and Quarries of Cape Breton Island During the French Period (1713-1760) », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1965.

**Franklin, Benjamin**

*The Works of Benjamin Franklin*, éd. John Bigelow, New York, G.P. Putnam Sons, 1904, 12 vol., vol. 5.

***Gentleman's Magazine***

1746.

**Gibson, James**

*A Journal of the Siege by the Troops of North America Against the French of Cape Breton, the City of Louisbourg and the Territories thereunto belonging*, Londres, imprimé pour J. Newberry, 1745.

**Giddings, Daniel**

« Journal Kept by Daniel Giddings... During the Expedition Against Cape Breton in 1744-45 », *Historical Collections of the Essex Institute*, vol. 48, n° 4 (oct. 1912), p. 293-304, Salem.

**Graham, Gerald S.**

*Empire of the North Atlantic : The Maritime Struggle for North America*, Toronto, University of Toronto Press, 1950.

**Harper's Monthly Magazine**

« The Siege of Louisbourg », vol. 28, n° 165 (fév. 1864), p. 358-359, New York.

**Hoad, Linda**

« The Ancien Magasin and the Engineer's House », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1967.

— « The Boulangerie, Hangard d'Artillerie and New England Storehouse », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1967.

— « The Magasin du Roi », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1967.

**Humphreys, John**

« Preliminary Historical Report, Royal Battery No. 2 », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1964.

**James, Charles**

*A New and Enlarged Military Dictionary*, Londres, T. Egerton, 1810, 2 vol.

**Labaree, Leonard W.**

« The Royal Governors of New England », *Colonial Society of Massachusetts, Transactions, 1933-37*, vol. 32 (1937), p. 120-131, Boston.

**Larochelle, Johanne**

« Costume militaire I : habillement, équipement, armement, 1712-1748 », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1964.

**Lavoie, Rodrigue**

« Étude sur les propriétés de Louisbourg », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1965.

**Law, Jonathan**

« Papers of Jonathan Law », *Connecticut Historical Society, Collections*, vol. 11 (1907), vol. 1 et 2, Hartford.

**Laws, A.R.M.**

« Outline Record of Various Royal Engineers' Companies », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1965.

**LeGoff, Tim**

« Artillery at Louisbourg », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1967.



**Massachusetts Historical Society Collections**

Sér. 1, vol. 1 (1806) ; sér. 5, vol. 2 (1833) ; sér. 6, vol. 10 (1899), Boston.

**Massachusetts Secretary of the Commonwealth, Division of Public Records.**

Court Records.

**McLennan, John Stewart**

*Louisbourg from Its Foundation to Its Fall, 1713-1758*, Londres, Macmillan, 1918.

**Murdoch, Beamish**

*A History of Nova Scotia, or Acadie*, Halifax, J. Barnes, 1865-1867, 3 vol., vol. 2.

**New-England Historical and Genealogical Register**

Vol. 23 (1869), vol. 25 (1871), Boston.

**New Hampshire Historical Society, Collections.**

The Waldron Papers.

**Nouvelle-Écosse. Public Archives.**

Vol. 13, Transcripts from Papers of the Massachusetts Government Relating to Nova Scotia between 1745-1748.

**O'Callaghan, Edmund B., éd.**

*Documents Relative to the Colonial History of the State of New York*, Albany, Weed, Parsons, 1853-1887, 15 vol., vol. 10 : « Paris Documents 1745-1774 ».

**Parkman, Francis**

*A Half-Century of Conflict*, Boston, Little, Brown, 1903, 2 vol.

**Parsons, Usher**

*The Life of Sir William Pepperrell*, 3<sup>e</sup> éd., Boston, Little, Brown, 1856.

**Peckham, Howard H.**

*The Colonial Wars, 1689-1762*, Chicago, University of Chicago Press, 1964.

**Pepperrell, William, Bart.**

« The Sir William Pepperrell Journal », éd. Benjamin Green, dans *American Antiquarian Society, Proceedings*, vol. 20 (1909), p. 133-183, Worcester.

**Pepperrell, William, Bart., et al.**

*An Accurate Journal and Account of the Proceedings of the New-England Land-Forces, During the Late Expedition against the French Settlements on Cape Breton to the Time of the Surrender of Louisbourg*, Londres, s. éd., 1746.

**Pomeroy, Seth**

*The Journals and Papers of Seth Pomeroy, Sometime General in the Colonial Service*, éd. Louis Effingham de Forest, New York, Society of Colonial Wars, 1926.

**Rawlyk, George A.**

« New England Origins of the Louisbourg Expedition of 1745 », *Dalhousie Review*, vol. 44, n<sup>o</sup> 4 (hiver 1964), p. 469-493, Halifax.

**Richmond, Herbert**

*The Navy in the War of 1739-48*, New York, Macmillan, 1912, 2 vol.

**Rose, Paul**

« Guide to the Louisbourg Archives : A Preliminary Inventory of Holdings », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1970.

**Rutledge, Joseph Lister**

*Century of Conflict : The Struggle Between the French and British in Colonial America*, Garden City, Doubleday, 1956.

**Schutz, John A.**

*William Shirley, King's Governor of Massachusetts*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1961.

**Shirley, William**

*Correspondence of William Shirley, Governor of Massachusetts and Military Commander in America, 1731-1760*, éd. Charles H, Lincoln, New York, Macmillan, 1912, 2 vol.

— « Instructions given by William Shirley, Governour of Massachusetts, to William Pepperrell, Lieutenant General of the Forces raised in New-England, for an expedition against the French settlements on the Island of Cape Breton », *Massachusetts Historical Society, Collections*, sér. 1, vol.1 (1806), p. 5-11, Boston.

**Stanley, George F.G.**

*Canada's Soldiers : The Military History of an Unmilitary People*, éd. rév., Toronto, Macmillan, 1960.

**Thériault, Yvette**

« Occupation — Destination — Ameublement du Château St-Louis de Louisbourg (1720-1758) », vol. 1 : « Le Pavillon sud » (1965) ; vol. 2 : « La chapelle, sacristie et chambre de l'aumônier » (1965) ; vol. 3 : « Chambre des soldats — Chambre des officiers » (1966) ; vol. 4 : « La boulangerie et les fours » (1966) ; vol. 5 : « Corps de garde, prison et salle d'armes » (1966). Manuscrits classés, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse.

**Thibault, H.-Paul**

« La glacière de l'îlot 17 », manuscrit classé, lieu historique national de la Forteresse-de-Louisbourg, Parcs Canada, Louisbourg, Nouvelle-Écosse, 1968.

**Thullier, H.F.**

*The Principles of Land Defence and their Application to the Conditions of Today*, Londres, Longmans, Green, 1902.

**Wheelwright, Edmund M.**

« A Frontier Family », *Colonial Society of Massachusetts, Publications*, vol. 1 (1892-1894), p. 300, Boston.

**William L. Clements Library, Ann Arbor, Michigan**

Louisbourg Siege, 1745, Papers.

**Wolcott, Roger**

« Journal of Roger Wolcott at the Siege of Louisbourg », *Connecticut Historical Society, Collections*, vol. 1 (1860), p. 131-161, Hartford.

**Wood, William Charles Henry**

*The Great Fortress : A Chronicle of Louisbourg, 1720-1760*, Toronto, Glasgow, Brook and Co., 1915.

**Wrong, George M., éd.**

*Louisbourg in 1745 : The Anonymous « Lettre d'un Habitant de Louisbourg » (Cape Breton), Containing a Narrative by an Eye-witness of the Siege in 1745*, Toronto, Warwick Bros. and Rutter, 1897.



## Une campagne d'amateurs : le siège de Louisbourg, 1745

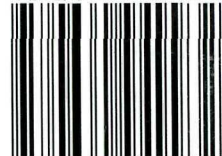
Raymond F. Baker

Le matin du 11 mai 1745, une escadrille britannique escorte quelque 90 bâtiments de transport dans la baie Gabarus dans l'île du Cap-Breton. Neuf régiments levés à la hâte parmi les habitants des colonies du Massachusetts, du New Hampshire et du Connecticut s'en

viennent conquérir la ville fortifiée de Louisbourg. Pendant les 47 jours suivants, c'est précisément ce qu'ils font, détruisant ainsi le mythe d'invincibilité dont commençait à jouir la forteresse.

Canada

ISBN 0-660-94993-8



9 780660 949932